

LES

HYMNES DU BRÉVIAIRE ROMAIN

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS

Leipzig

LETTRE DE SA GRANDEUR M^{GR} BOUCHÉ

ÉVÊQUE DE SAINT-BRIEUC ET TRÉGUIER

A L'AUTEUR

Saint-Brieuc, le 29 juillet 1883.

Monsieur l'abbé,

En achevant la lecture de vos deux premiers volumes sur l'hymnographie du Bréviaire romain, j'éprouve le besoin de vous adresser mes plus sincères félicitations.

Ces Études accusent une grande érudition unie à une saine critique, en même temps qu'elles respirent le respect le plus pieux pour ces hymnes vénérables, les plus belles formules de la prière liturgique après les psaumes de David. Quelle richesse de pensée, quelle onction de piété et souvent quelle poésie dans ces chants sacrés sortis du cœur de saint Ambroise, de saint Grégoire, de Venance Fortunat, de saint Bernard, de saint Thomas d'Aquin ! Mais ces hymnes si belles sont trop souvent incomprises de ceux mêmes qui en font le plus fréquent usage. On doit donc vous savoir gré d'avoir mis au jour le fruit de vos recherches et de vos méditations, et l'on ne peut que vous féliciter de la méthode que vous avez adoptée. Dans vos Études, chaque hymne du Bréviaire apparaît comme un poème dont vos lecteurs sauront l'histoire et dont ils auront l'intelligence. Non seulement ils en comprendront le sens littéral, mais à l'aide de vos commentaires ils en pénétreront les sens mystérieux, qui recèlent tant de richesses pour la piété. Ils reconnaîtront même qu'au point de vue de l'esthétique plusieurs de ces poésies sacrées peuvent soutenir le parallèle avec les premiers chefs-d'œuvre de la littérature classique.

Je fais donc des vœux pour le succès de votre ouvrage, et je sou-

haite, pour mon compte, qu'il trouve sa place dans la bibliothèque de tous les prêtres de mon diocèse.

Avec mes remerciements et mes félicitations, agréez, Monsieur l'abbé, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

† EUGÈNE.

Cette lettre de l'illustre Prélat est pour nous un bien précieux encouragement, et, Dieu aidant, nous nous efforcerons de ne pas rester trop au-dessous des éloges que, dans sa haute et si bienveillante indulgence, Monseigneur l'évêque de Saint-Brieuc a daigné décerner à nos Études hymnographiques.

En publiant la lettre de M^{sr} Bouché, la *Semaine religieuse* du diocèse de Saint-Brieuc (16 août 1883) l'annonça au clergé par les lignes suivantes, pour lesquelles nous la prions d'agréer ici nos humbles remerciements :

« Monseigneur a bien voulu donner son approbation motivée aux *Études* de M. l'abbé Pimont, du clergé de Paris, sur les *Hymnes du Bréviaire romain* ¹.

« Nous sommes heureux, à tous égards, de la mettre sous les yeux des lecteurs de la *Semaine religieuse*, tant nous a paru remarquable, au triple point de vue de l'érudition, de la littérature et de la piété, la partie de l'ouvrage déjà publiée, savoir : le premier volume et un fascicule du second.

« Ce premier volume obtint, dès son apparition, les suffrages d'un juge compétent entre tous, de l'illustre et très regretté Cardinal de Poitiers. Le second s'annonce digne de son aîné.

« Aussi les lecteurs des *Études* éprouvent-ils un vif désir de les voir continuées et menées à bonne fin. Les ministres sacrés, les laïques pieux et instruits qui se les seront assimilées, n'auront plus à se poser avec raison, aux heures où ils réciteront ou chanteront les *Hymnes romaines*, la question qu'adressait le diacre Philippe à l'Éthiopien lisant, sans les comprendre, les saintes Lettres : *Putas ne intelligis quæ legis?* »

¹ Paris, chez Poussielgue.

ADDENDA

AU DOUBLE *RECENSUS* DE NOS MANUSCRITS
(1^{er} VOL. ET 1^{er} FASCICULE DU II^e) POUR LA DISCUSSION
DU TEXTE DES HYMNES

1. FLORIAN. S. IX *ineunt*. (Martène.) — *Codex Florianensis*, de l'abbaye de Fleury, maintes fois cité par D. Martène (*De Antiq. Eccl. ritibus*), qu'il estime avoir été écrit vers l'an 800.

2. DUAC. S. IX. (P.). — *Codex Duacensis*. — 1^o *Psalterium cum orationibus*; 2^o *Hymni*, etc. (en tout onze collections), provenant de l'abbaye de Marchiennes, sur la Scarpe, au diocèse d'Arras. — A la bibl. de Douai, N. G. 417 (ancien), D. 15 (actuel). Grand in-f^o.

3. DURH. S. XI. (*Surt. Soc.*). — *Codex* de la bibl. du chapitre de Durham, publié par la *Surtees Society*, vol. XXIII, 1851.

4. ALB. S. XII. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *Breviarum eccl. sancti Albani*. — Au musée brit. (*Bibl. Regia*), tit. 2. A. X.

5. CANT. S. circ. XIII. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *Calendarium, Psalterium... et Hymnarium Cantuariense*. Ad calcem accedunt tres hymni in festum Corporis Christi, S. XIV (ut videtur), ineunte scripti. — Bibl. Ashmoléenne d'Oxford, n. 1525.

6. TREVIR. S. XIII-XIV. (Nolte.) — *Codex* de Trèves, provenant de l'abbaye de Saint-Mathias, près de cette ville. Bibl. de Trèves, n. 478-748.

7. SARISB. S. circ. XIV. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *Breviarium eccl. Sarisburiensis*. — Bibl. du Collège de Saint-Jean-Baptiste d'Oxford, n. 179.

8. EBOR. S. circ. XIV. (Id.) — *Breviarium secundum morem eccl. Eboracensis*. — Bibl. Bodléienne d'Oxford, *Sub titulo* Laud. 84.

9. S. BENIG. S. XIV. (D.) — *Breviarium monasterii sancti Benigni Divinionensis ordinis sancti Benedicti*. — Bibl. de Dijon, n. 81, in-4^o.

ADDENDA

AU CORPS DU TEXTE DE NOTRE PREMIER VOLUME
ET A CELUI DU PREMIER FASCICULE DE NOTRE DEUXIÈME

Sans attendre une nouvelle édition, nous croyons utile et agréable à nos lecteurs de les faire dès à présent bénéficier des plus notables additions qui doivent, avec ce Fascicule, compléter nos deux premiers volumes.

I. — TOME I

1^o Pages xi et xii, ajouter à l'observation de Querini les lignes suivantes :

« W. Christ dit formellement : *Ecclesiasticis in cœtibus Gregorii non magis quam Synesii carmina unquam in usu erant*¹.

« Outre la raison générale que l'Église grecque répugnait à mêler dans les offices des chants nouveaux aux psaumes et aux autres cantiques sacrés, le même auteur ajoute que les poèmes de saint Grégoire de Nazianze étaient peu faits pour le chant, 1^o à cause de la prolixité du mètre employé dans ses compositions, et 2^o aussi à raison de la nature et de la forme presque toujours didactique de ses pièces. »

2^o P. xxxiii, *in fine*, à la suite des paroles de Joseph de Maistre, ce passage de Lamennais : « Des débris de la langue latine, plus minée que l'empire, l'Église se fit une langue à elle, peu variée, peu riche, mais grave, forte, majestueuse, la langue liturgique, qui a traversé dix-huit siècles sans altération. C'est là qu'il faut chercher les véritables origines de la poésie chrétienne. Et cette poésie que fut-elle d'abord ? des chants religieux, des hymnes, et, à des époques

¹ *Anthologia Græca carminum Christianorum*, W. Christ et Paranikas. Lipsiæ in ædibus B. G. Teubner, 1871. — *Proleg.*, l. I, p. xii.

moins reculées, ces merveilleuses productions auxquelles on donna le nom de proses¹. »

3° P. L, après la citation de Bossuet, on peut dire au contraire des hymnes des nouveaux bréviaires gallicans ce que W. Christ (op. cit. Præf. VI) affirme des hymnes byzantines par le vice de leurs auteurs : « At homines bysantini ut in reliquis vitæ humanæ studiis; sic in hoc quoque litterarum genere artificiosam quamdam subtilitatem potius quam veros animi affectus sequebantur, quo factum est, ut plerique melodi, cum divino afflatu et gratæ simplicitatis sensu carebant, theologicarum rixarum spinas atque argutias suis carminibus intexerent. »

4° P. LXXVII, en confirmation de la note, ajoutons qu'à l'époque du P. Faustin Arévalo (1786) plusieurs églises d'Espagne, notamment celle de Séville, n'avaient pas adopté encore la correction d'Urban VIII².

5° P. xciv, à propos de la strophe de l'hymne sur saint Denis l'Aréopagiste, disons que le texte de ce chant, emprunté au ms. 2832 de la bibliothèque nationale (fonds latin), cité par Bonnetty (*Annales de philos. chrét.*, juillet 1853), et reproduit par l'abbé Darras, dans son *Histoire générale de l'Église*, t. VI, p. 433, porte au quatrième vers : *Cælum petit*, au lieu de *cælum adit*. Mais il y a là sans doute une erreur de copiste, car *petit* fausse le vers en lui apportant une syllabe de trop.

6° P. ci, vers la fin. « La rime, a dit, après M. Boucherie, M. Ph. Serret dans son style imagé, répercutant la rime, y fait tinter des sonneries de fête³. »

7° P. cii. Nous y avons dit : « On a prétendu que la poésie de l'Église était née de l'impuissance à composer dans le mode antique. Rien de plus faux, selon nous. » Nous ajoutons, avec saint Augustin : « Ceux qui aiment cette manière d'écrire accusent ceux qui ne l'emploient pas de ne pas pouvoir l'employer : ils ne savent pas que c'est par raison et par bon goût qu'ils s'en abstiennent⁴. »

8° P. 26. Après le deuxième vers de la strophe primitive, ajoutons la note suivante : « Cette forme était familière à saint Grégoire. » C'est ainsi que, parlant de Satan, il dit : « Quia ipse Domino contumax etiam in beatitudine CONDITUS EXTITIT. » (Mor., l. II, c. XVIII, n. 32.)

9° P. 27, n. 2. A la suite des vers de Sedulius, ne pouvons-nous pas citer ceux-ci d'Adam de Saint-Victor :

¹ *De l'Art et du Beau*, tiré du III^e vol. de *l'Esquisse d'une philosophie*.

² *Hymnodia Hispanica*, p. 292. Note a.

³ Feuilleton de *l'Univers*, 24 janvier 1875.

⁴ Apud M^{sr} Gaume, *Le Ver rongeur*, p. 52.

« Salve, dies dierum gloria,
 Dies felix, Christi victoria,
 Dies digna jugi lætitia,
 Dies prima!¹ »

10° P. 57. A la première interprétation que nous avons donnée à ce double vers :

« Hoc nauta vires colligit,
 Pontique mitescunt freta : »

nous en ajoutons une seconde, qu'un savant professeur au grand séminaire de Saint-Flour a bien voulu nous suggérer. C'est l'allusion à ce fait évangélique. Après le miracle de la multiplication des pains, le Sauveur avait commandé à ses apôtres de remonter dans la barque pour retourner de l'autre côté du lac de Génésareth. Or, sous un vent contraire, la navigation étant devenue fort orageuse, Jésus vint au-devant d'eux marchant sur la mer, vers la quatrième veille de la nuit, c'est-à-dire *ad galli cantum*.

On sait le reste. Pierre, qui a demandé au bon Maître d'aller à lui sur les eaux, enfonce bientôt sous les vagues. Le Sauveur lui tend la main et le relève en lui adressant un doux reproche; puis ils montent ensemble dans la barque. *Et cessavit ventus*, dit saint Matthieu (xiv, 25-32).

Nous acceptons d'autant plus volontiers cette seconde interprétation, qu'elle ressort naturellement de tout l'admirable symbolisme de cette hymne magistrale. Le coq, ainsi que nous l'avons fait remarquer (pages 58, 59, 63 et suiv.), est un des types les plus expressifs de Jésus-Christ. C'est lui ici dont la voix matinale (*Ego sum, nolite timere. — Modicæ fidei, quare dubitasti*) dissipe d'abord les appréhensions des apôtres, et raffermir ensuite sur les flots Pierre en particulier, comme plus tard, dans la nuit de sa Passion, il le réveillera de son sommeil au jardin de Gethsémani, et le fera surtout rentrer en lui-même après son reniement. — *Gallus jacentes excitat, et somnolentos increpat, Gallus negantes arguit*.

11° P. 60, note 2, ajouter encore ce passage de saint Léon, qui, parlant aussi des blasphèmes des Princes des prêtres, auxquels participaient les deux larrons, dit à son tour : « Et in quem manibus amplius sævire non poterant, linguarum tela jaciebant, dicentes : Alios salvos fecit, etc. » (*Serm. de Pass. Domini*, iv.)

12° P. 62. Adjoindre à la note 2 ce texte de saint Léon, en faveur du mot *labentem*, et peut-être aussi de la leçon *Lapsi stabunt* du

¹ 1^{er} quatrain de la 1^{re} strophe de la III^e prose pascal. Cf. Léon Gautier, *Œuvres poétiques* d'Adam, 2^e édit., 1881.

Bréviaire de saint Pie V : « Affuit enim dextera Domini Jesu Christi, quæ labentem te (*Petrum*), priusquam dejiceris, exciperet, et firmitatem standi in ipso cadendi periculo recepisti. » (Serm. IX, de *Pass.*, c. iv.)

13° P. 86. Remarquons, à propos du vers : *Mundi per abstinentiam*, que Ludolphe de Saxe semble l'entendre au sens de *purifiés par la mortification*. (*Vita J. C.* Édit. Palmé, in-8°, t. I, 263.)

14° PP. 103, 104. Au vers *Confessionem personent*, citer ce passage de saint Grégoire : « Confiteamur de præteritis peccatis nos accusantes, confiteamur de peccatorum indulgentia Deum laudantes. Est namque confessio peccati, et confessio laudis. » (*In septem Psalm. pœnitent.* Expos. *Psalm.* vi.)

15° P. 115. A l'occasion de l'invitatoire de l'office des morts : *Regem cui omnia vivunt, Venite adoremus*, consigner cette belle pensée de saint Jérôme : « Deo enim vivunt omnia, et quidquid revertitur ad Dominum, in familiæ numero computatur. » (*Élog. fun. de sainte Paule.*)

16° P. 125, au sujet de l'hymne des Complies, ajouter que, en d'autres églises, on chantait aussi, à cette dernière heure du jour, *a capite jejuni usque ad Dominicam III*, l'hymne : *Summi largitor præmii*, comme on peut le voir au *Codex* du musée brit. *Bibl. Harleiana*. (Harl.)

17° P. 126, rattacher à le discussion du texte de ce vers : *Ut pro tua clementia*, cette phrase du Pontifical : « Ad te revoca pietate solita. » (*De Reconciliatione pœnitentium.*)

18° P. 144, au vers : *Diem dies illuminans*, citer ces belles paroles de la *Vitis mystica* : « Ecce defecerunt dies nostri Diei Domini Jesu, qui solus est Dies sine tenebris... » (Ce traité, qui se trouve parmi les œuvres de saint Bernard, n'est pas de lui, paraît-il, mais il en est bien digne.)

19° P. 150, au double vers : *Læti bibamus sobriam. — Profusionem Spiritus*, à propos du mot primitif *ebrietatem*, auquel les correcteurs ont substitué *profusionem*, citer en confirmation de l'ancien texte ce passage de saint Ambroise, qui en reflète toute la beauté : « Sed hæc ebrietas sobrios facit...; Lætitiâ generat, non titubantiam. » (*De Caïn et Abel*, l. I, c. 5.)

20° P. 240, à la suite du double vers :

« Ut culpa nullum deprimat,
Nullum efferat jactantia. »

mettre en note ce passage de saint Ambroise, où l'illustre Docteur, commentant à propos du baptême le texte de la Genèse (11, 20) :

Producant aquæ animantia, éclaire d'un nouveau jour le symbolisme de cette hymne, dont l'endroit de l'*Hexameron*, relaté plus haut, nous a déjà donné la clef : « Et nata sunt animantia. Illa quidem in principio creaturæ : sed tibi reservatum est, ut aqua te regeneret ad gratiam, sicut alia generavit ad vitam. Imitare illum piscem qui minorem quidem adeptus est gratiam; tamen debet tibi esse miraculo : in mari est, et super undas est : in mari est, et super fluctus natat. In mari tempestas furit, stridunt procellæ : sed piscis natat, non demergitur; quia natare consuevit. Ergo et tibi hoc sæculum mare est. Habet diversos fluctus; undas graves, sævas tempestates. Et tu esto piscis, ut sæculi te unda non mergat. » (*De Sacramentis*, l. III, c. I, n. 3. Édit. Migne.)

21° P. 286. *Mane ultimum*. — Le matin suprême qui n'aura pas de soir. « Dies autem septimus, dit saint Augustin, sine vespera est, nec habet occasum, quia sanctificasti eum ad permansionem sempiternam. » (Confes., l. XIII, c. xxxvi.) Il avait dit déjà au chapitre précédent : « Domine Deus, pacem da nobis (omnia enim præstitisti), pacem quietis, pacem sabbati, sabbati sine vespera. »

« Le bienheureux et vénérable Bède, dit saint François de Sales, ayant su par révélation l'heure de son trépas, alla à vêpres (c'était le jour de l'Ascension), et se tenant debout, appuyé seulement aux accoudoirs de son siège, sans maladie quelconque, finit sa vie au même instant qu'il finit de chanter les vêpres, comme pour suivre son Maître montant au ciel, afin de jouir du *beau matin de l'éternité qui n'a point de vêpres*. » (Traité de l'Amour de Dieu, l. VII, c. ix.)

22° P. 295. Placer à la suite de nos observations, relativement à l'emploi de *i* pour *e*, et réciproquement, ce document nouveau : Au 5° distique qui figure dans l'épithaphe de Sacerdus ou Sacerdos, archevêque de Lyon (1553), récemment découverte dans la crypte de Saint-Nizier, le texte du Lapidide présente l'équivalence de l'*e* et de l'*i*. Ainsi on a écrit *munire* pour *munere*, *tenins* pour *tenens*, *sumire* pour *sumere*, *temore* pour *timore*.

II° VOLUME

1° P. vii. En confirmation de notre sentiment, contraire à celui du P. J. Brucker, citer ces paroles de la Lettre de M^{sr} Parisis aux directeurs du séminaire de Langres : « Il (le christianisme) n'a presque pas créé de *mots nouveaux*, parce que c'eût été un obstacle à l'intelligence des peuples; mais il a donné à tous les mots dont il avait besoin un sens incomparablement plus riche, plus élevé, plus parfait. »

2° P. xix. Pour annexer à la note 1, la réflexion suivante : Que si

le bon Rollin trouve que « les ornements chargés, confus, grossiers des anciens édifices gothiques, et placés pour l'ordinaire sans choix, contre les bonnes règles et hors les belles proportions, étaient l'image des écrits des auteurs des mêmes siècles », ne pouvons-nous pas dire à notre tour, maintenant que le mérite de cette architecture, tant blâmée alors, est universellement constatée, qu'elle est le *beau* reflet d'une *belle* littérature nouvelle ? (Cf. M. le chanoine Auber, *Histoire du symbolisme religieux*, t. IV, pp. 395, 396.)

3^e P. 20, note 4, à propos de ces deux vers primitifs, si maltraités par Henri de Valois, lire dans l'hymne pascal de d'Adam de Saint-Victor : *Mundi renovatio*, la strophe v qui les consacre :

« Christus cœlos reserat
Et captivos liberat
Quos culpa ligaverat
Sub MORTIS INTERITU. »

4^e PP. 84, 85. Ajouter aux notes, dans l'hymne : *Tibi laus perennis Auctor*. — *Baptismatis Sacrator*, composée pour cette circonstance du baptême par Fortunat, et qui figure dans un Pontifical du x^e siècle de l'église de Poitiers, qu'on retrouve la même expression de *Gurges* à la strophe vii :

« Hic gurges est fidelis
Purgans liquore mentes,
Dum rore corpus sudat
Peccata tergit unda. »

(Cf. l'abbé Corbet, *Recherches historiques sur les rites, cérémonies et coutumes de l'administration du baptême*. Revue de l'Art chrét., oct.-déc. 1879, où l'on peut lire toute cette hymne.)

Et pour le mot *Lavacrum*, donnons encore ce passage de saint Augustin disant, en parlant du Cathécumène : « Inunctus est, nondum lotus. — Sed non eis sufficit ad quod inuncti sunt : Festinent ad LAVACRUM, si lumen inquirunt. » (*Tract. XLIV in Joan.*, auquel l'Église a emprunté l'homélie sur l'évangile de l'Aveugle-né, pour le mercredi de la quatrième semaine du carême.)

CORRIGENDA

1^{er} VOLUME

1^o P. v. Peut-être aurions-nous mieux fait de ne pas citer les *Thérapeutes* en faveur de l'usage des hymnes aux deux premiers siècles. S'il faut en croire, en effet, Bouhier (1746), président à mortier au parlement de Dijon et membre de l'Académie française, les Thérapeutes n'étaient pas chrétiens, mais Esséniens¹.

2^o Même page. Les meilleurs critiques affirment aujourd'hui que les *Constitutions Apostoliques* et l'*Epitome Clementina de gestis S. Petri* ont été composées pour le plus tôt seulement au iv^e siècle. (Cf. l'abbé Duchesnes, *les Témoins Anténicéens du dogme de la Trinité*, p. 36.)

3^o P. vi. Sur la foi du martyrologe d'Usuard, et aussi de Martigny (*Dict. des Antiquités chrét.*), nous avons donné le titre de *saint* à Clément d'Alexandrie, oubliant que Benoît XIV, dans sa préface au martyrologe romain, avait démontré que ce titre n'était nullement justifié, bien que « tout porte à croire, dit D. Guéranger, que de rares vertus chrétiennes et sacerdotales brillèrent constamment en lui ». (*Essai sur le naturalisme contemporain*. — M. A. de Broglie, *histoire de l'Église*.) — Quant à l'hymne au *Christ Sauveur*, quelques auteurs, il est vrai, la lui disputent. « Sed, sicut res se habet, dit

¹ *Lettres pour et contre* sur la fameuse question : *Si les solitaires appelés Thérapeutes, dont a parlé Philon le juif, étaient chrétiens*. — Paris, 1712. Toutefois, le Dr Albert Thierfelder n'ose rien trancher à cet égard; il se contente de dire : « Sed num Therapeutæ Christiani fuerint eo jam tempore quo Eusebius historiam Ecclesiasticam scripsit, incertum erat neque adhuc satis constat. » — (De Christianorum Psalmis et Hymnis usque ad Ambrosii tempora. — Lipsiæ, Teubner, 1868, p. 10.)

W. Christ (*opere jam cit.*), hymnus inter antiquissima et celeberrima monumenta poesis Christianæ merito numeratur. — Georgius Bullus (*Defens. fidei nic.*, l. c. — *Apud Alb. Thierfelder*, op. supr. cit., p. 20) avait précisé davantage encore, en affirmant que si le chant en question n'appartenait pas à Clément d'Alexandrie, il était certainement en usage de son vivant.

4^o P. XIII, à la dernière ligne. C'est par inadvertance que nous avons écrit *de Maître* au lieu *du Maître*. En effet, le pieux code d'observance régulière, connu sous le titre de *Regula Magistri*, ne doit pas ce nom au nom propre de son auteur, mais bien aux fonctions que celui-ci exerçait dans le monastère placé sous sa conduite. On doit donc traduire : *La règle du Maître* et non *de Maître*.

5^o P. LXIV, note 1, comme en quelques autres endroits de ce I^{er} vol. et du 1^{er} fascicule du II^e, nous avons écrit *Adrien*, au lieu de *Henri* de Valois.

6^o N^o 4 de notre *Recensus*, en citant le *Codex Oxoniensis theoticus*, nous avons dit, sur la foi d'un auteur mal informé, qu'il n'était pas numéroté. Or, nous l'avons vu depuis à la Bodleienne d'Oxford sous le n^o 25.

7^o P. 9. Au n^o 83 du même *Recensus*, nous avons dit à propos du Bréviaire de Gérard de Montaigu, évêque de Paris, dont le second volume (partie d'été) est à la bibliothèque de l'Arsenal, n^o 131, que le premier volume (partie d'hiver) se trouvait, d'après une note en tête du second de l'Arsenal, à la Mazarine, où nous ne l'avions cependant pas rencontré. Avis nous est venu plus tard qu'il avait définitivement pris place à la Nationale.

8^o P. 16, au *Recensus* B., n^o 5, signalant les diverses éditions de l'*Elucidatorium ecclesiasticum* de Cliethoue, nous avons omis celle de Jean Roigny, de Paris, 1556, in-f^o, et celle aussi de Jérôme Marnef, Paris, 1590, in-8^o. La plus récente n'est donc pas l'édition de Venise, 1555, comme nous l'avons cru d'abord : peut-être même en existe-t-il de plus récentes encore ?

1^{er} FASCICULE DU II^e VOLUME

P. 13, Hymne : *Creator (Conditor*, au texte primitif) *alme siderum*. C'est à tort que nous avons attribué ce chant à saint Ambroise, comme nous l'a fait justement observer la *Revue de Dublin* (the Dublin Review), juillet 1882, dans un article fort détaillé et dont les éloges d'ailleurs sont assurément au-dessus de nos mérites.

Il ne nous coûte donc pas d'avouer aujourd'hui, — et l'étude que

nous avons faite depuis de l'hymne quadragésimale : *Audi benigne Conditor*, n'a fait que nous affermir dans notre nouveau sentiment, que ces deux pièces ont entre elles de trop sensibles affinités pour ne pas reconnaître, dans l'une comme dans l'autre, l'inspiration Grégorienne et le style propre au grand Pape. « L'expression si hardie : *Interitu mortis*, répétons-nous volontiers avec l'excellente *Revue*, n'est-elle pas parallèle à une autre locution non moins forte : *Infirmum virium*, de l'hymne du carême ? Personne aussi n'osera nier que le vers : *Salvasti mundum languidum* (texte primitif) n'exprime une idée tout à fait familière à saint Grégoire dans ses homélies. Ces particularités, communes aux deux hymnes, révèlent évidemment le même auteur. »

X

HYMNE AUX VÊPRES DU CARÊME

Auteur présumé : *S. Grégoire.*

Audi, benigne Conditor,
Nostras preces cum fletibus,
In hoc sacro jejunio
Fusas quadragenario.

5. Scrutator alme cordium,
Infirma tu scis virium :
Ad te reversis exhibe
Remissionis gratiam.

10. Multum quidem peccavimus,
Sed parce confitentibus :
Ad nominis laudem tui
Confer medelam languidis.

15. Concede nostrum conteri
Corpus per abstinentiam ;
Culpæ ut relinquunt pabulum
Jejuna corda criminum.

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 11. *Ad laudem tui nominis —*
13. *Sic corpus extra conteri*
14. *Dona per abstinentiam,*
15. *Jejunet ut mens sobria*
16. *A labe prorsus criminum.*

Præsta, beata Trinitas,
 Concede simplex Unitas :
 Ut fructuosa sint tuis

20. Jejuniorum munera.

CODD. MSS. — *Reichenov.* 3. s. x. (Mone.) — *S. Petr. Corb.* 1. s. x. (P.) — *S. Bert. c. An.* 1003. (P.) — *S. Germ. Prat.* s. xi. (P.) — *Durh. s.* xi. (Surt. Soc.) — *S. Mart. Lemov. c.* 1100.

Synopsis. — Au début de la sainte Quarantaine, dont elle inaugure aujourd'hui la mystique dominicale, l'Église s'adresse tout d'abord à l'infinie bonté du Dieu Créateur. Elle le supplie d'accueillir favorablement les prières et les larmes qu'elle va répandre à ses pieds pendant les quarante jours de ce jeûne solennel. Pour obtenir à ses enfants, qui reviennent à lui, la grâce du pardon, elle rappelle à sa miséricorde tout ce qu'il y a de faiblesse dans leur nature fragile, dont son regard scrutateur a si amoureusement déjà sondé la profonde blessure. Puis, faisant avec eux l'aveu sincère et contrit de ces péchés sans nombre qu'ils déplorent, elle lui demande, pour l'honneur de son nom, le remède que réclament leurs mortelles langueurs.

Et afin qu'ils en soient trouvés dignes, elle le prie de leur accorder la grâce d'affaiblir le corps par l'abstinence, de telle sorte que l'âme, à son tour mortifiée, s'abstienne aussi de toute souillure criminelle. En terminant, l'Église, dans sa doxologie, fait monter vers la bienheureuse Trinité une suprême supplication pour implorer cette bénédiction féconde, qui doit faire fructifier dans nos cœurs l'humble tribut de nos jeûnes.

Critique. — Les auteurs sont aujourd'hui à peu près unanimes pour attribuer cette hymne à saint Grégoire. Elle se trouvait rangée déjà parmi celles de ce grand Pape dans l'édition romaine de ses œuvres, 1593, t. V, *in calce Sacramentarii*. Cependant Tomasi l'appelle *Ambrosianum*, et le bréviaire parisien de Vintimille, à la suite de plusieurs autres, l'assigne formellement à saint Ambroise. C'est la première des trois seulement que l'Église ait retenues pour le saint temps de Carême.

Clicthoue ¹ en indique huit autres, et Georges Cassandre ² en mentionne quatorze dans sa collection. Il y en avait jadis une au moins pour chaque petite Heure, et plusieurs pour les vêpres et pour l'office de la nuit. Cette abondance témoigne de l'esprit de prière qui, dans les siècles de foi, animait le clergé tant séculier que régulier pendant la sainte Quarantaine, et aussi de l'intérêt tout particulier que le peuple fidèle portait à ces chants, auxquels il prenait alors une si large part.

Notre hymne *Audi benigne Conditor* ne fut pas toujours ni partout affectée aux vêpres. C'est ainsi, par exemple, que dans plusieurs églises cathédrales et abbatiales on chantait l'hymne : *Jam ter quaternis trahitur* ³, tant aux premières qu'aux secondes vêpres du 3^{me} dimanche à celui de la Passion, comme on le voit dans les mss. de Durham, s. xi; d'York, s. xiv, Bibl. Bodléienne, *Laud.* 84; de Cantorbéry, s. xiv, Bibl. de Lambeth, 558; et aussi dans un vieil hymnaire Monastique cité par Tomasi.

D'autre part celui de Salisbury ⁴ porte aux premières vêpres l'hymne : *Ex more docti mystico* du 1^{er} au 3^{me} dimanche, laquelle est indiquée aussi, mais aux doubles vêpres et chaque jour *per primam quindenam* dans l'hymnaire d'York.

A Worcester, le 3^{me} et le 4^{me} dimanche, c'était aux vêpres l'hymne : *Deus Pater piissime, petenda nobis suggere*, que l'on rencontre également, dans un bréviaire monastique gallican du xiii^e siècle. A Salisbury, au contraire, du 3^{me} dimanche à celui de la Passion, on chantait chaque jour l'hymne : *Ecce tempus idoneum*. Plusieurs abbayes de France, celle entre autres de Saint-Pierre-sur-Dive, suivaient le même usage ⁵. Quelques autres cependant, comme celle de Saint-Abre de Toul, avaient à vêpres l'hymne : *Summi largitor præmii* ⁶. Il y avait encore au bréviaire de Rome une hymne propre aux secondes

¹ *Elucidatorium Eccles.* Bâle, 1519. — La 1^{re} édition est de Paris, 1515.

² *Hymni Eccles.* Cologne, 1556. — Cette collection a été recueillie depuis dans les œuvres complètes de l'auteur. Paris, 1626, in-f^o.

³ On lit *Sic* au lieu de *Jam* dans bon nombre de mss.

⁴ *Breviarium secundum usum Sarum*, s. xiv, au Musée britannique, *Bibl. Regia*, tit. 2, A xiv.

⁵ Martène, *De antiquis Monach. ritibus*, l. III, cap. 10.

⁶ Ces diverses hymnes se trouvent dans les collections de Clicthoue et de Cassandre.

vêpres des dimanches de Carême; S. Pie V la supprima, et y fit répéter l'hymne: *Audi benigne Conditor*¹. On la trouve à l'office de tierce, pour tous les jours jusqu'au temps de la Passion, dans le bréviaire cistercien, imprimé à Paris en 1521².

Cette pièce s'adresse à la sainte Trinité; elle est, dit Clicthoue, pleine d'élégance et d'onction: *Hymnus elegans et religiosæ pietatis plenus*.

Commentaire.

« Audi, benigne Conditor,
Nostras preces cum fletibus,
In hoc sacro jejunio
Fusas quadragenario. »

C'est le premier cri de pieuse componction dont l'Église exhale vers Dieu, dans tout le cours de cette hymne, les accents si profondément recueillis. Elle fait appel à la paternelle miséricorde de Celui qui nous a créés — *Benigne Conditor*, — le priant de se laisser fléchir par les supplications de ses enfants — *Audi nostras preces*, — que leurs pleurs et leur jeûne sacré recommandent plus particulièrement à son cœur compatissant — *cum fletibus in hoc sacro jejunio*, prières, larmes et jeûne, non pas d'un jour seulement, mais de toute cette sainte carrière quadragésimale *Fusas quadragenario*.

Le jeûne et les larmes confèrent à la prière une vertu à laquelle Dieu ne résista jamais — « Bona est oratio cum jejunio... — Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam domino.³ » Nos pères le savaient bien, et c'est pour cela qu'ils étaient si scrupuleusement fidèles à la pratique de l'abstinence et du jeûne, et que les gémissements et les sanglots se

¹ Grancolas, *Commentaire historique sur le brév. Rom.*, Paris, 1727, t. II, p. 207. — C'est l'hymne: *Ad preces nostras Deitatis aures*, que nous avons retrouvée encore cependant à la superbe édition d'Anvers *Ex officina Christoph. Plantin*, 1575, *cum privilegia Pii V Pontif. Maximi*. Bibl. S^{te} Geneviève de Paris, BB. 40. — On peut voir l'hymne tout entière dans le *Thesaurus Hymnologicus* de Daniel, t. IV, p. 262.

² In-12. *Arte, diligentia et impensis honesti viri Joannis Kerbriat alias Huguelin*. Bibl. S^{te} Geneviève. B. B. 1391.

³ Tob. XII, 8-12.

mêlaient si souvent à leurs prières, même dans les assemblées publiques, comme nous l'avons déjà constaté ailleurs ¹.

Ce jeûne quadragésimal est appelé sacré, *sacro jejunio*, parce qu'il a été consacré par l'exemple du Sauveur — nous le verrons mieux à l'hymne suivante des matines; — que son institution se rattache à l'histoire de l'ancien Testament, et que sa carrière solennelle est par excellence, dans la sainte Église, le temps de la grâce et du salut. « Quid enim, dit saint Léon, acceptius hoc tempore? Quid salubrius his diebus in quibus, vitiis bellum indicitur, et omnium virtutum profectus augetur ? »

« Scrutator alme cordium,
Infirma tu scis virium. »

Afin d'obtenir plus facilement de Dieu le pardon qu'elle sollicite, l'Église rappelle d'abord à sa paternelle bonté l'extrême infirmité de notre mortelle nature, qu'il connaît déjà si bien, lui, qui est le souverain Scrutateur des âmes — « Ego dominus scrutans cor, et probans renes ², » non pas certes toujours pour les châtier de leurs prévarications, mais plus souvent pour compatir à leur faiblesse et les guérir — *scrutator alme cordium*.

Et qui donc sait mieux que lui combien nous sommes fragiles? « Novit Dominus figmentum nostrum, recordatus est quoniam pulvis sumus ³. »

Et chacun de nous ne doit-il pas lui dire avec la même confiance que le Psalmiste: *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que*

¹ Cf. l'hymne à Laudes de la IV^e Férie: *Nox, et tenebræ et nubila*, t. I, p. 204, note 1. — Et aussi celle aux Matines du samedi: *Summæ Parens clementiæ*, p. 271.

² *Serm. II de Quadrag.* — Le jeûne quadragésimal était aux premiers siècles en telle vénération, que les princes chrétiens crurent devoir l'honorer de prérogatives tout exceptionnelles. C'est ainsi que Théodose le Grand, par une double loi, défendit aux tribunaux de l'empire de juger, pendant tout ce saint temps, les causes criminelles et de condamner à des peines afflictives; et que Théodose le Jeune, selon l'opinion de Godefroy, le célèbre éditeur du *Codex Theodosianus*, prohiba aussi tous les spectacles et tous les jeux publics. Cf. Laurent Selvagio, *Antiquitatum christianarum institutiones*. Matriti, 1780. Lib. II, part. 2, cap. VII, sect. IX. *De præcipuis quibusdam Quadragesiæ prærogativis*.

³ *Jerem.* XVII, 10.

⁴ *Ps.* CII, 13, 14.

*je suis infirme*¹. » N'est-ce pas pour guérir nos lamentables langueurs que le Fils de Dieu est descendu des hauteurs du ciel sur ce triste chemin de Jérusalem à Jérico, où le démon, après nous avoir dépouillés de toutes les richesses de la grâce, nous laissa gisants sous les coups de sa haine jalouse? Oui, c'est bien là que le céleste Samaritain, revêtu lui-même², pour l'étudier de plus près, de cette pauvre nature dont il venait opérer la cure divine, versa sur ses plaies l'huile de son éternelle charité et le vin de son sang réparateur, *infirmi tu scis virium*.

Infirma virium — rapprochement de deux mots tout à fait opposés que nous avons déjà signalé ailleurs³, et dont le contraste forme une antithèse aussi belle dans son expression littéraire, qu'elle est juste au point de vue dogmatique. Toutes les forces, en effet, toutes les énergies de l'homme n'ont pas sombré dans la chute originelle, et il lui en reste encore assez pour remplir un rôle important dans l'œuvre de sa justification, qui serait évidemment sans mérite de sa part, si elle était exclusivement due à l'opération de la grâce. Mais si le péché n'a pas entièrement anéanti nos forces, il les a singulièrement atténuées, et elles demeurent impuissantes, jusqu'à ce que la grâce leur vienne en aide par le secours de sa vertu divine. — *Sine me nihil potestis facere*⁴.

« Ad te reversis exhibe
Remissionis gratiam. »

Sous le miséricordieux regard de son Dieu qu'elle vient d'invoquer sur elle, l'âme, entrée déjà dans la voie du repentir, élève à son tour les yeux vers celui qui seul peut la sauver, et

¹ « Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum. » (Ps. vi, 3.)

² « Virum dolorum et scientem infirmitatem. » (Is. lxi, 3.)

³ Cf. T. I. Introduction, p. xxxvi.

⁴ Joan. xv, 5. — Il faut voir, dans l'histoire du concile de Trente (Pallavini, I. viii, chap. 4), comme ce double concours de la vertu puissante de Dieu et des forces insuffisantes de l'homme — *infirmi virium* — est clairement exposé et développé par l'archevêque de Matera, Jean Michel Saraceni, dans la congrégation générale tenue le 24 juin 1546. Le récit évangélique de la conversion de Zachée fournit à l'illustre Père le tableau le plus saisissant et le plus complet peut-être de toute la merveilleuse économie de cet admirable accord.

lui crie: « Nous revenons à vous, accordez-nous la grâce du pardon. » Ce premier mouvement, ce premier acte rappelle la confiante résolution du Prodigue: « Je me lèverai, et j'irai à mon père — *Surgam et ibo ad Patrem* ¹ »; et s'il n'est pas encore la contrition proprement dite, il est du moins l'attrition, qui implique déjà l'abandon du péché et l'acheminement de l'âme vers Dieu. Mais, pour nous reconstituer intégralement dans son saint amour, il faut une nouvelle grâce, celle qui doit nous mériter le pardon — *Remissionis gratiam*, — et qui nous le confère au sacrement de Pénitence, et souvent même avant l'absolution, dont elle suppose toujours alors le désir.

« Multum quidem peccavimus,
Sed parce confitentibus:
Ad nominis laudem tui
Confer medelam languidis. »

Cette strophe et la suivante signalent, dans les termes les plus expressifs, les conditions requises pour obtenir la grâce du pardon que nous sollicitons de la miséricorde de Dieu. C'est le regret d'abord: *Multum quidem peccavimus*, — car ce mot *peccavimus* ne marque pas ici un simple aveu, mais un aveu repentant et contrit, comme celui de David à Nathan: *Peccavi Domino* ². — C'est ensuite la *confession*: *Sed parce confitentibus*. — Le pieux auteur, en cet endroit, aurait pu tout aussi bien dire assurément *pœnitentibus*, au lieu de *confitentibus*; il a préféré ce dernier mot, qui, selon la juste remarque de Michel Timothée ³, met en lumière le prix, la valeur divine de la confession sacramentelle.

Nous verrons la *satisfaction* à la quatrième strophe. Les deux derniers vers de celle qui nous occupe ont trait au bienfait de l'absolution, dont le remède appliqué à nos âmes malades — *Confer medelam languidis* — fait briller sur elles la gloire du Seigneur — *Ad nominis laudem tui*.

C'est, en effet, dans la rémission des péchés que se manifeste surtout la puissance de Dieu ⁴; et nulle part mieux qu'au sa-

¹ *Luc.* xv, 18.

² *II Reg.* xii, 13.

³ *Elucidatio in Hymnos Ecclesiasticos*. — Venise, 1582, et Rome, 1602.

⁴ « Deus, qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas... » (*Collect. Domin. X post. Pentec.*)

crement de Pénitence ne resplendit l'éclat de ce nom adorable de Jésus, en qui seul il nous est donné d'espérer ¹.

« Concede nostrum conteri
Corpus per abstinentiam;
Culpæ ut relinquant pabulum
Jejuna corda criminum. »

L'abstinence corporelle a été prescrite comme une satisfaction à la justice de Dieu, que nous avons si souvent et si grièvement offensé. Mais l'Église nous apprend ici que, en instituant ce jeûne quadragésimal, elle s'est proposé encore tout à la fois la double santé de l'âme et du corps, infligeant à celui-ci une mortification qui le discipline et le règle, et conférant à celle-là une élévation et une force qui la détachent du mal et l'en dégoûtent ².

Culpæ ut relinquant pabulum est un heureux emprunt fait à ce passage de S. Augustin : « In hoc sæculo, quasi quadragesimam abstinentiæ celebramus, cum bene vivimus, cum ab iniquitatibus et illicitis voluptatibus abstinemus, cum non relinquitur pabulum culpæ ³. »

¹ « Et non est in alio aliquo salus. Non enim aliud nomen est sub cælo datum hominibus in quo oporteat nos salvos fieri. » (*Act. iv, 12.*) — Dans nombre de mss., cette 3^e strophe, par le changement des deux vers intermédiaires, se modifie ainsi :

« Multum quidam peccavimus,
Pœnasque comparavimus;
Sed cuncta qui solus potes
Confer medelam languidis. »

Cf. Notamment les mss. de Reichneau et de saint Bertin, cités plus haut. Clithoue et Georges Cassandre ont suivi cette leçon. Quoique tout aussi ancienne peut-être, nous ne l'estimons pas préférable à celle que notre bréviaire a consacrée, et dont nous venons d'exposer le pieux symbolisme.

² « Qui corporali jejunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et præmia » (*Præf. Quadrages.*) — « Jejunium quod animabus corporibusque curandis institutum est. » (*Collect. Mis. sabbati post cineres.*) — « Deus, qui ad animarum medelam, jejunii devotione castigari corpora præcepisti... » (*Collect. III, sabbati IV, temp. Pentec.*)

³ *Tract. xvii in Joan.* — Quel que soit le mérite de cette strophe ainsi recomposée par les correcteurs, elle ne peut nous faire oublier les vers primitifs qu'on lit dans tous les mss., et dont rien, à notre sens, ne semble justifier l'abandon :

« Sic corpus extra conteri
Dona per abstinentiam,
Jejunet ut mens sobria
A labe prorsus criminum. »

La pensée de l'Église nous paraît plus clairement formulée dans cette

Que notre corps se mortifie donc de telle sorte, que la vertu de ce jeûne salutaire passe et s'inocule à notre âme pour la vivifier, en la sevrant à jamais de l'aliment mortel du péché ¹.

« Præsta, beata Trinitas,

Concede simplex Unitas :

Ut fructuosa sint tuis ²

Jejuniorum munera. »

« Bienheureuse Trinité, accorde-nous cette faveur; ô parfaite Unité, rendez fructueux à vos enfants ce jeûne dont ils vous offrent le pieux tribut. »

Les deux derniers vers de cette doxologie nous semblent se prêter à une double interprétation, selon le sens que l'on attache au mot *tuis*.

La généralité des traducteurs, se rangeant à la glose d'Hilarius, rapporte ce pronom au substantif sous-entendu *Famulis*, et à Dieu, *jejuniorum munera*, ce jeûne quadragésimal, qu'il a bien voulu nous octroyer comme un *don* précieux de sa miséricordieuse libéralité.

vieille strophe, où les deux membres de la période sont parfaitement enchaînés l'un à l'autre par la double conjonction *sic* et *ut*. D'autre part, l'adverbe *extra* marque très bien l'opposition entre la mortification *extérieure* du corps et le jeûne *intérieur* de l'âme. Le vers primitif *jejunet ut mens sobria* est d'une beauté dont le nouveau *jejuna corda criminum* n'égale pas, croyons-nous, la franche énergie. (Cf. Collect. F. VI post Dom. III, Quadrag. : ... *ita a vitis jejunemus in mente*.) — Disons, en outre, que cette strophe est bien autrement harmonieuse que sa rivale, où les allitérations, se combinant avec le dernier vers de la précédente, forment à la place la plus découverte, en tête des vers, cette désagréable série de dures consonances : *Confer, concede, corpus, culpæ*. Enfin, en écrivant *Concede* au lieu de *Dona*, les correcteurs ne se sont pas rendu compte peut-être de la répétition de ce premier verbe à la strophe finale, au commencement aussi du 2^e vers. Rendons cette justice au bréviaire de Paris, qu'en retenant cette hymne, il sut en conserver le texte dans son intégrale originalité.

¹ « Da quæsumus Domine, nostris effectum jejuniis salutarem : ut castigatio carnis assumpta, ad nostrarum vegetationem transeat animarum. » (Collect. Mis. sab. post. Dom. II Quadrag.)

² A la place de ce 3^e vers, on lit : *ut sint acceptabilia* dans le ms. de Durham, s. XI, et celui de l'Hymnaire de la Bibl. Cottoniana au Musée Brit., s. X ou XI (Vesp. D. XII), enrichis l'un et l'autre d'une version interlinéaire saxonne. Cette variante n'est peut-être que la substitution d'une vieille glose reproduite dans toutes les éditions du commentaire d'Hilarius : « Id est jejunia nostra sint acceptabilia, et tibi placentia. » (Cf. pour Hilarius notre *Recensus* des mss. et imprimés, t. I, p. 15.)

Nous sommes loin de contredire à cette première interprétation; mais avant même de la connaître, de prime abord et comme par instinct, nous avions autrement entendu ce passage. La phrase, en effet, nous a toujours semblé pouvoir s'accroître ainsi: *Ut fructuosa sint tuis* (muneribus) *jejuniorum munera* (nostra). Cette seconde interprétation rappellerait fort à propos en cet endroit la belle pensée de S. Augustin, que Dieu couronne ses dons en couronnant nos mérites ¹.

Cette doxologie ne paraît pas faire partie intégrante de notre hymne, et celle-ci n'en a jamais exclusivement bénéficié. Plusieurs autres hymnes de ce temps de carême en étaient en possession, et aujourd'hui encore nous la retrouvons à la suivante des Matines: *Ex more docti mystico*. D'autre part, elle manque dans plusieurs manuscrits et même dans quelques imprimés, comme l'*Elucidatio* de Michel Timothée, 1^{re} édition, Venise, 1582 ².

Quoi qu'il en soit, elle couronne admirablement cette hymne, qui, sans contredit, est une des plus belles du bréviaire au triple point de vue du sentiment, du style et de l'harmonie, si on l'étudie surtout dans le texte original. Puissions-nous, en la chantant, être animés des ferventes dispositions que nous suggère Denys le Chartreux: « Hunc igitur hymnum depromamus corde contrito ac mente salubriter lugubri, orationi, devotioni, compunctioni, lacrymisque vacantes, et exteriora ad interiorem profectum, ad cordis munditiam, ad charitatis augmentum sapienter ordinantes ³. »

¹ « Quisquis tibi, Domine, enumerat vera merita sua, non nisi munera tibi enumerat tua. » (*Confes.* l. IX, cxiii.) — « Merita tua sunt Dei dona, non tamen Deus coronat, merita tua tanquam merita tua, sed tanquam dona sua. » (*De Gratia et Lib. Arbitrio*.)

² Mais elle figure au texte seulement, et non au Commentaire, à l'édition postérieure de Rome 1602.

³ D. Dionysii Carth. *Hymnorum aliquot veterum Eccles. pia nec minus erudita Enarratio*. Paris, 1542.

HYMNE AUX MATINES DU CARÊME

Auteur présumé : *S. Grégoire.*

- Ex more docti mystico
 Servemus hoc jejunium,
 Deno dierum circulo
 Ducto quater notissimo.
3. Lex et Prophetæ primitus
 Hoc prætulerunt, postmodum
 Christus sacravit, omnium
 Rex atque Factor temporum.
10. Utamur ergo parcius
 Verbis, cibis, et potibus,
 Somno, jocis, et arctius
 Perstamus in custodia.
13. Vitemus autem noxia
 Quæ subruunt mentes vagas,
 Nullumquæ demus callidi
 Hostis locum tyrannidi.
- Flectamus iram vindicem,
 Ploremus ante judicem,

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 13. Vitemus autem *pessima* —
 17. *Dicamus omnes cernui*,
 18. *Clamemus atque singuli*,

- Clamemus ore supplici,
 20. Dicamus omnes cernui :

 Nostris malis offendimus
 Tuam, Deus, clementiam :
 Effunde nobis desuper
 Remissor indulgentiam.

 25. Memento quod sumus tui,
 Licet caduci, plasmatis :
 Ne des honorem nominis
 Tui, precamur, alteri.

 Laxa malum quod fecimus,
 30. Auge bonum quod poscimus ;
 Placere quo tandem tibi
 Possimus hic et perpetim.

 Præsta, beata Trinitas, etc.

(Comme à l'hymne des Vêpres.)

CODD. MSS. — *Rhenov.* 2. s. x. (Daniel). — *Harl.* s. x. — *Vesp.* s. x, vel xi. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *Durh.* s. xi. (Surt. Soc.)

Synopsis. — Dans cette hymne de matines, l'Église célèbre tout d'abord la solennité du jeûne quadragésimal, qu'elle a saluée déjà aux premières vêpres; et pour nous engager à l'embrasser avec une amoureuse ferveur, elle en rappelle l'origine et la véritable tradition, depuis Moïse et les prophètes jusqu'à JÉSUS-CHRIST, qui le consacra par son exemple, lui qui est le Roi et le divin Auteur des temps. Elle convie ensuite ses enfants au salutaire exercice de cette double abstinence corporelle et spirituelle indiquée à l'hymne précédente, mais dont elle nous trace ici plus explicitement les pieuses observances.

TEXTE PRIMITIF

19. *Ploremus ante judicem,*
 20. *Flectamus iram vindicem.*

C'est, d'une part, pour le corps une plus stricte sobriété dans les paroles, dans les repas, dans le sommeil, dans les délassements; et pour l'esprit, d'autre part, une plus sévère vigilance à l'endroit du péché, qui se glisse bientôt dans l'âme inconstante et distraite, et permet au démon de la river au joug de sa perfide tyrannie.

Mais à la vigilance et à la sobriété il faut, selon la recommandation du Sauveur, joindre la prière; et celle-ci n'a de valeur auprès de Dieu que lorsqu'elle est le fruit d'un cœur contrit et humilié. C'est pourquoi l'Église nous invite avec une si chaleureuse instance à nous prosterner devant lui, pour le supplier non pas seulement dans le silence de l'âme, mais par nos cris et nos larmes, afin d'apaiser notre juge et de fléchir son trop juste courroux. C'est alors qu'elle met sur nos lèvres cette touchante prière dont les accents tout à la fois si élevés et si pleins d'onction remplissent les trois dernières strophes.

Après y avoir fait à Dieu l'aveu sincère de nos prévarications, qui ont tant offensé son infinie bonté, nous implorons miséricorde et pardon, en lui rappelant que nous sommes, quoique fragiles, l'œuvre de ses mains, et nous le conjurons de ne pas céder à un autre l'honneur de son nom, mais plutôt de nous remettre le mal que nous avons commis, et de nous accorder avec abondance le bien que nous sollicitons, la grâce par laquelle nous puissions lui plaire ici-bas, et éternellement là-haut.

Critique. — On pense généralement aujourd'hui que saint Grégoire est l'auteur de cette hymne. Mone ¹ trouve qu'elle est bien dans le style de ce grand pape. On ne la rencontre pas toutefois dans les mss. antérieurs au x^e siècle; elle manque même à beaucoup de bréviaires de cette époque, notamment à celui de Saint-Pierre de Corbie ², et à nombre d'autres plus récents, comme celui de l'abbaye de Saint-Bertin, xi^e siècle ³. D. Martène ⁴ nous apprend qu'elle n'était pas non plus en

¹ *Hymni latini medii ævi*. Friburgii Brisgoviæ, 1853-1855; 3 vol. in-8°, t. 1, p. 94.

² Bibl. d'Amiens, n° 131.

³ Bibl. de Boulogne-sur-Mer, n° 20.

⁴ *De antiquis Monach. ritibus*, l. III, c. x.

usage dans les abbayes de Saint-Abre de Toul, ni de Saint-Pierre-sur-Dive. De nos jours encore, sans parler des Chartreux, ni les Cisterciens, ni les Dominicains ne la chantent¹.

Elle était inconnue aussi dans plusieurs cathédrales de France, celle de Montauban, par exemple, comme le dit assez le silence d'Arnaud de Peyronet, chanoine de cette église, qui ne la mentionne pas dans son *Manuel du Bréviaire Romain*².

Le Bréviaire de Saint-Alban, xii^e siècle³, divise cette hymne, assignant aux Matines les quatre premières strophes, et aux Laudes les quatre dernières, à partir de *Dicamus omnes cernui*. Dans ce ms., la strophe *Laxa malum quod fecimus* passe avant la strophe *Memento quod sumus tui*, qui termine alors la pièce.

Commentaire.

« Ex more docti mystico
Servemus hoc jejunium,
Deno dierum circulo
Ducto quater notissimo. »

« Instruits par une tradition mystérieuse, observons ce jeûne durant cette période célèbre de quarante jours⁴. »

Saint Jérôme nous apprend que dans les Écritures le nombre quarante est toujours celui de la peine et de l'affliction⁵. Ce sont les quarante jours et les quarante nuits du déluge; les quarante années des Israélites dans le désert; les quarante jours du jeûne de Moïse et d'Élie; sans compter plusieurs autres quarantaines qui figuraient de futures expiations, comme par exemple la quarantaine du repos d'Ézéchiél sur son côté droit, pour symboliser les quarante années du châtiment qui devait être infligé au royaume de Juda⁶. C'est au souvenir de cette sainte carrière quadragésimale, pendant laquelle ils souff-

¹ Ces deux derniers ordres ont à sa place l'hymne : *Summi largitor præmii*.

² Toulouse, 1667, 4 vol. in-12, seconde édition.

³ Musée Brit. (*Bibl. Regia*), tit. 2, A. x.

⁴ « Cette période bien connue de dix jours quatre fois renouvelés. »

⁵ *In Ezech.* cap. xxix.

⁶ *Ezech.* iv, 6.

friront leur douloureuse passion, que les Quarante martyrs de Sébaste, en descendant nus sur l'étang glacé, adressèrent ensemble à Dieu cette mémorable prière: « Quadraginta in stadium ingressi sumus, quadraginta item, Domine, corona donemur, ne una quidem huic numero desit. Est in honore hic numerus, quem in quadraginta dierum jejunio decorasti; per quem divina lex ingressa est in orbem terrarum. Elias quadraginta dierum jejunio Deum quærens, ejus visionem consecutus est. Et hæc quidem illorum erat oratio ¹. »

Le nombre quadragésimal de ce jeûne solennel, dit S. Augustin ², signifie tout le temps de la pénitence de cette vie, temps précieux destiné par Dieu à l'expiation des péchés. Ceux donc qui sont fidèles à ce jeûne méritent d'être rappelés dans le Paradis, selon la remarque de S. Chrysologue, comme le prophète Élie, qui, dégagé par le jeûne du poids de la chair, et vainqueur de la mort, prit son essor vers le ciel ³. C'est ainsi, ajoute S. Jérôme, que par le jeûne saintement pratiqué nous pouvons retourner dans le Paradis, dont nous avons été chassés par l'intempérance de notre premier Père ⁴.

« Lex et Prophetæ primitus
Hoc prætulerunt, postmodum
Christus sacravit, omnium
Rex atque Factor temporum. »

Lex et Prophetæ, c'est-à-dire, par antonomase, Moïse et Élie, comme l'enseignent S. Augustin ⁵ et S. Léon ⁶.

Mais le jeûne de Moïse et d'Élie n'était que l'anticipation et la figure (*prætulerunt*) de celui de JÉSUS-CHRIST, qui devait le consacrer par son exemple et lui conférer la miraculeuse vertu de ses divines expiations: *Postmodum Christus sacravit* ⁷.

¹ *Brev. Rom. x Martii.*

² *In Psalm. cx.*

³ « Elias Dominici continuatione jejunii defæcatus a carnali pondere, mortis victor evolavit in cælum. » (*D. Chrysol. Serm. II.*)

⁴ « Posse nos per jejunium redire in Paradisum unde per saturitatem fuerimus ejecti. » (*D. Hieronym. l. II, adv. Jovianum.*) — Cf. Grégoire à Marsala, *Hymnodia SS. Patrum.* — Venetiis, 1646, in-f°, p. 247.

⁵ *Hom. Fer. VI hebdom. I Quadrag.*

⁶ *Hom. Sabb. ante II Dom. Quadrag.* « Moses enim et Elias, lex scilicet et Prophetæ, apparuerunt, cum Domino loquentes. »

⁷ La même idée se trouve reproduite dans la 1^{re} strophe d'une autre

Omnium Rex atque Factor temporum.

Ainsi que nous l'avons déjà écrit au *Synopsis*, à l'encontre de quelques traducteurs, *omnium* ne se rapporte pas à *rerum* ou *hominum* qui seraient sous-entendus, mais bien à *temporum*, qui est certainement le mot capital, réveillant non seulement l'idée générale des siècles, mais, dans l'espèce, l'idée particulière des divers temps dont se compose la couronne de l'année liturgique, et plus spécialement de celui de la sainte Quarantaine ¹.

Le titre de Roi et de Créateur des *temps*, au double aspect de la nature et surtout de la grâce, est, sous des formes variées, donné au Fils de Dieu en maints endroits de nos hymnes ², qui ne sont eux-mêmes que l'écho d'une foule de textes des Écritures, où éclate principalement à l'égard des âmes cette ineffable miséricorde du divin auteur et régulateur des temps, dont l'Église résume toute l'admirable économie dans le chapitre même du premier dimanche de carême, qui est emprunté à S. Paul: « *Fratres, hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipietis; ait enim tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te* ³. »

Après nous avoir proposé dans ces deux premières strophes le

hymne du carême, que l'on peut lire dans les collections de Cassandre et de Clithoue :

« Jesu Quadragenariæ
Dicator abstinentiæ,
Qui ob salutem mentium
Hoc sanxeras jejunium. »

¹ C'est sans doute par inadvertance que, dans sa traduction, D. Guéranger n'a tenu nul compte de ce grand mot mystique *temporum*.

² « Rector potens, verax Deus,
Qui temperas rerum vices. » (*Hym. de Sexte.*)
« Rerum Deus tenax vigor,
Immotus in te permanens,
Lucis diurnæ tempora,
Successibus determinans. » (*Hymn. de None.*)
« Æterne rerum Conditor,
Noctem diemque qui regis,
Et temporum das tempora
Ut alleves fastidium. »

(*Hym. aux Laudes Dom. — Hiver.*)

C'est du sens spirituel principalement qu'il faut s'inspirer en lisant ces strophes.

³ *II Cor.* vi, 2.

mystère et la dignité du jeûne quadragésimal; l'Église nous exhorte à l'accomplissement détaillé de ses sages prescriptions :

« Utamur ergo parcius
Verbis, cibis, et potibus,
Somno, jocis, et arctius
Perstemus in custodia. »

La sobriété à l'endroit des paroles, des repas, du sommeil, nous a été déjà recommandée pour tous les jours de la vie, dans plusieurs autres hymnes, notamment de Prime ¹, et de presque tout l'office ferial de la nuit, comme, par exemple, celles des laudes du dimanche (hiver) ², des matines du lundi ³, des laudes du mardi ⁴; mais dans ce *temps* tout spécialement consacré à la pénitence, l'Église devait plus que jamais y insister.

Verbis — Rien ne discipline l'âme comme le silence, qui est le gardien du recueillement ⁵, un souverain antidote contre le péché ⁶, un des moyens les plus efficaces pour avancer dans la voie de la perfection; en permettant à l'oreille du cœur d'être toujours attentive à la parole intérieure de Dieu ⁷.

Cibis — La nourriture trop abondante du corps alourdit l'âme, l'incline vers la terre, et l'empêche de s'élever à Dieu, pour entrer en commerce avec lui par la prière et les saintes affections. L'oisiveté en est la conséquence ordinaire; et alors elles préludent ensemble aux plus lamentables ruines ⁸.

Et potibus — L'excès du vin est plus redoutable encore; car en surexcitant les sens et en troublant la raison, il ouvre la

¹ « Linguam refrenans temperet. — Carnis terat superbiam. — Potus cibi-
que parcitas. »

² « Surgamus ergo strenue; Gallus jacentes excitat, Et somnolentos in-
crepat. »

³ « Somno refectis artubus, spreto cubili surgimus. »

⁴ « Auferite, clamat, lectulos, Ægro sopore desides. »

⁵ « Qui custodit os suum, custodit animam suam. » (*Prov.* xiv, 23.)

⁶ « Numquid vir verbosus justificabitur. » (*Job.* xxxi, 21.) — « Vir linguo-
sus non dirigetur in terra. » (*Ps.* cxxxix, 12.) — « Si quis in verbo non of-
fendit, hic perfectus est vir. » (*Jacob* iii, 2.)

⁷ « In silentio et quiete proficit, anima devota. » (*Imit. Christ.*, l. I, cap. xx,
n° 6.) — Cf. Rodriguez, *Perfect. chrét.* II^e Part., traité II, chap. vi.

⁸ « Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ sororis tuæ, superbia, saturitas
panis et abundantia, et otium ipsius et filiorum ejus. » (*Ezech.* xvi, 49.)

porte à tous les dérèglements ¹, il triomphe des plus forts, et rend capable de toutes les folies et de toutes les injustices ceux mêmes qui ont été jusque-là les rois de la vertu et les héros du devoir ².

Somno — Prolongé au delà du besoin, le sommeil engendre la mollesse et nuit singulièrement à l'union avec Dieu, en dérobant à l'âme le temps le plus précieux et le plus favorable pour méditer les vérités éternelles. Un pieux chartreux a eu donc bien raison de dire que le sommeil superflu doit être en horreur au serviteur de Dieu: « Carnalis vero somnus, et brutus, et sicut dicitur, Letheus, abominandus est servo Dei ³. » Aussi, avant même le chant de cette hymne et dès l'invitatoire, l'Église, toujours si soucieuse de notre sanctification, nous a-t-elle invités déjà au réveil matinal en nous montrant la couronne que le Seigneur a promise à ceux qui veillent: « Non sit vobis vanum mane surgere ante lucem; quia promisit Dominus coronam vigilantibus. »

Jocis — Il ne s'agit pas ici de ces genres de jeux, de facéties, de spectacles interdits en tous temps aux chrétiens; mais bien des récréations même honnêtes, dont il nous faut restreindre et modérer l'usage pendant la sainte Quarantaine.

Et arctius perstemus in custodia — « Et demeurons dans une plus étroite vigilance »; car le défaut de circonspection est toujours puni par des chutes plus ou moins regrettables, selon la parole du Maître: *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem* ⁴.

« Vitemus autem noxia ⁵

Quæ subruunt mentes vagas — »

Fuyons le péché, qui, sous les diverses formes de la pensée,

¹ « Vinum et mulieres apostatare faciunt sapientes. » (*Eccli.* xxi, 2.)

² « Noli regibus, o Samuel, noli regibus dare vinum; quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas; et ne forte bibant et obliviscantur judiciorum, et mutant causam filiorum pauperis. » (*Prov.* xxxi, 43.)

³ *Guigonis Prioris quinti majoris Carthus. Epist. ad fratres de monte Dei*, l. I, cap. xi. — Inter op. supposita S. Bernardi. — Édit. Migne.

⁴ *Matth.* xxvi, 41.

⁵ On lit *pessima* au vieux texte. C'est une expression emphatique révélant mieux, ce nous semble, l'horreur que doit inspirer le péché. Nous l'avons déjà rencontrée à l'hymne *Lucis Creator optime*.

du désir, de l'acte enfin, provoque la ruine des âmes inattentives et dissipées.

« Nullumque demus callidi
Hostis locum tyrannidi. »

Et gardons-nous bien de donner prise aux ruses de l'ennemi perfide qui cherche à nous imposer le joug de sa honteuse tyrannie.

Mais il reste un grand devoir à remplir, celui de l'humble et repentante prière, qui seule peut assurer les fruits de la vigilance et de la mortification. C'est à cette prière obligée que nous prépare la 7^e strophe :

« Flectamus iram vindicem,
Ploremus ante judicem,
Clamemus ore supplici,
Dicamus omnes cernui : »

Dieu veut que, afin de fléchir sa juste colère, nous nous prosternions à ses pieds, pour solliciter, dans toute l'amertume de notre âme, le pardon de nos fautes, il veut que nous versions des larmes devant notre juge maintenant qu'il est encore assis sur le trône de sa mansuétude ¹, et que nous pouvons obtenir miséricorde et trouver grâce en ces jours de salut ²; il veut enfin que, pour être plus efficace, notre prière se traduise par des cris de supplication ³.

¹ « Sedes gratiæ nunc est, non sedes judicii. » (S. Chrys. Hom. iv sup. Epist. ad Hebr.)

² « Ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. » (Hebr. iv, 16.)

³ « Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum. » (Ps. xxxii.) — Cette 7^e strophe est, par rapport au texte primitif, dans un ordre tout à fait renversé. Les correcteurs ont cru sans doute plus logique de rapprocher le vers : *Dicamus omnes cernui* de la strophe suivante où commence la prière. Et cependant le vieux texte, en retenant et consacrant l'ordre même des solennelles supplications de l'antiquité chrétienne ne porte-t-il pas le cachet d'une beauté bien autrement originale? C'était d'abord la prière seulement de la voix sans chant — *Dicamus*; puis avec le chant, quelquefois même entrecoupé de sanglots — *Clamemus*; puis enfin avec les larmes — *Ploremus*. Cf. les deux hymnes de Prudence : *Ales dei nuntius* — et *Nox, et tenebræ et nubila*, aux Laudes de la III^e et de la IV^e Férie.

Cette marche de la strophe ne nuisait en aucune façon à la clarté du passage, et lui imprimait, ce nous semble, un mouvement plus vif et plus lyrique.

Dans beaucoup de mss. et d'incunables, où l'on divise cette hymne,

« Nostris malis offendimus
 Tuam, Deus, clementiam :
 Effunde nobis desuper
 Remissor indulgentiam. »

L'aveu des fautes est la première condition pour qu'elles soient pardonnées. Cet aveu a tant de prix devant Dieu, que le pécheur peut s'en autoriser déjà pour faire appel à sa clémence.

Malis — car le péché est le mal proprement dit, le seul véritable; et c'est de lui surtout que JÉSUS-CHRIST nous a appris à dire chaque jour à Dieu : « Délivrez-nous du mal. — *Libera nos a malo.* »

Clementiam ¹ — C'est bien, en effet, sa royale clémence que nous outrageons quand, après tant de péchés pardonnés déjà, nous l'offendons encore. Mais sa miséricorde est sans limite, et le trésor de sa bonté est inépuisable ². C'est pourquoi nous le supplions d'épancher de nouveau sur nous, du haut de son trône (*Desuper*), cette heureuse indulgence dont il est seul le souverain distributeur (*Remissor*) ³.

« Memento quod sumus tui,
 Licet caduci, plasmatis :
 Ne des honorem nominis
 Tui, precamur, alteri ⁴. »

Et maintenant, pour attendrir le cœur de Dieu, nous lui rappelons que, tout fragiles que nous sommes, ce sont ses mains

c'est au vers : *Dicamus omnes cernui*, le 1^{er} alors de la v^e strophe, que commence la 2^e partie ordinairement réservée pour les Laudes. — Le mot *cernui* indique une inclination plus ou moins profonde, quand il ne marque pas une complète prostration.

¹ La clémence est à proprement parler la vertu des rois, et son exercice est la plus belle prérogative de leur majesté suprême.

² « Deus, cujus misericordiæ non est numerus, et bonitatis infinitus est thesaurus. » (*Rit. Rom. Collecta pro gratiarum actione.*)

³ Ce mot inconnu aux classiques se rencontre pour la première fois peut-être chez saint Ambroise, *in Ps. xxxix* : « Cessavit oblatio pro peccatis, quia peccatorum remissor advenerat. » N. 10, édit. Migne. Il est à cette place d'un fort bel emploi.

⁴ Les deux derniers vers de cette strophe sont l'écho du v. 9 du psaume LXXVIII, que l'Église répète souvent aux messes du Carême : « Adjuva nos, Deus, salutaris noster; et propter gloriam nominis tui, Domine, libera nos; et propitius esto peccatis nostris, propter nomen tuum. »

créatrices qui nous ont pétris¹. Puis, intéressant sa gloire à notre pardon, nous le conjurons de ne pas céder à un autre l'honneur de son nom — *honorem nominis tui*. — C'est l'honneur même de l'ouvrier attaché à son œuvre; et puisque nous sommes l'ouvrage de Dieu, n'avons-nous pas raison de dire que nous sommes ainsi l'*honneur de son nom*, au point de vue surtout de notre âme faite à son image, rachetée au prix du sang de son Fils bien-aimé, et à laquelle le baptême a imprimé cet auguste sceau de la sainte Trinité, dont le péché lui-même ne peut effacer la trace². Nous sommes véritablement l'*honneur de Dieu*, parce que c'est en notre faveur qu'il a comme épuisé tous les trésors de sa puissance, de sa sagesse et de son amour, et que c'est à nous qu'il a confié la sublime mission de célébrer ici-bas ses louanges et d'y glorifier son nom adorable. Nous sommes l'*honneur de Dieu*, comme la monnaie est l'honneur du prince au nom et à l'effigie duquel elle a été frappée. Notre prière ne sera donc jamais plus favorablement exaucée que lorsque nous supplierons notre Créateur, notre Rédempteur et notre Roi, de ne pas se dessaisir de nos âmes immortelles, pour les abandonner à cet *autre*, qui n'est pas à ses yeux un étranger seulement, mais son éternel ennemi — *Ne des honorem nominis tui, precamur, alteri*³.

Après ce cri si plein de foi et de filial amour, l'Église achève sa prière par cette dernière strophe, où l'espérance chrétienne s'affirme dans toute sa consolante assurance et de la rémission des péchés et de l'augmentation de la grâce, qui seule peut

¹ « Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me totum in circuitu. » (*Job* x, 8.) — « Et nunc, Domine, Pater noster es tu, nos vero lutum, et Fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos. » (*Is.* LXIV, 8.) — Quelques commentateurs suppriment la virgule qui suit *caduci*, au deuxième vers de cette strophe, pour joindre cet adjectif à *plasmatis*, en isolant ce dernier mot de *tui*, qui finit le premier vers. C'est à tort. Toutes les bonnes éditions ont ici deux virgules, la première après *tui*, et la seconde après *caduci*. Le vrai sens est donc celui que nous avons adopté : « Souvenez-vous que, bien que fragiles (*licet caduci*), nous sommes de votre formation (*sumus tui plasmatis*). » Cf. l'hymne vespérale de la VI^e férie : *Plasmator hominis Deus* (texte prim.), t. I, p. 259.

² « Qui dum viveret insignitus est signaculo sanctæ Trinitatis. » (*Rit. Rom. de Exequiis*.)

³ Cet autre n'est-ce pas le démon et ses satellites, que visait David quand il disait à Dieu : « Ne tradas bestiis animas confitentes tibi, et animas pauperum tuorum ne obliviscaris in finem. » (*Ps.* LXXIII, 19.)

nous rendre agréables à Dieu dans le temps, et éternellement au ciel :

« Laxa ¹ malum quod fecimus,
Auge bonum quod poscimus;
Placere quo tandem tibi
Possimus hic et perpetim. »

Le pardon des péchés est le commencement de notre justification; mais elle ne peut se perfectionner que par l'accroissement du don de la grâce que nous sollicitons en terminant, et qui est appelé ici *Bonum*, le bien par excellence, contrairement au péché, qui est le mal absolu — *malum*. C'est par la vertu de ce don seulement que l'âme juste acquiert cette inexprimable beauté qui attire sur elle le regard de Dieu, et la rend le digne objet de ses plus chères complaisances sur la terre d'abord, et puis au Paradis, où la grâce, changeant alors de nom, s'appellera la gloire.

Quand on a lu attentivement cette pièce, on ne se prend guère à souhaiter d'en voir changer le style, pour le façonner à la phrase d'Horace.

Nous en recommandons l'étude à ceux qui sont encore à douter de l'existence d'une seconde littérature latine, laquelle n'ait rien à envier à son aînée. Si quelque obscurité se mêle à ces belles strophes, ce n'est pas assurément la faute des mots, mais plutôt de cette insuffisance à les interpréter qui est la conséquence fatale d'une éducation littéraire trop exclusivement profane.

¹ Ce verbe passe ici à l'acception de *Remitte*. Les classiques ne nous paraissent pas l'avoir employé dans ce sens.

XII

HYMNE AUX LAUDES DU CARÈME

Auteur inconnu.

O sol salutis, intimis
Jesu, refulge mentibus,
Dum, nocte pulsa, gratior
Orbi dies renascitur.

5. Dans tempus acceptabile,
Da lacrymarum rivulis
Lavare cordis victimam,
Quam læta adurat charitas.

10. Quo fonte manavit nefas,
Fluent perennes lacrymæ,

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 1. *Jam Christe sol justitiæ,*
2. *Mentis diescant tenebra,*
3. *Virtutum ut lux redeat,*
4. *Terris diem cum reparas.*
6. *Et pœnitens cor tribue*
7. *Convertat ut benignitas,*
8. *Quos longa suffert pietas.*
9. *Quiddamque pœnitentiæ.*
10. *Da ferre, quamvis gravium*

Si Virga pœnitentiæ,
Cordis rigorem conterat.

Dies venit, dies tua,
In qua reflorent omnia :
15. Lætetur et nos in viam
Tua reducti dextera.

Te prona mundi machina
Clemens, adoret, Trinitas,
Et nos novi per gratiam,
20. Novum canamus canticum. Amen.

CODD. MSS. — *Gemet.* 1. s. XI. — *S. Alb.* s. XII. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *S. Vedast.* 2. s. XIII. (P.)

Synopsis ¹. — L'Église, dès les premières lueurs de l'aurore, demande au Christ, Soleil de justice, de chasser les ténèbres de nos âmes, pour que la lumière des vertus y revienne avec le jour qu'il ramène sur la terre. Et puisque nous lui devons déjà ce *temps favorable*, elle le prie de nous accorder aussi un cœur pénitent, afin que sa miséricorde convertisse ceux que sa longanimité (*longa pietas*) supporte depuis si longtemps déjà. Faites, lui dit-elle, que nous ayons le courage d'endurer au moins quelque chose de cette pénitence qui, par la vertu surabondante de votre grâce, doit effacer tant et de si graves prévarications. Voici venir le jour, votre jour, où tout

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 11. *Majore tuo munere,*
12. *Quo demptio fit criminum.*
15. *Lætetur in hac ad tuam*
16. *Per hanc reducti gratiam.*
17. *Te, rerum universitas —*
19. *Et nos novi per veniam —*

¹ Nous suivrons dans ce Synopsis le texte primitif, qui nous paraît de beaucoup préférable à la leçon actuelle. Celle-ci, dont le sens est d'ailleurs facile à saisir, sera suffisamment expliquée au Commentaire.

va reflleurir; bientôt, par son heureuse influence, ramenés à votre grâce, réjouissons-nous déjà dans l'éclat de sa prochaine lumière.

L'Église finit par inviter toutes les créatures (*rerum universitas*) à payer l'humble tribut de leurs adorations à la miséricordieuse Trinité, et presse ses enfants, que le pardon aura dans quelques jours renouvelés, de lui chanter dès cette heure le cantique nouveau de leur spirituelle transfiguration.

Critique. — L'auteur de cette hymne n'est ni antérieur au ix^e siècle, ni inférieur au xi^e. La pièce manque à bon nombre de mss., ceux entre autres de Durham et de S. Bertin, tous deux du xi^e siècle, et les codices où elle figure sont loin d'offrir un texte identique : on y lit plusieurs variantes de médiocre importance, dont cependant nous signalerons quelques-unes au Commentaire. Nous y ferons remarquer aussi maintes infractions à la vieille métrique, venant à l'appui de notre thèse sur la versification chrétienne, sur la strophe hymnographique en particulier.

Raoul de Tougres mentionne cette hymne parmi celles qui étaient en usage de son temps¹. Tomasi, d'après ses manuscrits, et contrairement aux nôtres, la pose à Matines (*ad matutinum*). Probablement qu'il a pris ici les Laudes (*Laudes matutinales*) pour l'office proprement dit de la nuit, qu'il appelle lui-même ailleurs *Nocturnum*.

Commentaire.

« O sol salutis, intimis,
Jesu, refulge mentibus,
Dum, nocte pulsa, gratior
Orbi dies renascitur.

« O Soleil du salut, Jésus, rayonnez au fond de nos âmes, maintenant que, après avoir chassé la nuit, le jour renaît plus gracieux encore à l'horizon du monde ».

Jésus est véritablement le Soleil du salut, dont la lumière

¹ *De Canonum observantia Liber* (1380). Propos. xiii. « De Quadragesima sunt hymni... in Laudibus, *Jam Christe...* » — Apud Melchiorum Hittorpium *De divinis cath. Eccles. Officiis*. Paris, 1624, in-f^o.

incrée illumine tout homme venant en ce monde ¹, et éclaire ceux qui sont aussi dans les ombres de la mort ². La nuit dont il dissipe les ténèbres, est celle du péché; et ce jour heureux qui renaît est celui de la grâce, dont les âmes coupables avaient obscurci les célestes clartés ³.

« Jam Christe sol justitiæ,
 Dans tempus acceptabile,
 Da lacrymarum rivulis,
 Lavare cordis victimam,
 Quam læta adurat charitas. »

« Nous vous devons ce temps favorable: donnez encore au ruisseau de nos larmes la vertu de laver la victime de notre cœur, dont la charité consommera dans la joie l'holocauste. »

Le *temps favorable*, c'est surtout cette carrière quadragésimale, au début de laquelle l'Église notre mère nous adresse cette parole de l'Apôtre: « Nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu. » Car il a dit: « Je vous ai exaucé dans le temps favorable, et je vous ai aidé au jour du salut. —

¹ « Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. » (Joan. 1, 9.)

² « Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent. » (Luc. 1, 79.)

³ L'ancien texte porte :

« Jam Christe Sol justitiæ,
 Mentis diescant tenebræ,
 Virtutum ut lux redeat,
 Terris diem cum reparas. »

Ces vers résonnent peut-être moins agréablement à l'oreille, mais comme ils accusent bien le divin Réparateur du jour de la grâce, qui ramène dans les âmes la lumière des vertus. *Virtutum ut lux redeat, terris diem cum reparas*. Jésus-Christ est le foyer des vertus, et celles-ci engendrent la lumière comme les vices accumulent les ténèbres. La présence du trochée au 3^e pied, et surtout l'absence de l'éliision au 2^e pied du 3^e vers, dont les correcteurs ne surent jamais s'accommoder, leur firent abandonner cette strophe. C'est ainsi que nous avons perdu l'expression scripturale *Sol justitiæ*, et ce beau verbe nouveau *diescant*, qui exprime si bien le passage de la nuit du péché au jour resplendissant de la grâce. — Clicthoue a lu dans quelques livres de son temps cette 1^{re} strophe ainsi modifiée :

« Jam Christe Sol justitiæ,
 Noctis recedant tenebræ;
 Nunc mentis erat cæcitas,
 Virtutum ut lux redeat. »

Cette leçon, à cause de son 3^e vers surtout, se recommande fort peu à notre attention.

Voici maintenant le temps favorable, voici le jour du salut ¹. »
 — Le feu du saint amour ne peut embraser notre cœur, et en rendre le sacrifice agréable à Dieu, qu'autant que les larmes de l'expiation ont lavé et purifié la victime ².

« Quo fonte manavit nefas,
 Fluent perennes lacrymæ,
 Si virga pœnitentiæ
 Cordis rigorem conterat. »

« De la source même d'où découlèrent nos fautes ³, jailliront d'interminables larmes, si la verge de la pénitence brise la dureté de notre cœur ⁴. »

¹ « Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. Ait enim : Tempore accepto exaudivi te, et in die salutis adjuvi te. Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. » (II Cor. vi, 1, 2.)

² On lit au vieux texte :

« Dans tempus acceptable,
 Et pœnitens cor tribue :
 Convertat ut benignitas,
 Quos longa suffert pietas. »

Inutile de faire de nouveau remarquer ici la transformation de la brève en longue sous l'influence de l'accent tonique; mais nous affirmons que cette strophe n'a rien à envier à celle qui tient sa place aujourd'hui ni pour la vérité théologique, ni pour l'onction, ni pour l'harmonie. — Réduit à ses propres forces, le pécheur ne peut entrer dans la voie du repentir, car la contrition est un don de Dieu; et quelque favorable que soit ce saint temps de Carême pour rentrer en grâce avec lui, nous ne pouvons le faire sans qu'il lui plaise de nous accorder d'abord ce cœur pénitent que nous sollicitons de sa miséricorde. — *Et pœnitens cor tribue*, ce cœur que David demandait à Dieu en lui disant : « Seigneur, créez en moi un cœur nouveau. *Cor mundum crea in me Deus.* » Nous nous adressons à la bénignité, à la clémence de Dieu, afin qu'elle convertisse ceux que sa longanimité supporte depuis si longtemps. *Convertat ut benignitas quos longa suffert pietas*. Dieu est bien moins enclin à punir qu'à pardonner. Il porte à l'homme, qu'il a fait à son image, un si grand amour, qu'il lui déplaît souverainement de le laisser sous le joug du péché; et, d'autre part, il a une si vive horreur de celui-ci, qu'il est toujours prêt à le détruire dans les âmes par la salutaire action de sa grâce.

Ces trois derniers vers, qui se lient si heureusement au premier, sont d'une incomparable beauté que rehausse encore ce charme de l'assonance, dont il faut bien aussi tenir compte.

³ « De corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. » (Marc. xv, 19.)

⁴ Allusion sans doute à la verge de Moïse, qui, frappant le rocher du désert, en fit jaillir d'abondantes eaux. — Ici encore nous ne devons pas con-

« Dies venit, dies tua,
In qua reflorent omnia :
Lætetur et nos in viam
Tua reducti dextera. »

« Voici venir le jour, votre jour, où tout refleurit; et nous, que votre droite aura ramenés alors dans la voie du salut, réjouissons-nous à son approche. »

Ce jour appelé ici le jour de Dieu par excellence (*Dies tua*) est évidemment le saint jour de Pâques, à la célébration duquel nous nous préparons par la pénitence quadragésimale, et dont chaque dimanche de l'année (*Dies Dominica*) perpétue et consacre la glorieuse mémoire. Bien que tous les jours appartiennent au Seigneur, celui-ci est plus spécialement *son jour*, parce qu'il a été le témoin privilégié de ses plus grandes merveilles, et qu'il a vu le Soleil de la justice éternelle s'élever du sépulcre pour éclairer le monde et dissiper les ténèbres de l'infidélité.

Au jour de Pâques, tout doit refleurir; et de même que dans la nature, sous le soleil du printemps, les arbres et les prairies recouvrent leur verdure et leurs fleurs, ainsi les âmes, chez qui l'hiver du péché avait glacé la sève divine, reprennent leur

damner à l'oubli la strophe primitive, dont l'allure trop archaïque peut-être pour le commun des lecteurs, ne laissera pas d'intéresser les critiques sérieux qui, par la nature même de leurs travaux, sont amenés à étudier de plus près tout ce qu'il y a de plus austère dans notre littérature liturgique.

« Quiddamque pœnitentiæ
Da ferre, quamvis gravium (a)
Majore tuo munere,
Quo (b) Dempzio fit criminum. »

A ce cœur pénitent que l'auteur a demandé à Dieu dans la strophe précédente, il le prie d'ajouter le courage d'endurer, pour satisfaire à sa justice, cette expiation quadragésimale qui, toute faible qu'elle soit (*quiddamque pœnitentiæ*), doit opérer l'entier effacement des plus grands crimes (*Quo demptio fit criminum, quamvis gravium*), et cela par un don bien supérieur à toutes nos satisfactions et à tous nos mérites (*Majore tuo munere*), et qui couvre de sa surabondance la malice de nos prévarications, selon cette parole de l'Apôtre : « Ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. » (*Rom. v, 20.*)

a) *Grandium* dans plusieurs mss.

(b) *Quod* dans bon nombre de mss. aussi; et alors ces codices, au lieu de *fit*, portent *sit*.

vigueur primitive et refleurissent aux rayons de la grâce dans la vivifiante lumière du Christ ressuscité ¹.

« Te pronā mundi machina,
Clemens, adoret, Trinitas,
Et nos novi per gratiam,
Novum canamus canticum. Amen. »

« Que tout l'univers s'incline ² et vous adore, clément Trinité, et nous, bientôt transfigurés par votre grâce, chanterons à votre gloire un cantique nouveau. »

¹ « Hæc dies quam fecit Dominus : Exultemus et lætemur in ea. » La grandeur, les salutaires effets de ce beau jour de Pâques, comme aussi la joie que son attente excite déjà dans nos cœurs, nous semblent mieux accusés par les deux derniers vers de la strophe originale :

« Lætemur in hac ad tuam
Per hanc reducti gratiam. »

Oui, réjouissons-nous en ce jour (*in hac die*) de la résurrection de notre Rédempteur; car c'est par le mystère de ce jour (*per hanc diem*) que nous avons été réconciliés avec Dieu et rappelés à la vie : « Qui traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram. » (*Rom.* iv, 25.)— La grâce dont il s'agit est justement appelée par l'auteur, à la strophe finale, *veniam*, c'est-à-dire le pardon obtenu en ce saint temps par la vertu du sacrement de Pénitence :

« Et nos novi per veniam,
Novum canamus canticum. »

² « Te rerum universitas, » comme dit mieux le texte primitif.

XIII

HYMNE AUX VÊPRES DU TEMPS DE LA PASSION

Auteur : *Vénance Fortunat.*

Vexilla Regis prodeunt :
Fulget Crucis mysterium,
Qua Vita mortem pertulit
Et morte vitam protulit.

5. Quæ vulnerata lanceæ
Mucrone diro, criminum
Ut nos lavaret sordibus,
Manavit unda et sanguine.

10. Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine,
Dicendo nationibus :
Regnavit a ligno Deus.
Arbor decora et fulgida,
-

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 3. Quo carne carnis Conditor
4. Suspensus est patibulo.
5. Quo vulneratus insuper
6. Mucone diro lanceæ,
7. Ut nos lavaret crimine.
11. Dicens : in nationibus :

- Ornata Regis purpura,
 15. Electa digno stipite
 Tam sancta membra tangere.
- Beata cujus brachiis
 Pretium pependit sæculi,
 Statera facta corporis,
 20. Tulitque prædam tartari.
- O Crux ave, spes unica;
 Hoc passionis tempore,
 Piis adauge gratiam,
 Reisque dele crimina.
25. Te fons salutis, Trinitas,
 Collaudet omnis spiritus :
 Quibus Crucis victoriam
 Largiris, adde præmium. Amen.

CODD. MSS. — *Trevir.* 1. s. viii. (Mone.) — *Floriac.* s. ix. (Martène.) — *Hart.* s. x. — *Jul.* s. x. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*) — *Corb.* 1. s. x. — *S. Berl.* s. xi. — *Trec.* 1. s. xi. — *Gemet.* 1. s. xi. (P.)

Synopsis. — Dans cette grandiose pièce, que l'on peut appeler l'hymne du *Roi crucifié*, et dont les strophes, si majestueuses à la fois et si recueillies, inaugurent avec tant d'éclat le saint temps de la Passion, l'Église nous convie à la contemplation du mystère de la Croix. Elle la fait tout d'abord apparaître à nos yeux comme l'étendard du grand Roi, qui se lève

TEXTE PRIMITIF:

18. *Sæcli pependit pretium.*
 20. *Prædamque tulit tartari.* (Interv.)
 23. *Auge piis justitiam,*
 24. *Reisque dona veniam.*
 VV. 25. *Te summa, Deus, Trinitas*
 27. *Quos per Crucis mysterium*
 28. *Salvas, rege per sæcula.*

aujourd'hui sur le monde pour l'envelopper à jamais dans ses immortelles splendeurs, et nous rappelle que c'est sur ce bois, jadis réputé infâme, mais depuis devenu l'objet de nos adorations, que le Christ a voulu être attaché dans cette même chair qu'il venait sauver, et dont il est le divin auteur ¹.

C'est là que la pure victime, blessée par le fer cruel d'une lance, épancha de son cœur entr'ouvert l'eau et le sang qui devaient laver la souillure de nos crimes.

Puis, nous initiant au secret de ce mystère, dont l'écho anticipé retentit dans la vieille alliance, l'Église proclame qu'il est l'accomplissement de cet oracle de David disant aux nations que *Dieu régnera par le bois*. Alors son admiration déborde et s'exhale en des accents dont rien ne surpasse la magnificence : « Que tu es beau, que tu es éblouissant, s'écrie-t-elle, arbre paré de la pourpre du Roi ! Noble tronc appelé à l'honneur de toucher les membres immaculés du Saint des saints ! Bienheureux arbre aux bras duquel fut suspendue la rançon du monde ! Tu es la balance où fut posé ce corps dont le poids divin enleva sa proie à l'enfer. Salut, ô Croix, notre unique espérance ! Donne aux justes un accroissement de grâce, et aux coupables le pardon ². »

En finissant, l'Église invite toutes les âmes rachetées par le sang du Sauveur à s'unir dans le même concert de louanges pour glorifier l'auguste Trinité, source de notre salut, et par un dernier cri elle lui demande de régir à travers les siècles ceux qu'Elle a sauvés par ce mystère ineffable de la Croix ³.

Critique. — Cette hymne est de Venance Fortunat ⁴.

¹ « Quo carne carnis Conditor
Suspensus est patibulo (*texte primitif*). »

² « Reisque dona veniam (*texte primitif*). »

³ « Quos per Crucis mysterium
Salvas, rege per sæcula (*texte primitif*). »

⁴ Fortunat (*Venantius Honorius Clementianus*), né vers 530 à Céneda, près Trévise, dans la haute Italie, fit de brillantes études à Ravenne. Il passa de bonne heure dans les Gaules pour s'acquitter d'un vœu au tombeau de saint Martin de Tours. Venu ensuite à Poitiers, où vivait alors sainte Radegonde dans ce monastère qu'elle y avait fondé du consentement de Clotaire II, son époux, il s'engagea au service de la pieuse reine comme intendant et secrétaire d'abord, et plus tard peut-être comme chapelain. Mais

Comme les deux précédentes, elle suit la mesure de l'iambique dimètre. L'auteur l'avait écrite en huit strophes, dont trois ne se retrouvent plus actuellement au bréviaire. La première de ces trois, qui était la deuxième de la pièce, n'a pas été remplacée; mais on a substitué aux deux autres les strophes bien plus récentes: *O Crux ave*, et *Te, fons salutis, Trinitas*. L'hymne n'a rien perdu pour cela; et si elle compte aujourd'hui quelques vers de moins, sa marche n'en est devenue que plus vive et son onction plus pénétrante. Citons d'abord cette triple strophe de Fortunat, dont l'exubérance, quelque peu emphatique peut-être, n'ajoutait rien, ce nous semble, à la beauté de ce chant.

Nous les numérotons d'après l'ordre qu'elles occupent au texte du poète :

2. — « Confixa clavis viscera,
Tendens manus vestigia,
Redemptionis gratia
Hic immolata est hostia¹. »

plusieurs critiques pensent aujourd'hui, non sans vraisemblance, qu'il ne fut ordonné prêtre qu'en 587, après la mort de Radegonde. Quoiqu'il en soit, ce fut du vivant de la sainte, et sur sa demande, qu'il composa le *Vexilla Regis*, à l'occasion de la translation du fragment de la vraie Croix, que la nouvelle Hélène avait obtenu de l'empereur Justin de Constantinople, pour en faire le plus bel ornement de son abbaye, appelée depuis le monastère de Sainte-Croix. Fortunat fut élu évêque de Poitiers vers 599. Son ami Grégoire de Tours était déjà mort (593), ce qui explique pourquoi celui-ci dans son histoire ne lui donne jamais que le titre de prêtre. Notre poète mourut en 609, selon quelques auteurs. L'Église de Poitiers l'honore comme saint, et en célèbre la fête le 14 décembre. — Quelques pièces plus ou moins badines que l'illustre auteur adressa à sainte Radegonde et à l'abbesse sainte Agnès, alors qu'il n'était encore que simple intendant de leur monastère, ont fourni à MM. Ampère, Guizot et A. Thierry l'occasion de le calomnier. Ces petites pièces incriminées sont assurément fort innocentes; et comment d'ailleurs peut-on être admis à les mettre au compte de l'évêque de Poitiers, quand il est plus que probable que Fortunat les composa avant même d'être prêtre? — Cf. l'abbé Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques*, etc. I^{re} partie, chap. 15, S^{te} Radegonde, reine de France, et S. Fortunat, évêque de Poitiers.

¹ Nous avons lu dans un bréviaire de S. Waast du XIII^e s. (Bibl. d'Arras, n^o 991), mentionné à notre *Recensus*, t. I, la variante suivante :

« Confixus clavis innocens,
Mortem peremit moriens,
Sævum tyrannum vinciens,
Et nos ab illo liberans. »

7. — « Aroma fundis cortice,
Vincis saporem nectaris,
Jucunda fructu fertili,
Plaudis triumpho nobili. »
8. — « Salve ara, salve victima
De Passionis gloria,
Qua Vita mortem pertulit,
Et morte vitam reddidit ¹. »

Ces strophes figurent dans tous les mss. jusqu'au cours du x^e siècle ², où les deux nouvelles : *O Crux ave*, et *Te, fons salutis, Trinitas* commencèrent à prendre la place des deux dernières, qui disparurent alors bientôt d'un grand nombre de bréviaires. Plusieurs cependant les retinrent encore, se refusant à l'innovation; et d'autres, tout en l'acceptant, conservèrent toujours en outre les strophes originales, comme nous le voyons dans Tomasi ³. Quant à la première : *Confixa clavis viscera*, qui n'avait pas été remplacée, elle fut presque partout maintenue après l'abandon des deux autres ⁴, et elle passa des manuscrits dans une foule d'imprimés tels que le bréviaire de Paris 1479 ⁵, l'Hymnaire annexé au psautier de Paris 1505 ⁶; les collections de Clichove ⁷, de Denys le Chartreux ⁸, de Cas-

¹ Ces deux derniers vers ont été transportés par les correcteurs d'Urbain VIII à la 1^{re} strophe de l'hymne pour remplacer en cet endroit les deux derniers vers du texte primitif. *Reddidit* est ici le mot le plus juste, parce qu'il est le plus théologique. Pourquoi donc mettre à sa place *Protulit*? Est-ce parce qu'on a voulu la rime parfaite, doublée d'une retentissante allitération, là où il n'y avait qu'une simple assonance? mais alors pourquoi tant d'autres fois ailleurs sacrifier cette rime aux prétendues exigences du mètre?

² Le plus ancien ms. où nous ayons jusqu'ici rencontré la double strophe : *O Crux ave* et *Te, fons salutis, Trinitas*, est celui de saint Martial de Limoges, du xi^e s. — Bibl. nationale, 743.

³ *Hymnarium*. — Cf. *opera omnia*, édit. Vezzosi, Romæ, 1747, t. II.

⁴ On ne la trouve cependant déjà plus dans les bréviaires de saint Pierre de Corbie. Bibl. d'Amiens, n. 115, ni dans celui de S. Alban, au Musée Britannique (*Bibl. Regia*), tit. II, A H, tous deux du xii^e s.

⁵ Bibl. Sainte-Geneviève de Paris, (E 358, 2 vol. in-12.

⁶ Parisiis, *apud Magdalenam Bourssette viduam spectabilis viri Francisci Regnault, Via Jacobea, sub signo Elephantis commorantem*, in-8°. — De notre bibl.

⁷ *Elucidatorium ecclesiasticum*, dont la 1^{re} édition est de Paris, 1515.

⁸ D. Dionysii Carth. *Hymnorum aliquot veterum ecclesiasticorum pia nec minus erudita enarratio*. Nous avons ce commentaire *ad calcem* d'un

sandre ¹, de Bacherius ², et dans toutes les innombrables éditions d'Hilarius ³.

Commentaire.

« Vexilla Regis prodeunt,
Fulget Crucis mysterium,
Qua Vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit. »

« L'étendard du Roi s'avance déployé, le mystère de la Croix rayonne à nos yeux : c'est là que la Vie a souffert la mort, et par sa mort nous a donné la vie. »

Pour apprécier à sa hauteur un tel début, il nous aurait fallu assister à la mémorable translation où, pour la première fois, se fit entendre ce chant sublime, alors que le fragment de la vraie Croix, si vivement désiré par la nouvelle Hélène, apparut dans les murs de la vieille cité de Poitiers, et fut, au milieu d'un immense concours, triomphalement porté jusqu'au monastère de Sainte-Radegonde. Et quelle n'est pas aujourd'hui encore notre émotion quand, après treize siècles, ces impérissables accents viennent frapper nos oreilles !

« Vexilla ⁴ Regis prodeunt »

Oui, la croix est véritablement l'étendard du grand Roi, et c'est à son ombre que doivent marcher tous ceux qui veulent combattre et vaincre avec lui. Il est leur Roi, notre Roi à tous, et il dominera au milieu même de ses ennemis ⁵. Les impies

fort vol. in-12, qui contient en outre du même auteur ceux des sept Épîtres catholiques, des Actes et de l'Apocalypse.

¹ *Hymni ecclesiastici*. Colonæ, 1556. — Cette collection a été depuis recueillie dans ses œuvres complètes, *Parisiis, apud Hieronymum Drouart, Via Jacobea, sub scuto solari*, 1626, in-f^o.

² *Tabula sacrorum carminum*. Duaci, ex officina Joannis Bugardi, 1579, in-12.

³ Entre cent autres, citons seulement l'*Expositio Hymnorum*. Colonæ, per Henricum Quintell, 1492.

⁴ Pluriel pour le singulier, d'autant mieux justifié ici qu'il rappelle aussi tous les autres instruments de la Passion du Sauveur, tels que les fouets, la couronne d'épines, les clous, la lance, qui forment le cortège de la croix.

⁵ « Dominare in medio inimicorum tuorum. » (Ps. cix, 3.)

auront beau crier avec les Juifs déicides : Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous ¹, Pilate, qui est ici l'exécuteur, inconscient peut-être, mais inflexible des conseils éternels, leur répondra toujours : C'est trop tard ! *quod scripsi, scripsi*, et pour jamais, en portant vos yeux au haut de la croix, vous y lirez le titre royal de mon innocent condamné : *Jesus Nazarenus Rex Judæorum*, JÉSUS de Nazareth Roi des Juifs, et Roi aussi de toutes les nations qu'il a créées.

« Fulget Crucis mysterium. »

Mystère de la croix, c'est-à-dire de la réconciliation du monde avec Dieu et de l'affranchissement de nos âmes dans le sang de la rédemption. L'Apôtre l'appelle le mystère par excellence du Christ — *mysterium Christi*; le secret caché en Dieu dès l'origine des siècles, qui n'a pas été découvert aux nations dans les temps anciens; qui fut un scandale pour les Juifs, et une folie aux yeux des gentils, mais qui depuis a été révélé à l'univers entier comme la plus grande manifestation de la puissance et de la sagesse de Dieu ². C'est maintenant qu'il brille de tout son éclat — *fulget* — par la prédication de l'Évangile, par la foi et la vénération des peuples, par la contemplation des âmes pieuses, qui chaque jour sont de plus en plus inondées de ses ineffables splendeurs.

« Qua Vita mortem pertulit,
Et morte vitam protulit. »

Celui qui pour nous subit la mort sur la croix, est la vie, la vie dans sa source éternelle. S'il meurt, comme tous les enfants d'Adam dont il a daigné revêtir la fragile nature, sa vie divine ne s'éteint pas dans le sang de son immolation, et par sa mort temporelle il rend à nos âmes et à nos corps la vie éternelle que leur avait ravie le péché ³.

¹ « Nolumus hunc regnare super nos. » (*Luc. xix, 14.*)

² *Rom. v. — Eph. iii. — I Cor. i.*

³ « Ego sum resurrectio et vita : qui credit in me, etiam si mortuus fuerit, vivet; et omnis qui vivit et credit in me, non morietur in æternum. » (*Joan. xi, 25, 26.*)

Ces deux vers, dans le plan de Fortunat, loin de figurer en tête de la pièce, en étaient, au contraire, le couronnement, comme on l'a vu à la partie

« Quæ vulnerata lanceæ
Mucrone diro, criminum
Ut nos lavaret sordibus,
Manavit unda et sanguine. »

« Blessé par le fer cruel d'une lance, son côté épancha l'eau et le sang pour laver la souillure de nos crimes ¹. »

critique. A la suite du 2^e vers : *Fulget Crucis mysterium*, le poète avait dit : *Quo carne carnis Conditor — Suspensus est patibulo*. Les correcteurs, paraît-il, ne purent s'accommoder d'un pyrrhique au 3^e pied de ce dernier vers, et peut-être aussi ne trouvèrent-ils pas assez harmonieux le premier, qui est d'ailleurs parfaitement correct au point de vue prosodique. Or, quant au pyrrhique dans « pătibulo », il devient sous l'influence de l'accent un véritable iambe (pătibŭlo). Et maintenant, pour ce qui est du premier vers, les allitérations, qui ne sont pas assurément ici un vain jeu de mots, se fondent d'abord très bien dans la mélodie, et sont surtout amplement rachetées par le plus heureux rapprochement. Et en effet, quelle grande et mystérieuse pensée que celle du Créateur de la chair, qui est suspendu à la croix dans cette même chair dont il est le divin Auteur ! C'est ainsi qu'il veut affranchir la chair par la chair, comme déjà l'a chanté l'Eglise aux Laudes de Noël, afin de sauver ceux qu'il avait créés. — *Ut carne carnem liberans, Ne perderet quos condidit*. Il était aussi, sans doute, le Créateur des anges, et cependant il n'a pas, comme pour nous, détruit leur péché dans sa chair (*Rom. viii, 3*). Pourquoi cette préférence en faveur de l'homme, qui de sa nature est inférieur à l'ange ? Ah ! c'est que, au jour de sa formation, dit Tertullien, il avait été modelé sur le type divin de Jésus-Christ. — *Quid limo exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (De carne Christi), — qui par son incarnation devait se placer à la tête de l'humanité, devenir notre frère, et associer ainsi toute chair transfigurée en la sienne à son éternel triomphe. Ce grand dessein, nous le verrons mieux dans l'hymne suivante, ne pouvait être renversé par la malice du démon. Voilà bien le grand mystère de la croix qui resplendit à nos yeux : la chair coupable qui est sauvée et glorifiée par la chair innocent du Christ. *Fulget Crucis mysterium — Quo carne carnis Conditor — Suspensus est patibulo*. Ce dernier trait dessinait tout d'abord et peignait on ne peut mieux à nos regards la sanglante réalité dont le serpent d'airain avait été la figure, et ouvrait ainsi de la façon la plus saisissante le drame sublime du Roi crucifié. Dans sa nouvelle composition, cette 1^{re} strophe a beaucoup perdu de sa beauté mystique. Certes, les deux vers substitués, qui appartiennent aussi à Fortunat, ne sont pas assurément à dédaigner. Mais comme ces diamants mal enchâssés, qui occupent une place pour laquelle ils n'étaient pas taillés, ils ne cadrent qu'à demi avec la pensée de l'auteur, et altèrent l'éclat de cette mise en scène, que nous admirons si justement dans le texte primitif.

¹ *Vita*, auquel se réfèrent *Quæ vulnerata*, formait à la 1^{re} strophe, avec *mortem* et *morte*, une belle antithèse, que cependant, nous venons de le dire à la note précédente, il nous eût été beaucoup plus agréable de louer ailleurs ; mais, dans cette 2^e strophe, l'antonomase, qui rend d'abord la traduction si difficile, déconcerte en outre le lecteur. Il cherche le *carnis*

La blessure du côté est ici particulièrement célébrée ¹, parce que c'est elle qui met le sceau à l'œuvre de notre rédemption, et nous en révèle les admirables fruits. Dans les précédents combats de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement, où le divin athlète a si rudement lutté déjà pour nous arracher à la servitude du démon, il n'a fait qu'ébranler encore son orgueilleux empire, mais il lui porte ici le coup décisif et en consomme la ruine. Son triomphe est d'autant plus humiliant pour son implacable ennemi, qu'il s'opère après la mort de l'auguste victime, dont il ne reste plus sur la croix qu'un corps inanimé, mais où s'est réfugiée, comme dans une mystérieuse citadelle, toute la force, toute la puissance de l'Homme-Dieu ². C'est alors que cette vertu secrète qui, de son vivant, ne se faisait sentir autour de lui, dans la multiplicité même de ses miracles, qu'avec réserve et mesure, jaillit maintenant à grands flots, et s'épuise tout entière pour laver nos âmes et les faire revivre à la vie de la grâce dans l'eau et le sang, c'est-à-dire par le Baptême et l'Eucharistie. Car bien que, selon la croyance de l'Eglise, tous les sacrements aient découlé de la blessure du cœur sacré de Jésus ³, le Baptême et l'Eucharistie sont

Conditor transpercé dans sa chair (*carne*) par la lance du soldat, et il ne trouve plus maintenant qu'une métaphore sans chair et sans os, qui nous semble se prêter peu au coup du fer meurtrier.

¹ *Quo vulneratus insuper — Mucrone diro lanceæ*, comme dit si bien Fortunat.

² C'est la pensée de saint Chrysostome : « Sicut athleta existimans se percussisse adversarium lethale vulnus accipit... a corpore mortuo lethale illud accipiens... » (*In Epist. ad Col. II.*) — A ce moment plus d'illusion pour le serpent infernal : il vit, dit Prudence, le corps sacré de la victime immolée pour nous; il le vit et il en perdit son venin, et son fiel fut consumé. Grande fut la douleur de sa blessure; sa tête aux terribles sifflements fut brisée.

« Vidit anguis immolatam corporis sacri hostiam,
Vidit, et fellis perusti mox venenum perdidit,
Saucius dolore multo, colla fractus sibila. »

(*Cathem. IX. Hymnus Omni Hora.*)

³ La place qu'occupe le cœur dans le corps humain a naturellement induit à croire que cette blessure aurait été faite au côté gauche, et bon nombre de crucifix l'indiquent ainsi; mais les plus anciens ont la plaie au côté droit, et leur témoignage est corroboré par les stigmates de saint François, dont saint Bonaventure nous a écrit l'histoire, et aussi par les impressions du saint suaire, conservé dans la cathédrale de Turin. Nous avons, en outre, l'affirmation de sainte Brigitte au livre VII, chap. xv de ses Révéla-

ici spécialement désignés, parce que c'est par le premier que nous sommes enfantés à la vie, et que c'est par le second que cette vie divine s'alimente et s'accroît en nos âmes ¹. Mais les sacrements ne jaillirent pas seuls du côté du Sauveur, avec eux naquit l'Église, qui devait en être la gardienne et la distributrice. Nouvelle Ève, elle sortit du nouvel Adam endormi dans la mort. Ce fut pour sceller une éternelle alliance avec cette chère épouse que, selon la superbe expression de S. Augustin, le Christ monta sur la croix comme sur son lit nuptial ². Il n'y a plus à s'étonner maintenant que cette atroce blessure ³, d'où coulèrent avec une si grande abondance l'eau et le sang, ait paru à l'Évangéliste d'une telle importance qu'il la relate avec un soin particulier et y insiste par une triple affirmation ⁴.

« criminum
Ut nos lavaret sordibus. »

Sans doute que toutes nos iniquités ont été lavées dans l'eau et le sang qui ruisselèrent du cœur sacré du Sauveur; mais il est une première prévarication qui fut en Adam la source empoisonnée de toutes les autres, et c'est elle, à notre

tions, qui nous dit assez clairement que si la lance de Longin se dirigea contre le côté droit, le coup fut si rude qu'il atteignit et transperça le côté opposé : « Venit unus accurrens cum furia maxima, et infixit lanceam in ejus latere dextro tam valide, quod quasi per aliam partem corporis lancea voluit pertransire. »

¹ « Percussum est Christi latus, et statim, ut loquitur Scriptura, exivit sanguis et aqua, quæ sunt gemina Ecclesiæ sacramenta. » (*S. August. lib. de symbolo ad cathec.*) — « Exivit sanguis et aqua. Non casu aut temere scaturiunt isti fontes, sed quoniam ex ambobus Ecclesia constituta est. Sciunt hoc initiati, per aquam enim regenerati, Sanguine et Carne nutriti. » (*Chrysost. Hom. XLVIII in Joan.*)

² « Ascendat sponsus noster lectum thalami sui, dormiat moriendo, ut Ecclesia prodeat Virgo : ut quomodo Eva facta est ex latere Adæ dormientis, ita et Ecclesia formatur ex latere Christi in cruce pendentis. » (*Lib. de symbolo ad cathec. cap. vi.*)

³ On peut se faire une juste idée de la largeur de la plaie par ces paroles du Sauveur à saint Thomas : « Et affer manum tuam, et mitte in latus meum » (*Joan. xx, 27*), et aussi par la dimension du fer de la lance, qui est vénéré à Rome dans la basilique de Saint-Pierre. Cf. Alphonsum Palæotum, *Sacræ sindonis explicatio*, cum Danielis Malloni *elucidationibus*. — Venise, 1606, in-f^o.

⁴ « Et qui vidit testimonium perhibuit; et verum est testimonium ejus. Et ille scit quia vera dicit, ut et vos credatis. » (*Joan. xix, 35*.)

sens, que le pieux auteur a principalement visée, quand il a écrit, comme nous l'avons au texte primitif :

« Ut nos lavaret crimine¹. »

Voilà bien le crime originel qui, dans les conseils éternels de Dieu, a valu au monde le don ineffable de son Fils unique. Heureuse faute, s'écrie ici l'Église, pour l'expiation de laquelle il a fallu un tel Réparateur² !

« Impleta sunt quæ concinit
David fideli carmine,
Dicendo nationibus :
Regnavit a ligno Deus. »

Après avoir fait à nos yeux la solennelle ostension de l'Homme-Dieu cloué à la croix dans sa chair mortelle; après avoir attiré nos regards sur cette blessure mystérieuse d'où coulent à flots l'eau et le sang qui lavent avec le crime d'Adam toutes les iniquités du monde, l'Église alors, reliant les siècles du Testament nouveau à ceux du Testament ancien, rappelle l'oracle de David disant aux nations que Dieu régnera par le bois. — *Regnavit a ligno Deus*³.

¹ C'est la pensée que, dans sa prose pour la fête de l'Invention de la Sainte-Croix, Adam de Saint-Victor exprime en ces termes : *Qui mundavit sæcula, — Ab antiquo crimine*. Remarquons en passant que *crimine* rimait avec *sanguine*; et ce n'eût pas été assurément une attention trop scrupuleuse de maintenir l'assonance dans une pièce où l'auteur ne nous semble pas mal soucieux de la pratiquer.

² *O felix culpa quæ talem et tantum meruit habere Redemptorem!* (Præconium Pasch.)

³ *A ligno* manque dans l'hébreu. Saint Justin accuse les Juifs de l'avoir fait disparaître. Mais cette supposition est tout à fait inadmissible aujourd'hui, que de récents travaux philologiques ont péremptoirement constaté l'existence du rythme syllabique dans les Psaumes; car le vers octosyllabique du Psaume xcvi — (xcvii en hébreu), auquel on voudrait annexer cette addition, n'a pas matériellement la place pour la recevoir. (Cf. *Metrices biblicæ* du Dr Bickell, Inspruck, 1879. — Et de *re metrica Hebræorum* du P. Gérard Gietman, Friburgi Brisgovix, 1880.) Toutefois, à l'exception de saint Jérôme, que sa profonde connaissance du texte hébreu devait mettre à l'abri de cette erreur, les Pères latins, Tertullien, Lactance, saint Cyprien, saint Augustin, ont maintenu cette addition, et c'est à eux, aussi bien qu'à plusieurs versions de son temps, où de la glose elle avait passée dans le texte, que l'a empruntée Fortunat. Il y a là certainement un dessein manifeste de Dieu. Sans doute le Psaume xcvi n'est pas, au

Déjà, au Psaume *xxi*, le prophète annonçant la douloureuse transfixion des mains et des pieds du Sauveur sur la croix, et la dislocation de tous ses os ¹, avait prédit que tous les peuples de la terre, se souvenant de sa miséricordieuse immolation, se convertiraient à lui, et que toutes les tribus des nations tomberaient à ses pieds pour l'adorer; parce que, dit-il, ce sera alors le règne du Seigneur, et que son empire s'étendra sur l'univers entier ². N'est-ce pas ce que Jésus-Christ lui-même déclarait aux Juifs, lorsqu'il leur disait que c'était maintenant l'heure où le prince de ce monde, c'est-à-dire le démon, allait être jeté dehors, et qu'une fois élevé au-dessus de la terre, le Fils de l'homme attirerait tout à lui ³?

Fideli carmine — C'est-à-dire conforme à l'inspiration de l'Esprit-Saint, ou bien fidèle écho de toutes les voix des Écritures, qui affirment aussi la royauté du divin crucifié.

Dicendo nationibus — Les anciens manuscrits portent tous: *Dicens: in nationibus...* — C'était l'exacte reproduction du Psaume dans la Vulgate ⁴. Croirait-on que la présence d'un

littéral, messianique et se rapporte à Jéhovah, mais on ne peut nier qu'au sens spirituel il ait trait au Messie en plusieurs passages. N'est-ce pas d'ailleurs par la vertu de la croix que Jéhovah règne maintenant sur les nations soumises à la domination de son Christ? David a-t-il eu conscience de ce sens mystérieux? Nous le croyons sans peine, puisque l'Église, qui est la maîtresse des Écritures et en tient la clef, le place ici sur ses lèvres, et le consacre ailleurs encore dans sa sainte Liturgie. En effet, depuis le 11^e dimanche après Pâques jusqu'à l'Ascension, elle fait aux Vêpres et à Laudes mémoire de la Croix avec les versets et répons: « Dicite in nationibus, Alleluia. — Quia Dominus regnavit a ligno, Alleluia. » Il y a plus, c'est que le Psaume *xcv*: « Cantate Domino canticum novum, cantate Domino omnis terra, » est affecté par l'Église à la double fête de l'Invention et de l'Exaltation de la sainte Croix, comme pour montrer que le règne nouveau de Jéhovah sur les âmes se rattache comme à sa cause à celui de son Christ immolé, et se confond avec lui. « Dicite in gentibus quia Dominus regnavit a ligno. »

¹ « Foderunt manus meas et pedes meos: dinumeraverunt omnia ossa mea. »

² « Remiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ. — Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium. — Quoniam Domini est regnum, et ipse dominabitur gentium. » (*Ps. xxi*, 28, 29, 30.)

³ « Nunc judicium est mundi; nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. — Et ego si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum. » (*Joan. xii*, 31, 32.)

⁴ On lit cependant *gentibus* dans le Psaume. Mais il fallait au poète cinq syllabes pour la mesure, et Fortunat a remplacé ce mot par le synonyme *nationibus*.

trochée au 2^e pied, bien inoffensif assurément, ait suffi pour la rejeter!

« Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpura,
Electa digno stipite
Tam sancta membra tangere. »

Et maintenant, les yeux fixés sur cette croix qui a été sanctifiée par le sang de son royal Époux ¹ et qui est devenue depuis le trophée de son immortelle victoire, l'Église la contemple avec amour, et les accents de son pieux enthousiasme se multiplient et se pressent sur ses lèvres enflammées; c'est l'arbre tout resplendissant de gloire et de beauté; il est paré de la pourpre du Roi ²; il a été choisi sur une souche bénie, et seul trouvé digne de toucher les membres sacrés d'un Dieu. Bienheureux est cet arbre aux bras duquel est suspendue la rançon du monde! Il est la balance où est posé ce corps dont le poids divin enlève sa proie à l'enfer.

« Beata cujus brachiis,
Pretium pendit sæculi,
Statera facta corporis,
Tulitque prædam tartari ³. »

L'Église en a dit assez pour satisfaire aux transports de son admiration. Aussi ne suivra-t-elle pas Fortunat dans ses deux dernières strophes: *Aroma fundis...* et *Salve ara...* que nous avons citées en commençant, lesquelles, à coup sûr, n'ajouteraient rien à l'expression de sa foi et de son amour; mais, tombant à genoux, elle s'écrie:

¹ « J. C. D. N. corpore et sanguine saginandi, per quem crucis sanctificatum vexillum, quæsumus... » (*Secrète de l'Exaltation de la sainte Croix.*)

² *Regis purpura*, pour le sang adorable dont est rougie la croix du Sauveur, est une magnifique image, dans un chant surtout où l'on célèbre la divine royauté du crucifié.

³ « Dominus noster in statera crucis pretium nostræ salutis appendit et una morte universum mundum, sicut omnium Conditor, ita omnium Reparator absolvit. Indubitanter enim credamus, quod totum mundum redemit qui plus dedit quam totus mundus valeret. » (*S. Aug. Serm. XLI, de Passione Dom.*) Cf. Brev. Offic. de Passione D. N. J. C. Fer. III post Dom. Sexag.

« O Crux ave, spes unica,
 Hoc passionis tempore ¹,
 Piis adauge gratiam,
 Reisque dele crimina ². »

« Salut, ô Croix, notre unique espérance! En ce temps de la Passion, donnez aux justes un accroissement de grâce, et effacez les crimes des pécheurs. »

Ce n'est pas certes la croix nue, séparée du Sauveur ou de son souvenir, qui est notre unique espérance, mais la croix à laquelle l'Homme-Dieu s'est uni par une alliance éternelle, dont il a fait son épouse bien-aimée, devenant, pour ainsi dire, avec elle une même chose, « non par l'union de la chair, comme Adam et Ève, pour produire des enfants de colère, mais par une union toute spirituelle, pour engendrer des enfants de grâce ³ ». — « Spes unica hic crux esse dicitur, ajoute Michel Timothée, quoniam ab ea tanquam ab arbore decora speramus, imo habemus fructum, qui est Christus, qui nobis datus est in supplementum ligni vitæ paradisi quem perdidit Adam ⁴. Quand donc, prosternés au pied de la Croix, nous l'adorons, c'est à la divine victime que s'adresse ce culte de latrie dont la légitimité est alors incontestable ⁵.

¹ Au jour de l'Invention de la sainte Croix, au lieu de ce vers on chante celui-ci : *Paschale quæ fers gaudium*; et en la fête de l'Exaltation : *In hac triumphi gloria*.

² Les deux derniers vers ont été retouchés. On lit au texte primitif :

« Auge piis justitiam,
 Reisque dona veniam. »

C'est ainsi que, pour ne pas tenir compte de l'accent, les correcteurs ont cru devoir réformer deux vers non moins recommandables pour l'admirable justesse de l'expression que par l'harmonie et la rime.

³ Thomas de Jésus, *Les Souffrances de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. — XLII^e souffrances, n. 3. Édition de Liège, 1723, 4 t. en 2 vol.

⁴ *In Eccles. Hymnos brevis Elucidatio*. — Romæ, 1602.

⁵ Grancolas, qui appartenait à cette sotte école dont l'orgueilleuse pruderie trouvait toujours plus ou moins à redire à la langue liturgique de l'Église romaine, a trouvé que cette expression : *O crux ave, spes unica* était un peu forte. Il propose même de l'adoucir en ces termes :

« O Christe nostra victima,
 Salutis et spes unica,
 Serva pios per hanc crucem,
 Reisque dele crimina. »

(*Commentaire sur le Brév. Rom.* — Paris, 1727.)

Fort heureusement que le nouveau bréviaire de Paris ne tint pas plus

Bingham ¹, après Wiclef et Luther, n'a pas craint d'avancer qu'on n'en trouve pas de trace dans l'antiquité chrétienne avant saint Augustin. Cette étrange assertion ne peut tenir devant une tradition constante et non interrompue. Car si de saint Ambroise ², de saint Cyrille de Jérusalem ³, nous remontons aux témoignages les plus voisins des temps apostoliques, nous arrivons à Origène ⁴, à Tertullien ⁵, à Minucius Félix ⁶, qui affirment tous les trois que les païens, au milieu desquels ils vivaient, reprochaient sans cesse aux chrétiens d'adorer la croix; et cependant ceux-ci n'étaient pas alors fort à l'aise pour donner sur ce point libre carrière à leur piété. Mais après les Actes de saint André, dont le bréviaire a conservé quelques précieux passages, l'indice le plus ancien peut-être de ce culte nous est fourni dans les lignes suivantes de la lettre des Églises de Vienne et de Lyon sur la passion de S. Pothin et de plusieurs autres martyrs qui eut lieu à Lyon l'an 177. « Blandina vero ad palum suspensa bestiis objecta est; quæ cum in crucis speciem suspensa cerne-retur, Deoque constantissime supplicaret, maximam alacritatem addebat certantibus: quippe qui in ipso certamine, sub sororis persona corporeis oculis cernerent illum qui pro ipsorum salute crucifixus ideo fuerat, ut credentibus in ipsum persuaderet, quicumque pro Christi gloria pateretur, hunc Dei viventis consortem futurum. »

Ajoutons que Prudence, si versé dans l'archéologie et le symbolisme chrétiens, constate en plusieurs endroits de ses poésies la vénérable antiquité du culte de la croix. C'est ainsi

compte du scrupule de ce docteur que de sa plate poésie. Adam de Saint-Victor avait été bien mieux inspiré que Grancolas, lorsque dans cette même prose de l'Invention de la sainte Croix que nous rappelions tout à l'heure il s'écriait dans un langage si bien en harmonie avec celui de l'Église :

« Ave salutis totius sæculi,
Arbor salutifera! »

¹ *Originum sive antiquitatum ecclesiasticarum*, vol. VI, p. 33. — Halæ Magderburgicæ, 1759. Edit. secunda.

² *De obitu Theodosii oratio*.

³ *Catech. X.*

⁴ *Contra Celsum*, cap. II.

⁵ *Lib. I, Contra Gentes*, cap. III.

⁶ *In Octavio*, n. IX. Edit. Cantabr. — Cf. Selvagio, *Antiquitatum christianarum institutiones*, lib. II, part. II, cap. x, § IV. — Matriti, 1780, 2 vol. in-4°.

que, dans l'hymne de Saint-Romain, il fait dire à l'illustre martyr répondant au préfet Asclépiade qui lui reprochait d'avoir pour Dieu un crucifié :

« Hæc illa crux est omnium nostrum salus,
 Romanus inquit, hominis hæc redemptio est. »
 (Peristeph. X, 586.)

Et à l'hymne *De novo lumine* :

« Lignum est quo sapiunt aspera dulcius :
 Nam præfixa cruci spes hominum viget. »

Et dans son *Apotheosis*, ne nous montre-t-il pas les Césars aux pieds du Christ, devenus eux-mêmes les adorateurs de la Croix ?

« jam purpura supplex
 Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
 Vexillumque crucis summus Dominator adorat. »

Mais terminons par la doxologie l'étude de cette hymne.

« Te fons salutis, Trinitas,
 Collaudet omnis spiritus :
 Quibus crucis victoriam,
 Largiris, adde præmium. Amen. »

« Que toute âme vous glorifie, ô sainte Trinité, source de notre salut ! Vous nous avez donné la victoire par la croix ; daignez y ajouter la récompense. » Quelle que soit la valeur de la pensée finale qu'exprime cette doxologie, nous n'avons pas cru devoir nous y associer dans notre *synopsis*, où nous avons préféré traduire d'après le texte primitif :

« Quos per crucis mysterium,
 Salvas, rege per sæcula. »

« Veuillez régir à travers les siècles ceux que vous avez sauvés par le mystère de la croix. » C'était, ce nous semble, le couronnement aussi naturel que magnifique de cette pièce incomparable, que nous avons appelée tout d'abord *l'hymne du Roi crucifié*. En effet, cette royauté divine, que trois fois déjà

nos lèvres ont si amoureusement proclamée¹, nous la saluons ici encore dans une suprême prière, suppliant l'Homme-Dieu d'assurer à jamais par son règne dans nos cœurs ce miséricordieux salut qu'il nous a mérité sur la croix. Oui, Seigneur, inclinez vers nous votre sceptre dominateur, et ces âmes, dont votre sang adorable a payé la rançon, gouvernez-les par la triple puissance de votre grâce, de vos exemples et de vos leçons. Que votre Croix ne cesse pas un seul jour d'être la règle de toutes nos aspirations et de tous nos actes. Qu'elle soit à jamais pour nous la voie royale qui conduit à la vie; afin qu'après l'avoir suivie constamment ici-bas, nous arrivions un jour à la bienheureuse lumière de votre éternel empire. — *Rege per sæcula. Amen!*² — Cette même idée se trouve reproduite dans la dernière strophe de la séquence: *Ave, crucis dulce lignum*, que Neale nous a conservée dans son précieux Recueil³:

« Ipsum habeamus ducem
Ad cœlestis regni lucem,
Qui cruore suo crucem,
Consecrare voluit. »

¹ *Vexilla Regis — Regnavit a ligno — Regis purpura.*

² « Et ipse reget nos in sæcula. » (*Ps. XLVII, 15.*) — Nous croyons que les correcteurs n'ont pas touché sans regret à cette belle doxologie, mais c'était leur affaire de ramener nos hymnes aux vieilles lois du mètre classique, et ils y furent, hélas! jusqu'au bout fidèles. Et en réalité cependant, ce dernier vers de la strophe primitive: *Salvas, rege per sæcula*, est-il véritablement fautif? L'impératif *régĕ* est bien de sa nature un *pyrriche*; mais son *e* final, terminant l'incise mélodique, n'a-t-il pas pu, comme souvent à la césure, se convertir en longue, et changer alors le *pyrriche* en *iambe* (*régĕ*)! Quant au premier vers: *Te summa Deus, Trinitas*, auquel on a substitué: *Te fons salutis, Trinitas*, nous ferons observer que l'accent tonique, tombant sur la voyelle initiale de *Deus*, et changeant ce mot en spondée (*Dĕūs*), l'ancien vers devient parfaitement correct dans l'hymnographie chrétienne. Nous n'avons pas à nous prononcer pour le moment sur la part de piété à faire à chacune de ces deux strophes rivales; mais nous pouvons affirmer, quoi qu'en ait dit le P. Arévalo (*De Hymnis ecclesiast. eorumque correctione*, en tête de son *Hymnodia Hispanica*, p. 140), que la nouvelle doxologie ne présente plus, dans ces deux derniers vers, le sens de la doxologie primitive.

³ *Hymni Ecclesiæ a breviariis et missal. Gallicanis, Germanis, Hispanis, Lusitanis desumpti.* — Oxonii et Londini, 1831, in-12.

XIV

HYMNE A MATINES ET AUX LAUDES
DU TEMPS DE LA PASSION

Auteur : *Claudien Mamert.*

Pange lingua gloriosi
Lauream certaminis,
Et super crucis trophæo
Dic triumphum nobilem :
5. Qualiter Redemptor orbis
Immolatus vicerit.

De parentis protoplasti
Fraude Factor condolens,
Quando pomi noxialis
10. In necem morsu ruit :
Ipse lignum tunc notavit,
Damna ligni ut solveret.

Hoc opus nostræ salutis
Ordo depoposcerat,
15. Multiformis proditoris
Ars ut artem falleret,

TEXTE PRIMITIF :

VV. 2. *Prælium certaminis —*
10. *Morsu in mortem corrui —*

- Et medelam ferret inde,
Hostis unde læserat.
20. Quando venit ergo sacri
Plenitudo temporis,
Missus est ab arce Patris
Natus, orbis Conditor,
Atque ventre virginali
Carne amictus prodiit.
25. Vagit infans inter arcta
Conditus præsepia :
Membra pannis involuta
Virgo mater alligat :
Et Dei manus, pedesque
30. Stricta cingit fascia.

Lustra sex qui jam peregit,
Tempus implens corporis,
Sponte libera Redemptor
Passioni deditus,
35. Agnus in crucis levatur
Immolandus stipite.

Felle potus, ecce languet;
Spina, clavi, lancea
Mite corpus perforarunt :
40. Unda manat et cruor :

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 24. *Caro factus prodiit.*
29. *Et manus, pedesque et crura —*
31. *Lustris sex qui jam peractis —*
33. *Se volente, natus ad hoc —*
37. *Hic acetum, fel, arundo,*
38. *Sputa, clavi, lancea;*
39. *Mite corpus perforatur,*
40. *Sanguis, unda profluit :*

Terra, pontus, astra mundus,
Quo lavantur flumine !

Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :

45. Silva talem nulla profert
Fronde, flore, germine;
Dulce ferrum, dulce lignum,
Dulce pondus sustinent.

50. Flecte ramos arbor alta,
Tensa laxa viscera;
Et rigor lentescat ille,
Quem dedit nativitas;
Et superni membra Regis
Tende miti stipite.

55. Sola digna tu fuisti
Ferre mundi victimam,
Atque portum præparare
Arca mundo naufrago,
Quam sacer cruor perunxit,

60. Fusus Agni corpore.

Sempiterna sit beatæ
Trinitati gloria,

TEXTE PRIMITIF :

45. *Nulla silva talem profert (interv.)*
47. *Dulce lignum, dulces clavos,*
48. *Dulce pondus sustinet.*
54. *Miti tendas stipite.*
56. *Ferre sæcli pretium —*
58. *Nauta mundo naufrago ;*
59. *Quem sacer cruor perunxit —*
61. *Gloria et honor Deo*
62. *Usquequaque Altissimo,*

Æqua Patri, Filioque,
 Par decus Paraclito :
 65. Unius trinique nomen
 Laudet universitas. Amen.

CODD. MSS. — *Trevir.* 1. s. VIII. — *Trevir.* 2. s. IX. (Mone.) — *Floriac.* s. IX. (Martène.) — *Bern.* s. IX. (Daniel.) — *Colb.* s. IX. (P.) — *S. Mart. Lemov.* s. XI. (P.)

Synopsis. — Après avoir à vêpres célébré déjà le grand mystère de la croix, l'Église y revient à Matines et aux Laudes avec des accents nouveaux dont la magnificence et la suavité ne sont pas certes au-dessous de ceux de la veille. Là c'était surtout le cri de la contemplation qui se prosterne et qui adore; c'était le culte rendu au Dieu qui règne par le bois: ici c'est l'enthousiaste révélation du mystérieux secret de son triomphe.

Dans un début vraiment lyrique, elle s'excite maintenant à chanter le conflit suprême du glorieux combat dont la croix est le trophée, comment enfin, en s'immolant, le Rédempteur du monde a vaincu. Remontant alors à l'origine de cette gigantesque lutte, que Satan eut l'audace d'engager le premier au paradis terrestre, elle nous dit que, compatissant au malheur dont, par une astucieuse séduction, Adam avait été la victime quand, mordant à la pomme fatale, il se précipita dans la mort, le Créateur marqua tout aussitôt de son doigt divin l'arbre qui devait un jour réparer le désastre qu'un autre arbre avait causé. Ce plan, ajoute-t-elle, l'économie de notre salut le réclamait, afin que l'artifice d'un traître, habile à prendre toutes les formes, fût déjoué par un autre artifice, et que le remède nous arrivât d'où l'ennemi avait tiré le poison.

TEXTE PRIMITIF :

63. *Una Patri, Filioque,*
 64. *Inclyto Paraclito,*
 65. *Cui laus est et potestas*
 66. *Per æterna sæcula.*

Quand donc vint la sacrée plénitude du temps, du haut du trône de son Père, le Fils, créateur du monde, fut envoyé, et s'étant fait chair, il naquit du sein d'une Vierge. Enfant, il vagit, couché dans une crèche; la Vierge sa mère enveloppe de langes ses membres emprisonnés, et d'étroites bandelettes serrent les pieds et les mains d'un Dieu.

Déjà le Rédempteur a vu s'écouler six lustres; sa vie mortelle touche à sa fin. C'est librement qu'il se voue aux tourments de sa passion, *pour laquelle il est né*¹, et ce divin Agneau est élevé sur l'arbre de la croix, où il va s'immoler. *Là le vinaigre, le fiel, le roseau, les crachats, les clous, la lance*²! Sa chair délicate est transpercée; le sang et l'eau en découlent; fleuve précieux qui purifie la terre, la mer, les astres, le monde tout entier! O croix sur laquelle reposent toutes nos espérances, arbre seul illustre entre tous les autres, nulle forêt n'a produit ton pareil pour le feuillage, la fleur et le fruit! O clous bénis, ô bois aimable, quel doux fardeau vous supportez! Ploie tes rameaux, arbre auguste, relâche tes fibres tendues, assouplis cette raideur que te donna la nature, et sois un lit plus doux pour les membres du souverain Roi. Seul tu as été trouvé digne de porter la *rançon*³ du monde, et comme un *pilote*⁴ habile tu dirigeas vers le port ce monde naufragé tout imprégné du sang divin qui coula du corps de l'Agneau.

Critique. — On a cru longtemps, et plusieurs le pensent encore aujourd'hui, que Venance Fortunat est l'auteur de cette hymne. Nous estimons, appuyés sur l'autorité des critiques les plus compétents, à notre avis, qu'elle est l'œuvre de Claudien Mamert⁵.

En vain s'est-on efforcé, dans une récente discussion, de revenir quand même à l'opinion primitive, toute l'argumentation qu'on y a mis en jeu avec plus de tranchante précipitation

¹ Texte primitif.

² *Ibidem.*

³ *Ibidem.*

⁴ *Ibidem.*

⁵ Prêtre de l'Église de Vienne et frère du saint évêque, au nom duquel se rattache l'institution des Rogations. On place sa mort en 473 ou 474. Sidoine Apollinaire (*Epist.* XI) nous apprend qu'il avait rédigé un Recueil d'hymnes, dont un certain nombre de sa composition (à lui Mamert).

peut-être que de juste discernement, n'a produit sur notre esprit d'autre effet que de nous attacher plus fortement encore, jusqu'à preuves contraires et vraiment acceptables, au sentiment que nous avons jugé devoir adopter.

Ce chant peut se mesurer en strophes de six vers, comme au bréviaire, ou seulement de trois, comme dans les mss. et la plupart des recueils ¹. Dans le premier cas, les 1^{er}, 3^e, 5^e vers sont *trochaïques, dimètres complets*; les 2^e, 4^e, 6^e, *trochaïques dimètres catalectiques* ². Dans le second, les trois vers sont chacun de huit pieds moins une syllabe, et forment des *trochaïques tétramètres catalectiques* ³. Ce mètre, dont les coniques firent à cause de sa popularité un si fréquent emploi, fut cultivé de bonne heure par nos poètes chrétiens, et Prudence nous en fournit un bel exemple dans son hymne de *Miraculis Christi*. Mais en l'affranchissant enfin des entraves de la quantité, pour qu'il pût se mouvoir à l'aise dans le champ libre et si riche du syllabisme rimé, l'immortel auteur de l'hymne eucharistique *Pange lingua, gloriosi corporis mysterium*, saint Thomas d'Aquin l'éleva à sa plus haute perfection, comme nous le verrons en son lieu.

Notre hymne se divise au bréviaire en deux parties de cinq strophes chacune, plus la doxologie. La première est affectée aux Matines; et la seconde, qui commence par le vers *Lustra sex qui jam peregit*, est réservée pour les Laudes.

Elle manque tout à fait dans quelques mss. En revanche, selon les habitudes du moyen âge, qui se plaisait à reproduire dans ses proses les idées et souvent même les expressions des hymnes de l'office, plusieurs vieux missels nous offrent des

¹ C'est ainsi que nous le lisons au vendredi saint dans bon nombre de Missels et les anciens *Sacerdotale*, tel que celui de Venise *apud Guerræos fratres*, 1576, in-4^e.

²

Pāngě/ līnguā/ glōrī-/ōsī
Lāurě-/ām cēr-/lāmī-/nis,
Ēt sū-/pēr crū-/cis trō-/phæo
Dīc trī-/ūmphūm/ nōbī-/lem;
Quālī-/tēr Rē-/dēmtōr/ ōrbis
Īmmō-/lā tūs/ vīcē/rit.

³ Pāngě/ līnguā/ glōrī-/ōsī/ lāurě-/ām cērāmī-/nis. — Sous l'une et l'autre forme, ce mètre dit Wimphelinc, a été, comme l'hymne elle-même, dicté par le cœur. — *Simile metrum ut hymnus corde natus*. — { *Hymni de Tempore et de Sanctis*. — Strasbourg, 1513.)

traces de celle-ci et de la précédente. C'est ainsi que nous lisons dans une séquence publiée par Mone I, n. 107, et par Daniel v., p. 181 :

« Ecce arbor salutaris,
Lignum sanctum, expers paris,
Fulgens Christi sanguine:
Hoc vexillum triumphale,
Inter ligna nullum tale
Tanto clarum germine. »

Et encore dans une autre séquence que nous empruntons au recueil de Neale ¹ :

« Ave crucis dulce lignum,
Ave triumphale signum,
Quod solum fuisti dignum
Sustinere Dominum :
« In te Christus exaltatus
Mortem vicit, ad hoc natus :
Ut Isaac immolatus
In salutem hominum. »

La prose d'où sont extraites ces deux premières strophes se trouve aussi dans Daniel v., p. 183.

Commentaire.

« Pange, lingua, gloriosi
Lauream certaminis,
Et super crucis trophæo ²

¹ *Hymni Ecclesiæ a Breviariis quibusdam et Missal. Gallicanis, Germanis, Hispanis, Lusitanis desumpti.* — Oxonii et Londini, 1851, in-12.

² Presque tous les vieux Missels et Bréviaires écrivent *super trophæum*. Est-ce par erreur grammaticale? Nous pensons, au contraire, que *super* gouverne mieux ici l'accusatif que l'ablatif, puisque, comme le fait justement remarquer la *Nouvelle Méthode latine* de Port-Royal, cette préposition peut se résoudre en cette autre du même groupe *in*, et s'employer pour elle. C'est ainsi qu'on lit au Bréviaire : *Ex tractatu sancti Augustini super psalmos*; et ailleurs : *Sermo super orationem Dominicam*; comme on dit d'autre part : *Eustachius in Homerum*, et encore : *In hanc sententiam multa dixit*. Et dire que Clicthoue et Cassandre, des puristes pourtant, ont cru devoir accréditer la variante : *Super crucis trophæo*!

Dic triumphum nobilem¹ :
 Qualiter Redemptor orbis
 Immolatus vicerit. »

« Chante, ô ma langue, les lauriers d'un glorieux combat; inscris sur le trophée de la croix cet illustre triomphe : dis comment le Rédempteur du monde a, par son immolation, remporté la victoire. »

Cette victoire, dont l'Église entonne ici le chant sublime, est, nous l'avons dit déjà, celle de l'Homme-Dieu sur Lucifer. « Dieu, dit Lactance dans un langage qui, sans être d'une parfaite exactitude théologique, n'en formule pas moins la vérité dont il s'agit, Dieu, qui est la source éternelle de tout bien parfait et *consommé*, voulut qu'il en sortît comme un ruisseau qui portât au loin ses eaux salutaires, et il produisit (engendra) un *Esprit* semblable à lui, qui fut doué de toutes les vertus (attributs) de Dieu le Père. Il en créa un autre après dans lequel ne persévéra pas le caractère de sa divine origine. La jalousie l'infecta de son venin, et du bien il passa au mal... car il fut envieux de son aîné toujours uni, lui, à Dieu le Père, et toujours cher à son cœur². »

A ce moment la guerre fut déclarée. Mais d'une part Satan, que Tertullien appelle le rival de Dieu — *Æmulus Dei*, — ne pouvait s'attaquer directement à lui, et d'autre part, dit S. Léon, il n'entrait pas dans les conseils de Dieu de ruiner l'empire du démon par la force de sa puissance, mais par la *justice* de sa sagesse³, en acceptant la lutte dans d'égales con-

¹ Sans doute que l'auteur s'est souvenu de ces vers de Prudence :

« Solve vocem, mens, sonoram, solve linguam nobilem,
 Dic triumphum passionis, dic triumphalem crucem,
 Pange vexillum, notatis quod refulget frontibus. »

(Cath. IX. Hymn. *Omni hora*.)

² « Cum esset Deus ad excogitandum prudentissimus, ad faciendum solertissimus, antequam ordiretur hoc opus mundi; quoniam pleni et consummati boni fons in ipso erat, sicut est semper; ut ab eo bono tanquam rivus oriretur, longeque proflueret, produxit similem sui Spiritum, qui esset virtutibus Dei Patris præditus... Deinde fecit alterum, in quo indoles divinæ stirpis non permansit. Itaque suapte invidia tanquam veneno infectus est, et ex bono ad malum transcendit... invidit enim illi antecessori suo qui Deo Patri perseverando, tum probatus, tum etiam carus est. » (*Divin. institut.* — Lib. II, cap. VIII.)

³ « Sic consilium suum dirigens in effectum, ut ad dominationem diaboli

ditions, comme nous le verrons à la III^e strophe. Et puisque, à raison de son infériorité, Satan ne put attaquer Dieu que dans l'homme son image ¹, le Fils de Dieu se fera homme pour accepter le combat et terrasser dans sa chair mortelle son implacable ennemi. Et quand le divin Athlète descend ici-bas à l'heure qu'il a choisie, c'est pour se mesurer enfin avec lui sur le champ même de son infernal empire, le harceler et le chasser de ses derniers retranchements jusqu'à ce que, dans cet engagement suprême dont le Calvaire est le théâtre, sa sanglante, mais volontaire immolation lui porte le coup décisif sous lequel s'écroule, pour ne plus se relever, son orgueilleuse domination. — *Qualiter Redemptor orbis immolatus vicerit* ².

Et ce triomphe ne fut pas seulement une œuvre de gloire pour le Sauveur, mais aussi de miséricorde et d'amour pour l'homme déchu :

destruendam magis uteretur justitia rationis, quam potestate virtutis. » (Serm. LXI, II.)

¹ « Celui, dit Bossuet, qui s'est déclaré l'ennemi de Dieu, qui, ne pouvant rien contre lui, se venge contre son image. » (Serm. sur les fondements de la vengeance divine.)

² C'est pour remporter cette grande victoire, affirme saint Jean Chrysostome, que le Psalmiste invite l'Homme-Dieu à ceindre le glaive de sa puissance. — *Accingere gladio tuo super femur tuum potentissime*. « Quid hic igitur dicit? Per hæc crassiora nomina ostendit ejus operationem, per quam orbem terrarum rexit, per quam bellum confecit, et tropæum erexit. Erat enim bellum gravissimum, et omnium bellorum acerbissimum, in quo non barbari bellum gerebant, sed Dæmones tendebant insidias, et universo orbi terrarum afferebant exitium. » (In Ps. XLIV. 5.) — On lit au texte original du 2^e vers de cette strophe : *Prælium certaminis*. Si les correcteurs n'ont vu là qu'une vaine redondance, inexplicable assurément, en tête surtout d'une aussi belle pièce, ils se sont étrangement illusionnés. Claudien Mamert était certes trop bien inspiré pour avoir sans motif accouplé ces deux mots. Ce n'est pas, en effet, seulement le triomphe (*Lauream*) du Rédempteur qu'il chante ici, mais encore le conflit final (*Prælium*) engagé sur la croix, et dont l'heureuse issue termine si glorieusement cette longue lutte (*Certaminis*), qui de l'Éden s'étend au Calvaire. Il n'y a donc pas de pléonasme, mais deux idées parfaitement distinctes. Ne lit-on pas dans saint Cyprien (Ep. ad Ant. 4) : *Prælium gloriosi certaminis in persecutione fervet*? — *Prælium* est la bataille, l'engagement; *Certamen*, qui est à proprement parler l'objet pour lequel on combat (Cf. Virgile, Georg. II, 530. — Eneid. V, 66, — et Horace, l. III, Ode xx, 7), offre un sens bien plus étendu que *prælium*. Il révèle l'importance et la durée de la lutte, dont l'enjeu est ici l'humanité, et met en saillie la pensée maîtresse qui domine tout ce chant.

« De parentis protoplasti
 Fraude Factor condolens,
 Quando pomi noxialis
 In necem morsu ruit!
 Ipse lignum tunc notavit,
 Damna ligni ut solveret. »

Protoplasti désigne, on le voit, le premier homme formé de la main de Dieu ¹. — *Factor* pour *creator* s'harmonise bien avec *Protoplasti*, en réveillant l'idée de l'Artiste divin ². — *Fraude* ne se rapporte pas à Adam, mais au démon, de la fourberie duquel il fut la victime.

C'est à l'instant même de cette lamentable catastrophe, alors que, mordant au fruit pernicieux, Adam avec toute sa postérité se précipite dans la mort — « Quando pomi noxialis in necem morsu ruit ³, » — qu'apparaît déjà le miséricordieux dessein de la rédemption. Car dès ce moment Dieu, compatissant à notre ruine, désigne l'arbre qui devait réparer le désastre que celui de la science du bien et du mal avait causé: — « Ipse lignum tunc notavit Damna ligni ut solveret. » La strophe suivante explique la raison de ce plan divin.

« Hoc opus nostræ salutis
 Ordo depoposcerat,

¹ Ce mot, emprunté au grec (πρώτος et πλάσσω), a été introduit par Tertullien dans la langue chrétienne. (Cf. l'hymne vespérale de la VI^e série, t. I de nos *Études*, p. 263.)

² Cette expression et la suivante *Condolens*, que nous avons rencontrée déjà à l'hymne *Conditor alme siderum*, nous viennent du latin vulgaire (*sermo plebeius*), et l'Eglise en fait ici, comme en plusieurs autres endroits de sa liturgie, un très bel usage. — *Noxialis* pour *Noxii* paraît être de la création de Prudence, qui dans son hymne de saint Romain a dit: « Jubet amoveri noxiale stipitem. » — « Trudi in tenebras noxialis carceris. » (W. 114 et 1107.)

³ Les mss. offrent plusieurs variantes de ce vers. Les uns, comme les deux de la Bibl. nat., savoir: le *Colbertinus*, n. 1153, s. IX, et celui de saint Martial de Limoges, *C. ann.* 1110, n. 743, suivis par G. Cassandre, disent: *Morte morsu corruit*; les autres *morsu mors incubuit*, tel qu'un second de saint Martial, s. XI de la même bibliothèque, n. 1154; chez un plus grand nombre on lit: *Morsu in mortem corruit*. C'est la leçon du bréviaire de saint Pie V, à laquelle se sont rangés Clichou et Adalbert Daniel. Il est à regretter que le mot biblique *mortem* ait disparu aujourd'hui du bréviaire pour faire place à *necem*.

Multiformis proditoris ¹
 Ars ut artem falleret,
 Et medelam ² ferret inde,
 Hostis unde læserat. »

Pour séduire l'homme et le soumettre à son infernale domination ³, le démon avait mis en jeu l'artifice et la ruse. Dieu, qui est vérité, ne pouvait pas sans doute user de mensonge pour affranchir sa créature de l'esclavage de Satan. Son art à lui sera de laisser l'ennemi se prendre lui-même dans les propres filets de son astucieuse malice. C'était sous la figure du serpent que le démon avait attaqué le premier Adam; le nouveau, qui est le Fils de Dieu incarné, se présentera à lui non sous sa forme divine ⁴, contre laquelle Satan n'oserait combattre, mais bien sous cette forme humaine dont celui-ci, hélas ! triompha jadis, et qui maintenant va prendre à son tour sur lui la plus éclatante revanche. Le Sauveur, dit saint Bernard, revêtira véritablement notre chair mortelle, mais il n'aura du péché que la ressemblance, et c'est ce voile qui dérobera au démon le piège dans lequel il doit tomber ⁵. En effet, ni la sublimité de la doctrine du Christ, ni la grandeur de ses miracles, ni l'incomparable sainteté de sa vie, ne purent racheter à ses yeux les

¹ Bon nombre de codices, notamment le *Trevir.* 2 (s. IX) et le *S. Bert.* (Circ. an. 1003), portent *perditoris*. Mone a lu ainsi dans les siens, et cette variante a été reproduite par tous les incunables de l'Hilarius. Nous ne l'avons pas retrouvée encore dans les imprimés du xvi^e s. — Clicthoue et G. Cassandre ont écrit *proditoris*, comme au Bréviaire. C'est la leçon que, sur la foi de leurs mss., le cardinal Tomasi et Ad. Daniel ont adoptée. Elle figure déjà au *Trevir.* 1. (s. VIII.)

² Ce mot, que nous avons vu déjà à l'hymne : *Audi benigne conditor*, appartient à ce qu'on est convenu d'appeler avec plus ou moins de justice la *décadence*. Nous le trouvons dans Prudence. — *Amara medela*. (Cath. x, 83.) On le signale avant lui chez Quinte-Curce, Aulu-Gelle, Apulée et Justin.

³ « A quo enim quis superatus est, hujus et servus est. (*II Petr.* II, 19.)

⁴ « Qui quum in forma Dei esset, non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo. » (*Philipp.* II, 6.)

⁵ « ... Carnis, assumit veritatem, sed peccati similitudinem... Et in hoc prudenter abscondens laqueum diabolo... » (*In Cant.* xx, 3.) — Adam de Saint-Victor, dans sa prose pascale : *Salve, dies dierum gloria*, versifie admirablement cette pensée de saint Bernard :

« Prædo vorax, monstrum tartareum,
 Carnem videns, nec cavens laqueum,
 In latentem ruens aculeum
 Aduncatur. »

infirmités et les humiliations auxquelles l'Homme-Dieu voulut bien, pour notre salut, s'assujettir dans son état passible, et croyant alors, en dépit de ses doutes et de ses appréhensions, n'avoir devant lui qu'un homme plus ou moins parfait, il essaya d'abord de le vaincre par la tentation; puis, voyant tous ses efforts inutiles, il excita contre lui l'animadversion des Juifs, jusqu'à les porter enfin à devenir les complices de sa haine sacrilège en demandant la mort du Saint des saints. Mais c'est précisément dans cette mort même et par elle que s'accomplit le triomphe du Sauveur sur son audacieux rival. Car si Lucifer, dit saint Augustin, avait, par son exécrable malice et aussi par une juste punition de Dieu, acquis sur Adam coupable et sur toute sa race pécheresse le droit de mort, ce droit il devait le perdre à jamais le jour où il serait assez téméraire pour oser l'exercer contre le *Juste* ¹. JÉSUS-CHRIST attaché à l'arbre de la croix, tout empourpré du sang de cette douloureuse passion dont le démon avait été le cruel instigateur, fut alors pour lui ce que le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait été pour Adam, un séduisant appât. Certes, il avait vu, depuis l'origine des siècles, passer sur la scène du monde bien des pieux personnages, mais aucun n'égalait le Supplicié du Calvaire, aussi élevé au-dessus d'eux par l'incomparable sainteté de sa vie que par l'excellence de ses œuvres. Le fruit béni de la Vierge apparaissait donc alors à ses yeux avec toute sa merveilleuse beauté, et il crut pouvoir enfin le savourer dans la maturité de la mort. Mais, dit saint

¹ « ... Et quoniam femina decepta, et dejecto per feminam viro, omnem prolem primi hominis tanquam peccatricem legibus mortis, malitiosa quidem nocendi cupiditate, sed tamen jure æquissimo vindicabat, tamdiu potestas ejus valeret donec interficeret justum, in quo nihil dignum morte potest ostendere, non solum quia sine crimine occisus est, sed etiam quia sine libidine natus. » (*S. August. de Libero Arbitrio*, III, 31.) — Nous retrouvons aussi la pensée de saint Augustin reproduite par le même Adam dans une autre prose pascalle commençant par *Mundi renovatio*, et dont la IV^e strophe est celle-ci :

« Gelu mortis solvitur,
Princeps mundi tollitur
Et ejus destruitur
In nobis imperium;
Dum tenere voluit
In quo nihil habuit,
Jus amisit proprium. »

Cyrille de Jérusalem, le Dragon ne put l'absorber et s'en nourrir; il dut le rejeter, et avec lui tous ceux qu'il avait auparavant dévorés ¹.

C'est ainsi que, par un divin stratagème — *Ars ut artem falleret*, — non seulement l'homme échappe à la tyrannie de Satan, mais que celui-ci tombe lui-même sous l'empire de l'homme ². Triomphe sans pareil, dont l'Église, dans la préface de la Croix, rend grâce à Dieu en ces magnifiques termes : « Qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti, ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret; et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur ³ ».

Mais ce triomphe définitif eut des préludes qui en furent comme la préparation, et dont le caractère, en infligeant à la défaite un nouveau degré de honte, nous révèle la surabondance et toute la mystérieuse harmonie de notre rédemption. Nous allons le voir dans les strophes qui suivent :

« Quando venit ergo sacri
Plenitudo temporis,
Missus est ab arce Patris
Natus, orbis Conditor,
Atque ventre virginali
Carne amictus prodiit. »

Quand donc la plénitude des temps arriva ⁴, quand sonna

¹ « ... Ut cum illud (*corpus, id est humanitatem Christi*) se devoraturum speraret draco, etiam emoveret quos devoraverat. » (*Catech.* XII, 55.)

² « Verbum Dei, unicus Filius Dei, diabolum, quem semper sub legibus suis habuit et habebit, homine indutus etiam homini subjugavit. » (*S. Aug. de Libero Arbitrio*, III, 37.)

³ Cette glorieuse issue de la longue lutte entre Lucifer et l'Homme-Dieu n'a pas été célébrée seulement dans l'Écriture, les écrits des Pères et la Liturgie, elle a eu aussi son écho dans les traditions populaires que reflètent les Évangiles apocryphes, notamment celui de Nicodème, que l'on croit être de la première moitié du II^e siècle. Il y a là, en effet, un récit des plus dramatiques de la *descente de Jésus-Christ aux enfers*, où nous lisons que, au moment solennel où le divin Rédempteur fait son entrée dans le sombre séjour, Hadès, qui personnifie l'enfer, dit à Satan : « Nous sommes donc vaincus, infortunés ! par cet être que nous n'avons pas su démêler au milieu des contradictions dont il s'enveloppait ! » Il lui reproche finalement d'avoir osé mettre la main sur Jésus, et de s'être ainsi perdu en voulant le perdre. — Cf. l'abbé Variot, *Les Évangiles apocryphes*. — Paris, Berche et Tralin, in-8°, p. 286-287.

⁴ « At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum, factum ex ex muliere, factum sub lege. » (*Galat.* IV, 4.)

l'heure de la grande œuvre qu'il devait accomplir au milieu des siècles ¹, le Fils unique de Dieu, qui avait créé le monde, fut envoyé des hauteurs du ciel pour le racheter, et il naquit du sein d'une vierge, revêtu de notre chair mortelle.

L'orgueil avait perdu Lucifer. Initié, paraît-il, au secret de la future incarnation du Verbe, qui, en épousant notre humaine nature, devait l'élever dans son adorable personne au-dessus de la nature angélique, et par la plus étroite union l'identifier avec Dieu lui-même, il ne put souffrir cette préférence, et convoita pour lui-même le trône de gloire réservé pour l'Homme-Dieu ². Sans autre mérite que sa propre excellence, il se dit : « Je monterai au plus haut du ciel; j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu... et je serai semblable au Très-Haut ³. »

Pour condamner et flétrir à jamais ce fol orgueil et la sacrilège révolte qui en fut le malheureux fruit, le Fils de Dieu se fit humble et obéissant dans ce triple état dont l'Église honore ici particulièrement la mémoire, son incarnation, sa naissance et sa mort. Par la plus monstrueuse usurpation, Lucifer avait prétendu s'élever jusqu'à Dieu, et le Verbe Éternel, égal à Dieu le Père, « s'anéantit en prenant la forme de l'esclave, et obéit jusqu'à la mort de la croix ⁴. » Et c'est ainsi, dit saint Léon, que l'humilité du Sauveur triomphe de l'orgueil de l'Ange rebelle ⁵. Donc, soumis à la volonté de son Père qui l'envoie, il descend dans le sein de la Vierge et se fait chair pour nous :

« Atque ventre virginali ⁶
Carne amictus prodiit ⁷. »

¹ « Domine opus tuum in medio annorum vivifica illud. » (*Hab.* III, 2.)

² C'est le sentiment de plusieurs docteurs, notamment d'Ambroise Catharin, *De Angelorum honorum gloria et lapsu malorum*. Il semble découler du texte de Lactance cité plus haut.

³ « In cœlum conscendam, supra astra Dei exaltabo solium meum... Similis ero Altissimo. » (*Is.* XIV, 13, 14.)

⁴ *Philipp.* II, 6, 7, 8.

⁵ « De elatione superbie victrix humilitas triumphat. » (*Serm.* LIII, 3.)

⁶ Le sein de Marie est assurément le plus pur que Dieu ait jamais créé; et cependant la sainte Église ne craint pas de proclamer que le Fils de Dieu n'a pu sans une profonde humiliation y fixer pour neuf mois son séjour, lorsque s'adressant à lui dans son immortel *Te Deum*, elle s'écrie : « Tu ad liberandum suscepturus hominem non horruisti Virginis uterum. »

— Cf. l'hymne de Noël : *A solis ortu cardine*. — T. II de nos *Études*.

⁷ Les vieux bréviaires portent *caro factus*. C'était donc, au lieu du tro-

Bien plus, à la seule exception du péché, il acceptera toutes nos faiblesses. Et puisque Lucifer a voulu élever son trône au-dessus des astres de Dieu, prendre son vol vers la montagne de l'alliance, pour s'y asseoir au côté de l'aigle, lui que le monde entier ne saurait contenir, devenu petit enfant, vagira dans l'étroite crèche d'une étable; sa mère vierge l'enveloppera de pauvres langes, et d'humbles bandelettes enlanceront ses mains et ses pieds adorables :

« Vagit infans inter arcta
Conditus præsepia :
Membra pannis involuta
Virgo mater alligat :
Et Dei manus, pedesque¹
Stricta cingit fascia. »

C'est le deuxième tableau des mortelles infirmités du Verbe incarné, et elles y sont dépeintes sous les plus suaves couleurs.

Ici finit la première partie de l'hymne. Les six strophes qui suivent, y compris la répétition de la Doxologie, sont affectées aux Laudes, comme nous l'avons déjà fait remarquer.

chée, un pyrrhique (*cáro*), dont l'oreille à coup sûr était fort peu offensée. Nimporte, cette expression, si heureusement calquée sur le texte de saint Jean : *Et Verbum caro factum est*, devait, hélas ! comme tant d'autres, disparaître.

¹ L'ancien vers, où ne se trouve pas le mot *Dei*, est ainsi conçu :

« Et manus, pedesque et crura. »

Mais on lit : *Et pedes, manusque, crura*, dans Tomasi et dans les plus vieux mss., tels que le *Colbertinus* de la Bibl. nat., n. 1153, s. IX; ceux de saint Pierre de Corbie, Bibl. d'Amiens, n. 131, s. X, et de saint Bertin, Bibl. de Boulogne-sur-Mer, n. 20, s. XI (*ineunte*). Cette leçon se retrouve dans d'autres mss. plus rapprochés de nous, comme celui de saint Waast, Bibl. d'Arras, n° 991, s. XIII, et jusque dans les collections d'Hilarius, de Cliethou et de G. Cassandre. — *Crura* donne comme le dernier coup de pinceau à l'enveloppement de l'Enfant-Dieu dans ses langes. La strophe entière manque à plusieurs mss., les deux entre autres du Musée Brit., celui qui a pour titre *Vesp. D. XII*, s. X vel XI (Bibl. *Cottoniana*), et celui de saint Alban, tit. 2 AX, s. XII. (Bibl. *Regia*.) N'est-ce pas peut-être parce qu'on a pensé, mais bien à tort, que cette scène touchante de la nativité du Sauveur figurait mal dans un chant où l'auteur a pour but de célébrer le triomphe de la croix ? Les considérations que nous venons d'exposer montrent bien l'inanité de cette appréciation.

« *Lustra sex qui jam peregit* ¹
Tempus implens corporis.
Sponte libera Redemptor ²
Passioni deditus,
Agnus in cruce levatur ³
Immolandus stipite. »

Cette strophe et la suivante composent le troisième tableau, celui du Calvaire, en nous mettant sous les yeux toutes les

¹ On lit à l'ancien texte :

« *Lustris sex qui jam peractis.* »

Cette leçon du bréviaire de saint Pie V ne se rencontre que dans fort peu de mss. Celui entre autres de la Bibl. nat., n° 1092, s. XII. — C'est à cause sans doute du spondée initial (*Lustris*) qu'elle a été éliminée. Cependant Bède (*De Arte metrica*) l'admet très bien à cette place : « *Metrum trochaicum tetrametrum, quod a poetis græcis et latinis ponitur, recipit locis omnibus trochæum, spondæum omnibus præter tertium.* » Mais puisque les correcteurs faisaient tant que de changer ce vers, pourquoi n'ont-ils pas adopté le suivant :

« *Lustra sex qui jam peracta.* »

qui se lit dans le plus grand nombre de mss. et parmi les plus anciens, tels que celui de la Bibl. nat., n° 1153, s. IX; ceux de saint Pierre de Corbie, Bibl. d'Amiens, n° 131, s. X, et de saint Bertin, Bibl. de Boulogne-sur-Mer, n° 20, *circa an.* 1003. Leçon que l'on retrouve dans toutes les éditions d'Hilarius, qui a été suivie par Clichoue, G. Cassandre, Tomasi, et de nos jours encore par Mone, Daniel et Kayser. *Lustra sex qui jam peracta* est une apposition à *tempus corporis*, c'est-à-dire de la durée de la vie mortelle du Sauveur, dont six lustres plus trois ans marquent la mesure.

² Ce 3^e vers est bien autrement beau dans le texte original ainsi formulé :

« *Se volente natus ad hoc.* »

C'est le double reflet d'Isaïe : « *Oblatus est quia ipse voluit* » (LIII, 77), et de saint Jean : « *Ego in hoc natus sum et ad hoc veni in mundum.* » (XVIII, 37.) On retrouve cette dernière et si expressive locution dans l'hymne vespérale de l'office du Sacré-Cœur :

« *Percussum ad hoc est lancea,*
Passumque ad hoc est vulnera. »

Redemptor introduit dans le vers nouveau ne nous semble là que pour le remplir. Il distrait du grand mot *Agnus*, qui joue dans la strophe un si magnifique rôle en rappelant le touchant oracle d'Isaïe : « *Sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet et non aperiet os suum.* » (LIII, 7.) Ce texte est emprunté précisément au même verset dont la primitive leçon *Se volente* de notre hymne évoque le souvenir.

³ On lit *Crucis* au lieu de *Cruce* dans les plus anciens mss., notamment le I de Trèves, s. VIII. C'est la version suivie par Tomasi.

douloureuses circonstances de la sanglante immolation de la sainte Victime qui se voue librement aux angoisses de sa passion — *Passioni deditus*. L'Agneau est élevé en croix pour y mourir. Abreuvé de fiel, le voilà languissant : les épines, les clous, la lance ont transpercé sa chair délicate ; l'eau et le sang en découlent : Fleuve divin qui purifie la terre, la mer, les astres, le monde tout entier !

« Felle potus, ecce languet ;
Spina, clavi, lancea
Mite corpus perforarunt :
Unda manat et cruor :
Terra, pontus, astra, mundus
Quo lavantur flumine ! »

Le péché d'Adam, fruit malheureux de la malice de Lucifer,

¹ Ces deux derniers vers ont une expression qu'aucune traduction ne saurait rendre. Les quatre autres ne sont plus comme au texte primitif, où nous les lisons ainsi ponctués dans les meilleurs exemplaires :

« Hic acetum, fel, arundo.
Sputa, clavi, lancea :
Mite corpus perforatur ;
Sanguis, unda profluit : »

Chaque vers est ici un cri détaché et comme jeté à l'abandon par l'âme en contemplation de Jésus crucifié. Ne dirait-on pas que c'est sur cette strophe originale, où sont énumérés tous les instruments de la mort du Sauveur, que les dessinateurs du xv^e siècle ont calqué l'image de la *Messe de saint Grégoire*, dont la gravure sur bois se voit sur le frontispice de plusieurs livres de cette époque et du siècle suivant ? Nous en avons une fort belle exécution en tête du traité d'Innocent III : *De officio Missæ et Sacramento Altaris*, édité à Paris en 1518, par Jean Dupré et Jacques Lemessier, in-8^o gothique. Cette image est exactement reproduite par le P. Ch. Cahier, *Caractéristiques des Saints*, art. *Messe*. Mais comment expliquer le remaniement de la strophe, si ce n'est peut-être par la répugnance des correcteurs à conserver le *sputa*, que le récit évangélique de cette dernière scène du Calvaire ne semble pas justifier ? Il est vrai que tous les mss. que nous avons collationnés jusqu'à ce jour portent *sputa* ; cependant celui de la Bibl. Bodléienne d'Oxford Laud. 384 écrit *stupa*, et ce codex n'est certainement pas le seul, puisque Georges Fabricius, dans son recueil *Poetarum veterum ecclesiasticorum* (Bâle, 1564), a reproduit cette variante, qui désigne l'étaupe ou l'éponge imbibée de vinaigre et fixée par les Juifs au bout d'un roseau pour étancher la soif de Jésus agonisant. Le mot nous paraît d'autant plus acceptable qu'il est très bien à sa place en cet endroit, venant immédiatement après *arundo*, et aussi parce que l'éponge figure toujours dans la représentation des instruments de la Passion, et en particulier dans l'image de la Messe de saint Grégoire, dont nous venons de parler.

avait souillé toute la création. En passant alors de la royale domination de l'homme sous le honteux empire du démon, la terre, la mer, les astres n'offraient plus au Créateur qu'une œuvre dégradée et tout à fait indigne de son regard divin. Mais le sang du Calvaire rend au monde sa beauté primitive, et l'associe en outre aux triomphales splendeurs du Christ immolé.

Ici finit la description de la victoire de l'Homme-Dieu sur Satan. Le reste n'est plus à proprement parler qu'un long cri d'admiration et d'amour que, dans l'ivresse de sa pieuse extase, l'Eglise fait monter vers la croix, devenue aujourd'hui pour nos âmes la source d'une inaltérable paix et d'une immortelle allégresse.

« *Crux fidelis, inter omnes
Arbor una nobilis :*
Silva talem nulla profert
Fronde, flore, germine;
Dulce ferrum, dulce lignum,
Dulce pondus sustinent, »

O Croix, digne objet de notre foi et gage assuré de nos immuables espérances — *Crux fidelis* ¹ ! Seul entre tous les autres tu es l'arbre illustre — *Arbor una nobilis* — dont le radieux éclat, comme le chante ailleurs l'Eglise, efface la splendeur des astres ²; car c'est sur ton tronc sacré que la vie du monde a été suspendue, que le Christ a triomphé et que sa mort a pour jamais vaincu la mort ³. Nulle forêt n'a produit un arbre pareil à toi, un arbre qui t'égale par son feuillage, ses fleurs et son fruit ⁴.

¹ *Fidelis*, on le voit, n'est pas pris ici dans l'acception classique de fidélité, mais au nouveau sens chrétien de *foi*, de *certitude*, de *confiance*. « *Noli esse incredulus, sed fidelis.* » (*Joan.* xx, 27.) — « *Fidelis sermo, et omni acceptione dignus.* » (*Tim.* i, 15.) — C'est ainsi que Prudence a dit : « *Quem prophetarum fideles paginæ sponponderant* » (*Hymn. Omni hora*, v. 26), et qu'il oppose ailleurs *Fidelia* à *Fabulosa*. (*Hymn. S. Romani*, vv. 956, 957.)

² « *O Crux, splendidior cunctis astris.* » (*Office de l'Invention de la sainte Croix*, Ant. du *Magnif.*, I^{res} Vêpres.)

³ « *In qua vita mundi pendit, in qua Christus triumphavit, et Mors mortem superavit in æternum.* » (*Ibid.* Ant. du *Benedictus*.)

⁴ *Germen*, qui dans le style classique signifie le germe, est souvent pris pour le *fruit* chez les poètes des siècles postérieurs.

Mais ce feuillage, cette fleur, ce fruit de la croix, sont-ils autre chose qu'un triple symbole de celui qui pour nous a daigné mourir dans ses bras?

Et d'abord ce feuillage mystérieux — *Fronde* — n'est-ce pas l'humble semence de Bethléhem, aussi petite dans la crèche que le grain de sénevé, et qui est devenu le grand arbre sur les rameaux duquel viennent se reposer maintenant les oiseaux du ciel, c'est-à-dire toutes les âmes prédestinées ¹? N'est-ce pas encore la divine viridité du Christ, dont la sève féconde passe dans les âmes et leur inocule son immortelle vie? Et cette fleur incomparable — *Flore* — n'est-elle pas celle-là même qui est née sur le rejeton et de la racine de Jesse ², c'est-à-dire le Sauveur fils de la Vierge qui, selon l'heureuse expression de saint Ambroise, a purifié le monde des fétides émanations du péché, pour y répandre la suave odeur de la terre des vivants ³. La fleur que le fer a retranchée de sa tige, dit autre part le même docteur, conserve son arôme, et elle le multiplie si on la meurtrit et la foule; ainsi, sur le gibet de la croix, auquel le fixent les clous aigus qui le déchirent, le Seigneur Jésus ne perd rien de sa beauté, de sa ravissante fraîcheur: transpercé par la pointe acérée d'une lance cruelle, il refléurit en quelque sorte et devient encore plus beau sous la pourpre de son sang vermeil; noble fleur qui ne sait pas mourir, il exhale le parfum et assure à ceux qui sont morts le don de la vie éternelle ⁴.

Et si Jésus crucifié est tout à la fois et le verdoyant feuillage qui attire les élus sous son ombre tutélaire, et la fleur merveilleuse qui embaume le monde de sa divine odeur, il est aussi le fruit béni — *Germine* — dont la vivifiante saveur doit neutraliser à jamais le venin mortel de cet autre fruit qui dès l'origine

¹ *Matth.* XIII, 31. — *Marc.* IV, 31. — *Luc.* XIII, 19. — *Ezech.* XVIII, 23.

² « Et egrediatur virga de radice Jesse, et flos de radice ejus ascendet. » (*Is.* XI, 1.)

³ « Filius Mariæ Christus, qui fœtorem mundanæ colluvionis abolevit, odorem vitæ æternæ infudit. » (*Lib. de Benedict. patriarch.*, cap. IV.)

⁴ « Flos odorem suum succisus reservat et contritus accumulatur... ita et Dominus Jesus, in illo patibulo crucis, nec avulsus evanuit, nec contritus emarcuit; sed illa lanceæ punctione succisus, speciosior fusi cruoris colore vernavit, mori ipse nescius, et mortuis æternæ vitæ munus exhalans. » (*De Spirit. sancto*, lib. II, cap. 5.)

avait empoisonné les entrailles de tous les enfants d'Adam. Celui-là fut un fruit de mort, celui-ci est le fruit de vie, formé par l'Esprit-Saint dans les chastes flancs de la Vierge, mûri au Calvaire sous le feu de la souffrance, et jusqu'à la consommation des siècles offert chaque jour à nos âmes sur la table eucharistique pour devenir leur céleste aliment ¹.

« Dulce ferrum, dulce lignum,
Dulce pondus sustinent ². »

« Clous bénis, bois aimable, quel doux fardeau vous supportez ! »

C'est à ce corps immaculé de l'innocent Agneau, que le bois et les clous empruntent leur beauté et leur suave douceur ;

¹ Dans sa prose : *Laudes crucis attollamus* pour la fête de l'Invention de la sainte Croix, Adam de Saint-Victor a reproduit à la strophe XII ce passage de notre hymne :

« O Crux, lignum triumphale,
Vera mundi salus vale !
Inter ligna nullum tale
Fronde, flore, germine. »

² On lit aux vieux bréviaires :

« Dulce lignum, dulces clavos,
Dulce pondus sustinet. »

Le premier vers purement rythmique a été rejeté, pour céder la place au nouveau qui, en faisant passer *ferrum* avant *lignum*, brise l'enchaînement de la strophe où chaque vers a trait au bois sacré, et c'est bien lui qui porte l'auguste victime — *Sustinet*, — comme le marquent les vers primitifs conservés dans les Missels. On lit cependant *Sustinens* dans bon nombre de mss., tels que celui de la Bibl. nat., n° 1153, s. IX, et celui de Corbie de la Bibl. d'Amiens, n° 131, s. X. La variante *Sustines* se rencontre dans quelques autres, celui, par exemple, de Saint-Alban du Musée britannique (*Bibl. Regia*), tit. II A. X, s. XII. Mais, on le voit, cette triple leçon a pour sujet unique *Dulce lignum*, dont le verbe régit ensemble *dulces clavos* et *dulce pondus*. Le sens de ces deux vers, où, disons-le en passant, *clavos* figure bien mieux que *ferrum*, est celui-ci : « Bois aimable qui portes suspendu à tes clous bénis un si doux fardeau. » Quant à la forme lyrique de ces admirables vers, elle se refuse à toute traduction.

G. Cassandre a écrit *dulces clavos*, mais il déclare ensuite dans sa glose que la variante *dulci clavo*, qu'il a trouvée, dit-il, en quelques exemplaires très anciens, lui sourit davantage, et c'est sur son appréciation que Daniel et Joh. Kayser l'ont adoptée. Pour nous, qui ne l'avons rencontrée encore dans aucun ms., Bréviaire ou Missel, — et qui savons d'ailleurs combien, dans l'étude des textes, il faut se défier des solutions faciles, nous croyons devoir rester fidèle à la leçon de tous nos Missels et de la généralité des mss.

douceur toute céleste qui descend de la croix dans les âmes fidèles, et dont le pape Innocent VI nous signale en ces termes les salutaires effets : « Illi etiam dulces clavi, quibus ipse Salvator eidem cruci fuit affixus, quique non solum immaculato respergi sanguine, et molem ferre tanti ponderis meruerunt; sed et nos etiam per ipsorum salutiferas plagas dulcedinem tantam ipsius divinæ charitatis accepimus, ut manus nostræ a peccati solutæ nexibus, pedesque nostri a mortis laqueis fuerint liberati, sunt devotissime recolendi ¹. »

Et maintenant s'il nous reste au cœur, selon le dévot langage de Ludolphe de Saxe, quelques sentiments d'amour et de pieuse commisération, compatissons aux douleurs de Jésus crucifié, et, les yeux baignés de larmes, élevons la voix et disons avec l'Église ².

« Flecte ramos arbor alta
Tensa laxa viscera;
Et vigor lentescat ille
Quem dedit nativitas ³;
Et superni membra Regis
Tende miti stipite. »

Nous ne relisons jamais cette strophe sans nous rappeler une délicieuse toile où l'artiste a représenté saint François d'Assise au pied de la Croix. Seul, en l'absence de Marie et de Jean, qui, dirait-on, se sont effacés l'une et l'autre pour le laisser tout entier à son exaltatique contemplation, le bienheureux tient son regard attaché sur le divin Supplicié, et sa bouche entr'ouverte semble exhaler ces paroles que rediront à jamais toutes

¹ Décret de l'institution de la *fête de la sainte Lance et des saints Clous*, récité au Bréviaire le vendredi après le 1^{er} dimanche de Carême. — Nous lisons au Graduel de la double messe de *l'Invention* et de *l'Exaltation* de la sainte Croix : « Dulce lignum, dulces clavos, dulcia ferens pondera : quæ sola fuisti digna sustinere Regem cœlorum et Dominum. » *Quæ* se rapporte à *Cruce*, dont *dulce lignum* est la paraphrase. Ce sont les mêmes paroles que saint Didace prononça sur son lit de mort en rendant son âme à Dieu. — Cf. la légende de son office au 13 novembre.

² « Si tamen qua sunt in te pietatis, si qua caritatis, si qua compassionis viscera, pietatis effectum et emitte lacrymas, clama et dic : Flecte ramos, etc. » (*Vita J.-C.*, II Partis, cap. LXIII, n° 8.)

³ Mot nouveau consacré par *l'Itala* en plus de vingt endroits, et qu'on rencontre fréquemment dans la littérature liturgique.

les générations chrétiennes. L'amour s'élève ici à sa plus haute expression ; il parle une langue dont l'Agneau immolé peut seul inspirer les accents. Cet arbre, dont il saluait tout à l'heure la noblesse et les charmes — *Arbor una nobilis, dulce lignum*, — il le trouve maintenant un lit bien austère et bien dur pour le corps meurtri du Bien-Aimé. « Laisse fléchir tes rameaux, lui crie-t-il alors, relâche tes fibres tendues — *tensa laxa viscera*¹ ; — assouplis cette raideur que t'a donnée la nature, et offre un lit plus doux aux membres endoloris du souverain Roi — *et superni membra Regis tende miti stipite*².

Après cet amoureux élan, où elle vient d'épancher son âme tout entière, l'Église revient à la louange de la Croix, qu'elle couronne par cette strophe finale qui résume si admirablement ce chant :

¹ Quelques commentateurs entendent par *viscera* les membres mêmes du Sauveur, et traduisent alors comme D. Guéranger : « Soulage, en pliant, les membres tendus de l'Agneau. » La structure de la strophe ne nous semble pas se prêter à cette interprétation. Nous lui préférons la nôtre, qui nous rappelle ce vers de Dracontius :

« ... Rubigo latens quæ viscera ferri
Conrodat. » (*Carmen de Deo*, l. I, §03.)

² On lit au vieux texte :

« Miti tendas stipite. »

Remarquons d'abord que l'optatif *tendas* est bien plus expressif. Quant à *miti*, auquel les correcteurs ont fait subir une transposition, il avait certainement le droit de rester à la tête du vers en vertu de l'axiome rythmique, dont nos poètes chrétiens, dans les pièces même assujetties au mètre prosodique, ont cru pouvoir bénéficier maintes fois, à savoir que toute voyelle est brève à la suite de celle qui porte l'accent. Il y a plus, c'est que le vers demeurait encore parfaitement correct tout en maintenant le spondée au premier pied, selon la règle de Bède ci-dessus mentionnée, et que le P. Arévalo lui-même ne craint pas d'accepter, bien qu'il soit en principe tout à fait favorable à la réforme d'Urbain VIII. — Cf. *Hymnodia Hispanica*, p. 197. — Plusieurs traducteurs donnent à cette strophe un autre sens que nous ne pouvons taire, parce qu'il se recommande, par-dessus tout autre peut-être, à la piété chrétienne : « Laisse fléchir tes rameaux, Arbre trop élevé pour notre amour — *Arbor alta* ; — relâche tes fibres tendues. Assouplis cette raideur que t'a donnée la nature, et tends vers nous (ton fruit précieux), le corps sacré du souverain Roi. » Ce crucifix, sur lequel nos yeux tombent aujourd'hui si souvent avec bonheur, — car il devient de plus en plus populaire, — dont un bras se détache pour permettre au Sauveur de s'incliner vers l'âme qui l'appelle et qui désire si ardemment coller ses lèvres sur ses blessures sanglantes, n'est-il pas la réponse à cette touchante invocation ?

« Sola digna tu fuisti
 Ferre mundi victimam,
 Atque portum præparare
 Arca mundo naufragio,
 Quam sacer cruor perunxit
 Fusus Agni corpore ¹. »

Seule tu as été trouvée digne de porter la victime du monde ; tu es l'arche qui le conduit au port après le naufrage, toi qui fus arrosée du sang divin qui coula du corps de l'Agneau ². La vertu de la croix comme toute son ineffable beauté, lui vient donc de celui qui a bien voulu pour nous la rougir de son sang,

¹ Cette strophe manque à quelques livres, entre autres au *Sacerdotale, Venetiis apud Guerræos fratres et socios*, M.DLXXVI, à la place de laquelle on lit la suivante :

« Quæsumus, salva damnatos,
 Agmina lugentium, etc. »

Mone (*Hymni Lat. medii ævi*, t. I, p. 132) en cite encore trois autres empruntée au ms. de Trèves, n° 1404, s. VIII-IX, que l'on peut voir aussi chez Adalb. Daniel, *Thes. Hymnol.*, t. IV, p. 68. — Le caractère et le style de ces strophes trahissent assez leur interpolation. Mone pense qu'elles ont été ajoutées vers le VII^e siècle. On les rencontre en partie et diversement modifiées dans un certain nombre de mss., tels que les deux de la Bibl. nat. n° 1434, XI^e s., et n° 1092, XII^e s.

² Au lieu de *Victima* et de *Arca*, on lit au texte primitif *Pretium* et *Nauta*. *Pretium* d'abord, que nous avons vu déjà à l'hymne *Vexilla Regis*, nous semble bien autrement significatif. Jésus-Christ, en effet, est le prix du monde parce qu'il est le talent dont la valeur infinie pouvait seule égaler l'énormité de la dette, payer notre rançon et nous acheter le ciel. Pourquoi donc éliminer ce mot, quand d'ailleurs le vers n'en restait pas moins trochaïque, selon la loi de l'alternance de l'*arsis* et de la *thésis*. — Quant à *Nauta*, qui figure comme *Pretium* dans tous nos mss., c'est une métaphore s'harmonisant beaucoup mieux que *Arca* avec *Præparare*. N'est-ce pas, en effet, au pilote plutôt qu'au navire de *préparer* le port ? Sauf d'ailleurs quelques rares exceptions qui peuvent se mettre à la charge des copistes, l'universalité des mss. et des imprimés portent au lieu de *quam* le masculin *quem*, relatif que les traducteurs appliquent les uns à *Nauta*, les autres à *mundo*, comme nous l'avons fait nous-même à notre synopsis. Sans doute que l'Arche, à plusieurs points de vue, est une figure de la croix, ainsi qu'on peut le voir dans saint Ambroise (*in Luc. c. iii*) et saint Chrysostome (*Hom. XIV in Marcum*), cités tous deux par Grég. à Marsala (*Hymnodia SS. Patrum*) ; mais elle est en cet endroit en désaccord flagrant avec le verbe dont on veut faire le sujet, tandis que *Nauta* est en parfaite relation avec lui, et entre on ne peut mieux dans le rôle mystérieux de la croix, dont nous avons dit à l'hymne précédente : « Quos per crucis mysterium salvas, rege per sæcula. »

et consommer ainsi sur elle et par elle cette immolation victorieuse dont le triomphe a été tout à la fois et la ruine de Lucifer et l'éternelle rédemption de nos âmes — *Qualiter Redemptor orbis immolatus vicerit.*

NOTE SUR L'AUTEUR DU PANGE... *PRÆLIUM CERTAMINIS*

Jusqu'à la naissance du xvii^e siècle, où la critique vint décidément prendre pied sur le terrain si scabreux de l'histoire, on avait généralement attribué cette hymne à Venance Fortunat sur la foi des manuscrits, ou plutôt de leurs *intitulés*. A cette époque, il s'opéra tout à coup dans l'opinion un revirement complet, à la tête duquel se placèrent les hommes les plus autorisés, qui affirmèrent alors hautement que le chant en question n'était pas de Fortunat, mais de Claudien Mamert. C'est le sentiment auquel nous avons cru devoir nous ranger à la suite des célébrités de toutes les écoles : du P. Jacques Sirmond (1651)¹, de Tillemont (1698)², de Guillaume Cave (1713)³, de Grancolas (1732)⁴, d'Albert Fabricius (1736)⁵, de dom Rivet (1749)⁶, de Gallandi (1779)⁷, de François-Antoine Zaccaria (1793)⁸, et de nos contemporains Gorini⁹, dom Guéranger¹⁰, Haeusle¹¹, M^{sr} Guérin¹².

Mais comment cette nouvelle attribution du *Pange* s'imposa-t-elle à la science avec tant de spontanéité et d'entrain, si ce n'est parce que les esprits y étaient depuis longtemps préparés par des doutes sérieux sur l'authenticité d'une pièce dont le ton et les allures leur semblaient s'harmoniser mal avec le genre de Fortunat?

Claudien Mamert avait adressé à Sidoine Apollinaire († 482), son illustre ami, une lettre contenant l'hymne, dont l'évêque de Clermont lui fait dans sa réponse l'éloge pompeux que voici : « Jam vero de

¹ *Opera omnia*, édit. de Venise, t. I, p. 530, *in nota*.

² *Mémoires pour servir à l'Hist. ecclés. des six premiers siècles*.

³ *Scriptorum eccles. Hist. litteraria*, t. I, ad ann. 462.

⁴ *Commentaire hist. du Brév. romain*.

⁵ *Bibl. Latina mediæ et infimæ ætatis*.

⁶ *Hist. Littéraire de la France*, t. II, p. 452.

⁷ *Bibl. Græco-Latina veterum Patrum antiquorumque scriptorum Eccles.*

⁸ *Bibl. Ritualis*.

⁹ *Mélanges littéraires extraits des Pères Latins*. Ouvrage posthume, édité par M^{sr} Martin, proton. apostolique, 1864-69, t. III, p. 6.

¹⁰ *Instit. et Année liturgique*.

¹¹ *Dict. de Théol. catholique*.

¹² *Les Petits Bollandistes*, 7^e et dernière édition.

hymno tuo, si percunctare quid sentiam, commaticus est, copiosus, dulcis, elatus, et quoslibet lyricos dithyrambos amœnitate poetica et historica veritate supereminet. Idque tuum in illo peculiare, quod servatis metrorum pedibus, pedumque syllabis syllaborumque naturis, intra speciei sui terminum verba ditia versus pauper includit, nec artacti carminis brevitatis longitudinem phalerati sermonis eliminat : ita tibi facile factu est minutis trochæis, minutioribusque Pyrrichiis, non solum molossicas anapesticasque ternarias, sed epitritorum etiam, pœonumque quaternas supervenire juncturas. Excrescit amplitudo proloquii angustias regulares, emicatque ut equipotens animositas, cui frementi si tesqua vel confraga frenorum lege teneatur, intelligis non tam cursum deesse quam campum ¹. »

Or, à la marge du codex signalé par le P. Sirmond, un ancien scoliaste avait écrit que l'hymne, dont parle ici Sidoine Apollinaire n'était autre sans doute que celle *Cujus initium est : Pange, lingua, gloriosi, prælium certaminis*. Cette note éclata soudain comme une lumineuse révélation qui, donnant l'éveil à la critique, la fixa enfin sur l'origine authentique de notre hymne. Le savant jésuite ajoute aussitôt à la rubrique du scoliaste cette réflexion qui l'explique et la justifie : « Et quidem stylum redolet (*hic hymnus*) CULTIOREM, quam Fortunati esse soleat, cui tamen illum tribuunt antiqui etiam scriptores et codices. » G. Cave ne pense pas différemment : « Hymnus de Passione Domini, dit-il à son tour, qui incipit : Pange lingua... vulgo Venantio tributus... Claudiani nostri esse arguit elegantia illius eximia, Venantii ruditati parum consona... » Nous n'avons pas certes la prétention de résoudre ce point historique : c'est une tâche que nous laissons à de plus habiles. Toutefois devons-nous répondre sommairement à quelques objections.

I. Naturellement on a mis tout d'abord en avant le nombre considérable de codices qui portent en tête de l'hymne le nom de Fortunat, et aussi la place qu'y occupe la pièce. Or les intitulés sont bien souvent trompeurs, et maintes fois aussi des œuvres réputées jusque-là *sincères*, parce qu'elles étaient accolées à d'autres dont l'authenticité est incontestable, ont été reconnues plus tard faussement classées, et restituées alors à leurs légitimes auteurs, ou reléguées parmi les *spuria*. Ce témoignage des intitulés n'a donc pas au fond et *par lui-même* d'autre autorité que celle des copistes, qui n'y regardaient pas de si près à cet endroit. N'écrivaient-ils pas, en effet, indifféremment en

¹ L. IV, Epist. 3. — Cf. pour l'intelligence des termes prosodiques de ce morceau, L. Mueller, *Métrique grecque et latine*. Ce traité a été traduit de l'allemand par Legouez, professeur au lycée Fontanes. — Paris, librairie de G. Klincksieck, 1882.

tête, par exemple, du *Vexilla*, selon l'opinion qui avait cours autour d'eux, les noms de saint Ambroise, de Sedulius, de Théodulphe, tout aussi bien que celui de Fortunat? Et quant à l'hymne dont il s'agit, n'en ont-ils pas donné quelquefois la première partie à ce dernier et la deuxième à saint Ambroise, comme on le voit dans Michel Timothée¹? Quel crédit peuvent mériter toutes ces affirmations contradictoires? « Mais pourquoi, dit l'abbé Puyol², chercher des raisons aux caprices des copistes? Au moyen âge, saint Bernard comme saint Bonaventure et tous les auteurs célèbres ne sont-ils pas devenus titulaires de la plupart des œuvres dont les auteurs étaient ignorés? » Et ailleurs : « L'histoire littéraire montre bien que l'on attribue des œuvres d'auteurs ignorés à des écrivains en renom, mais on n'a jamais dépouillé ces derniers au profit d'hommes inconnus³. » Ce fut probablement le fait des copistes pour le *Pange*.

II. Si, avec un peu plus d'attention, on se fût moins désintéressé du sentiment du P. Sirmond et de G. Cave, on ne se serait pas assurément heurté à une aussi étrange interprétation de la lettre de Sidoine Apollinaire. Le premier ne dit-il pas, en effet, que les éloges prodigués par l'évêque de Clermont cadrent on ne peut mieux avec notre hymne : *In eum scite cadunt omnia quæ laudantur a Sidonio?* Et le second est-il moins explicite, quand il affirme à son tour que ce passage de Sidoine convient de tous points à cette pièce : *Hymno isti adamussim convenit?*

Comment en face de ce double et si autorisé témoignage a-t-on osé dire que, dans ce document, « il n'y a pas un mot qui caractérise le *ton*, encore moins le *mètre* du *Pange*, lequel, dit-on, est en vers trochaïques réguliers, tandis que l'œuvre de Claudien Mamert contenait des vers de *toute espèce?* » N'est-ce pas en vérité pousser trop loin la distraction, pour ne rien dire de plus, que de demander « où sont, dans le *Pange*, les *petits trochées* et les *pyrrhiques* plus brefs encore, les *molosses*, avec leurs *deux longues successives*⁴, et les *triples anapestes*, avec leurs brèves suivies d'une longue, et ces *quaternaires d'épitriles*, composées d'une brève diversement combinée avec trois longues, et de *péons*, c'est-à-dire d'une longue se maniant de diverses manières avec trois brèves? » Nous répondons, sans hésiter, qu'ils ne sont pas dans le *Pange*, pour la raison toute simple que le texte de Sidoine dont on argue les en exclut formelle-

¹ *Jam passim cit.*

² *La Doctrine du livre de Imitatione Christi.* — Paris, Bray et Retaux, 1881.

³ Pages 310 et 438.

⁴ Il n'y a pas à notre connaissance de *molosse* de deux longues. Ce pied se compose toujours de trois longues.

ment. Et d'abord, ce qu'on appelle de petits trochées, et des pyrrhiques plus brefs encore, sont tout simplement des trochées et des pyrrhiques ordinaires, car la métrique latine n'en connaît pas d'autres. Si donc il plaît à Sidoine de leur associer les épithètes *minuti* (— ∪), *minutioribus* (∪ ∪), c'est uniquement parce que ces deux pieds sont les plus abrégés, et que, dans l'espèce, leur emploi continu, selon la pensée de l'évêque de Clermont, met très bien en relief le mérite du poète.

Cette première erreur fait glisser les tenants de Fortunat dans une autre bien plus étonnante, lorsqu'ils donnent au verbe *supervenire* un sens qu'il n'a pas et que certainement il ne peut avoir ici. Dans la langue de Sidoine, *supervenire* signifie *vaincre, surpasser*, comme on peut le voir dans tous les lexiques *infimæ latinitatis*. Il n'y a donc pas d'autre interprétation à donner à ce passage que celle-ci, qui est la contradictoire de la leur : « C'est ainsi qu'il vous est facile, *ita tibi facile factu est*, avec de petits trochées et des pyrrhiques plus brefs encore, de surpasser (en beauté), *supervenire*, les assemblages, *juncturas* (plus ou moins pompeux), non seulement des *ternaires* de molosses et d'anapestes, mais même des *quaternaires* d'épitrithes et de péons. »

On demande ensuite « où est cette *vérité historique*, éminemment sauvegardée, d'après Sidoine, dans l'œuvre de Claudien Mamert. » Mais elle se déroule ici même, où le poète chante, avec une précision à laquelle le charme de sa poésie (*amœnitate poetica*) n'ôte rien de sa noble simplicité, l'*histoire dogmatique* de cette grande lutte entre le Christ et Satan, laquelle, engagée au paradis terrestre, finit seulement au Calvaire.

Enfin, — et c'est leur dernière observation sur le texte de Sidoine, — il leur répugne de voir dans le *Pange* cette pièce de Claudien Mamert « s'étendant outre mesure dans un prologue si long, que son panégyriste avoue qu'il dépassait les bornes régulières, et qu'il ressemblait à un coursier fougueux qui dévore l'espace. »

Sans nous arrêter à cette comparaison, qui est tout à fait dans le goût de Sidoine, il faut se garder de donner à cette phrase : *Excessit amplitudo prologii augustias regulares* un sens trop rigoureux. Qu'on veuille bien remarquer seulement que le dénouement du *Pange* n'est autre que la victoire du Sauveur dans la mort, *Qualiter Redemptor orbis immolatus vicerit*; de sorte que tout ce qui précède peut et doit être justement considéré comme le prélude de cette glorieuse immolation.

III. Nos contradicteurs ne s'attaquent pas seulement à la lettre de Sidoine Apollinaire, mais ils récusent aussi le témoignage que paraît

lui avoir rendu Gennade de Marseille¹. Sans nous attarder à l'examen de ce second document, qui, après tout, n'est pas un élément essentiel à la thèse, et dont la discussion nous entraînerait au delà des limites de cette critique, qu'il nous suffise de dire : 1° qu'on n'a émis encore contre lui que des arguments purement négatifs, et partant fort contestables ; 2° que l'interpolation de ce document dans le manuscrit du mont Saint-Michel est d'autant plus difficile à prouver, que D. Ceillier déclare que s'il est certain d'une part qu'on a ajouté au livre de Gennade, « il y a d'autre part tout lieu de croire que l'on s'est donné la liberté d'en retrancher certains passages » ; 3° que, en dépit de tous les autres manuscrits, dont ils n'ignoraient pas cependant l'existence, d'habiles critiques ont admis jusqu'à nos jours l'authenticité de ce document, tout récemment encore signalé dans la dernière édition de l'œuvre de Gennade, publiée par Guillaume Herdeing. (Lips., Tenbner, 1879.)

IV. A l'encontre de la double affirmation du P. Sirmond et de G. Cave, on se prévaut de quelques expressions telles que celles-ci : *Arbor nobilis*, — *Dulce lignum*, — *Sacer cruor*, — *Sæcli pretium*, pour soutenir l'affinité du style entre le *Vexilla* et le *Pange*. Mais, outre que ces locutions, lesquelles, si nos souvenirs ne nous illusionnent point, existaient déjà dans les écrits des Pères, notamment de saint Augustin, ne seraient par conséquent propres ni à l'un ni à l'autre de nos deux auteurs, comment en faire bénéficier Fortunat, dont le *Vexilla* est, dans notre hypothèse, postérieur d'un siècle au moins au *Pange*, et n'est-il pas probable que c'est lui qui en a fait l'emprunt à Claudien Mamert ?

Ici d'ailleurs nous sommes en présence d'une pièce à laquelle la spontanéité, l'abandon, le mouvement surtout impriment un cachet tout autre que celui du *Vexilla*, où les allures moins libres, quoique toujours fort nobles, trahissent l'effort du poète. Ajoutons qu'on ne peut convenablement apprécier cette dernière hymne qu'en l'étudiant dans le texte original, dont l'Église a éliminé trois strophes primitives, auxquelles elle a substitué les deux nouvelles : *O Crux ave* et *Te fons salutis*, *Trinitas*. Les strophes qui ne figurent plus au bréviaire, mais que nous avons reproduites dans notre *Étude*, nous paraissent, dans leur ensemble, quelque peu emphatiques, et nous continuons à croire que, loin d'ajouter à la beauté de ce chant, elles ne faisaient qu'en alourdir la marche. Il n'en est certes pas ainsi pour le *Pange*, où tout se lie, s'harmonise et se précipite vers le dénouement dans la plus admirable unité.

¹ *De Viris illustribus Ecclesiæ*. Continuation de l'œuvre de saint Jérôme.

V. Et maintenant, passant de la confrontation du style du *Vexilla* avec celui du *Pange*, à l'autorité des critiques, on nous oppose les témoignages d'Alcuin, du C. Tomasi, du C. Ange-Michel Luchi, et enfin, presque sur un ton lyrique, de M. Léo, actuellement professeur à l'université de Bonn, qui a publié dans le tome IV des *Auctores antiquissimi* (Berolini, 1883, in-4°) une bonne et savante édition des œuvres de Fortunat. « Cette autorité, affirme-t-on, est considérable, parce qu'elle est d'un homme *extrêmement compétent* et qui a compulsé *tous* les manuscrits de l'Europe. »

Nous répondons : 1° que le célèbre Alcuin n'a rien à faire ici, puisque le livre *Officia per Ferias*, qu'on invoque, lui est faussement attribué. Aussi ne figure-t-il pas dans la nomenclature que donne de ses œuvres Albert Fabricius. (*Bibl. latina med. et infimæ ætatis*. Édit. de Florence, 1838; t. I, p. 49.) C'est du reste l'opinion de tous les bons critiques aujourd'hui, dont M. A. Tougaed s'est fait l'écho dans ses remarquables articles de l'*Hellénisme dans les écrivains du moyen âge*. (Cf. les *Lettres chrétiennes*; juillet-août 1882). 2° Quant au C. Tomasi, D. Guéranger n'a-t-il pas dit de lui qu'il « n'a pas prétendu faire autre chose que recueillir les traditions des anciens hymnaires, sans en prendre toujours la responsabilité. » Et plus haut, après avoir donné la série des hymnes attribuées à saint Ambroise par Tomasi, ne déclare-t-il pas qu'il n'accepte nullement cette énumération comme authentique, et qu'il rendra plusieurs de ces hymnes à saint Grégoire ? De fait, les suivantes, entre nombre d'autres, sont-elles bien de saint Ambroise, comme il a l'air de le croire sur la foi des manuscrits : *Æterna cæli gloria*, des Laudes de la VI^e Férie, qui est une pièce *abécédaire*, dont le genre est inconnu à l'évêque de Milan¹ : *Lucis Creator optime*, — *Christe Redemptor omnium* (de Noël), — *Conditor alme siderum*, — *Beata nobis gaudia*, — *Veni Creator* ? Et comment aussi a-t-il pu attribuer à Fortunat, toujours d'après les intitulés, l'*Ave Maris stella*, ce gracieux chant rythmique dont la facture repose tout entière sur l'accent et la numération des syllabes ?

Dans l'espèce donc, l'autorité du cardinal Tomasi est, pour le moins, fort contestable. Nous devons en dire autant de celle du cardinal Michel-Ange Luchi, qui n'a pas apporté plus de critique dans son édition des œuvres de Fortunat (Rome, 1786), et qui, pour l'attribution de l'*Ave Maris stella* en particulier, et comme à peu près pour tout le reste, n'a pas cru mieux faire que d'emboîter le pas à son vénérable devancier.

Enfin, quant à M. Léo, dont certes il nous siérait mal de révoquer

¹ Cf. notre I^{er} vol., p. 252.

en doute le haut mérite, nous avons lieu de penser que, suivant les errements des cardinaux Tomasi et Luchi, il a voulu, dans le tome IV des *Auctores antiquissimi*, bien moins discuter les intitulés des hymnes, que prendre le soin de les constater, laissant à d'autres la difficile tâche de se prononcer sur leur valeur. M. Léo peut donc mériter à juste titre la gloire d'avoir compulsé *tous* les manuscrits de l'Europe, sans pour cela prétendre fournir, sur le point spécial qui nous occupe, de nouveaux et de plus sûrs éléments de critique.

XV

HYMNE PASCALE

DEPUIS LES VÊPRES DU SAMEDI *IN ALBIS* JUSQU'A L'ASCENSION

Auteur inconnu.

Ad regias Agni dapes
Stolis amicti candidis,
Post transitum maris rubri,
Christo canamus Principi.

3. Divina cujus charitas
Sacrum propinat sanguinem,
Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat.

Sparsum cruorem postibus
10. Vastator horret Angelus :

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 1. *Ad cœnam Agni providi*
2. *Et stolis albis candidi ,*
3. *Cujus corpus sanctissimum*
6. *In ara crucis torridum ,*
7. *Cruore ejus roseo ,*
8. *Gustando vivimus Deo.*
9. *Protecti Paschæ vespere*
10. *A devastante Angelo ,*

Fugitque divisum mare :
Merguntur hostes fluctibus.

- Jam Pascha nostrum Christus est,
Paschalis idem victima,
15. Et pura puris mentibus
Sinceritatis azyma.

- O Vera cœli victima,
Subjecta cui sunt tartara,
Soluta mortis vincula,
20. Recepta vitæ præmia.

- Victor subactis inferis
Trophæa Christus explicat,
Cœloque aperto, subditum
Regem tenebrarum trahit.

25. Ut sis perenne mentibus
Paschale Jesu gaudium :
A morte dira criminum

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 11. *Erepti de durissimo*
12. *Pharaonis imperio.*
14. *Qui immolatus Agnus est,*
15. *Sinceritatis azyma (interv.),*
16. *Caro ejus oblata est.*
17. *O vere digna hostia,*
18. *Per quam fracta sunt tartara,*
19. *Redempta plebs captivata,*
20. *Reddita vitæ præmia.*
21. *Consurgit Christus tumulo,*
22. *Victor redit de barathro,*
23. *Tyrannum trudens vinculo*
24. *Et paradisum reserans.*
25. *Quæsumus Auctor omnium,*
26. *In hoc paschali gaudio,*
27. *Ab omni mortis impetu*

Vitæ renatos libera.

Deo Patri sit gloria,
 30. Et Filio, qui a mortuis
 Surrexit, ac Paraclito,
 In sempiterna sæculo. Amen.

CODD. MSS. — *Oxon.* s. VIII. (P.) — *Trevir.* 1 et 2. s. VIII et IX. (P.)
 — *Bern.* s. IX. (Daniel). — *Rhenov.* 1 et 2. s. X et XI. (Daniel).

Synopsis. — Après le passage de la mer Rouge, c'est-à-dire après la sanglante immolation du Sauveur, qui nous en a appliqué les mérites dans les eaux du baptême, l'Eglise nous convie au festin royal de l'Agneau, où, revêtus de nos robes blanches, nous chantons au Christ-Roi, maintenant ressuscité, l'hymne de son triomphe et de notre reconnaissance.

C'est là, nous dit-elle, que sa Divine charité nous verse à boire son sang précieux ; c'est là que sa chair sacrée, dont son amour s'est fait le sacrificateur, est comme de nouveau immolée. Puis, revenant au symbolisme de la Pâque antique, elle applique au mystère de notre rédemption le triple prodige figuratif et de l'ange exterminateur, qui recule saisi de crainte à la vue du sang de l'Agneau dont sont marquées les portes des Israélites, et de la mer qui se divise pour leur livrer passage, et de l'engloutissement de Pharaon et de son armée dans les flots. Aujourd'hui, s'écrie-t-elle alors, notre Pâque à nous, c'est le Christ, il est notre victime pascalle ; il est pour les cœurs purs le pur azyme de la sincérité.

Enfin, dans un pieux élan, elle paye à la céleste victime le juste tribut de son admiration : c'est par elle que les enfers sont domptés, les liens de la mort brisés, les dons de la vie

TEXTE PRIMITIF :

VV. 28. *Tuum defende populum.*
 29. *Gloria tibi Domine,*
 30. *Qui surrexit a mortuis,*
 31. *Cum Patre et Sancto Spiritu.*

recouvrés. Vainqueur de la mort qu'il a terrassée, le Christ déploie son étendard; il ouvre le ciel, et traîne en captif le roi des ténèbres. En terminant, l'Église supplie Jésus d'être à jamais la joie pascalle de nos âmes, et pour cela d'affranchir de la mort cruelle du péché ceux qu'il a daigné faire renaître à la vie.

Critique. — Cette première hymne pascalle est tout à la fois le chant de triomphe à la gloire du Christ ressuscité, et celui de son peuple délivré par sa mort. Pour l'apprécier comme il convient, il faut l'étudier au texte primitif, où le symbolisme lui imprime un éclat que nous croyons bien affaibli dans la leçon actuelle. Plus d'un auteur cependant ne partage pas sur ce point notre avis. C'est ainsi qu'au ^{xvii}^e siècle déjà Henri de Valois, citant les deux premières strophes de cette hymne, s'exclamait avec le ton frondeur qu'on lui sait : « Voyez s'il n'y a pas sujet de croire que leur auteur avait perdu l'esprit quand il les composa ¹ ».

Et de nos jours, un écrivain, que son talent littéraire n'a su défendre aussi d'une appréciation trop précipitée, n'a-t-il pas dit : « Il est de mode aujourd'hui d'accuser Urbain VIII, ce pape de la renaissance, qui a fait disparaître de notre bréviaire certains vestiges du moyen âge. *Je suis convaincu que la plupart des accusateurs n'ont jamais comparé les anciennes hymnes à celles qui sont sorties de la correction d'Urbain VIII.* Sabiewski ² nous offre l'occasion de faire cette comparaison. L'hymne du temps pascal, *Ad regias Agni dapes* est une de celles dont il a été chargé; nous la plaçons sous les yeux de nos lecteurs, à côté de l'ancienne ». Et après avoir fait sur les trois premières strophes des réflexions qui, sauf quelques réserves de sa part, ne sont pas à la louange du texte original, il ajoute : « Nous ne pousserons pas plus loin cet examen, dont la suite ne nous offrirait que des observations analogues. En général, on peut s'apercevoir que si plus d'une fois Sabiewski a sacrifié une grâce, plus souvent encore il a

¹ *Valesiana*, ou choix de pensées et bons mots. Recueil publié à la suite de ses œuvres par son fils Charles de Valois.

² On peut voir la biographie de ce Père jésuite en tête de ses œuvres : *Matthiæ Casimiri Sarbievii, e Societate Jesu, carmina.* — Paris, Barbon, 1791.

précisé une idée, et que cette hymne ainsi retouchée n'a rien perdu de son caractère liturgique ¹ ».

Certes, nous nous garderons bien d'assimiler le jugement du savant et modeste auteur à l'impertinent sarcasme d'Henri de Valois, mais nous verrons ce qu'il vaut au juste.

La VII^e strophe du vieux texte :

« Quæsumus Auctor omnium,
In hoc paschali gaudio,
Ab omni mortis impetu
Tuum defende populum. »

se retrouve aux deux autres hymnes des Matines et des Laudes ²; mais appartient-elle bien à l'auteur d'une de ces trois pièces, ou y aurait-elle été insérée plus tard? « Durand, dans son *Rationale*, dit le P. Faber ³, nous apprend que, à l'époque de Pâque, les morts soudaines se multipliaient à un tel degré à Rome, que ce phénomène éveilla l'attention publique, d'autant plus qu'aucune raison apparente, dans le cours ordinaire des choses, ne semblait justifier une aussi considérable récrudescence dans la mortalité aux environs de cette fête mobile. Enfin, le pape reçut une lumière d'en haut par laquelle il fut amené à conclure que cet accroissement de morts subites était un châtement infligé aux nombreuses communions sacrilèges commises par ceux qui remplissaient leur devoir pascal ⁴. En conséquence, il fit ajouter la strophe suivante à l'hymne de Pâque : *Quæsumus, Auctor omnium*, etc. »

¹ *Des Études classiques dans la société chrétienne*. — Paris, Lanier, 1853, in-8°.

² Elle ne figure point cependant à l'hymne matutinale : *Rex æterne Domine* (aujourd'hui : *Rex sempiternæ cœlitum*), dans le plus ancien des mss. de notre *Recensus* : *Psalterium cum paucis hymnis*, que nous avons collationné au Musée Brit. (Bibl. *Cottoniana*), sous ce titre : *Vesp. A. I.*, écrit vers 700; mais elle est au ms. d'Oxford.

³ *Le Saint Sacrement*, trad. par de Bernhardt, 3^e édit., t. II, p. 287. — Paris, Ambr. Bray, 1857.

⁴ Saint Paul écrivant aux Corinthiens n'avait-il pas déjà attribué ce même effet à la même cause, quand il leur disait : « Ideo inter vos multi infirmi et imbecilles, et dormiunt multi. » (*I Cor. xi, 30.*) — C'est du moins ainsi qu'entendent ce texte saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Chrysostome, et, à la suite de ces grands docteurs, les savants interprètes Justiniani, Corneille de la Pierre, Estius et le Dr Bisping. De pareils exemples, ajoute l'abbé Drach, auquel nous empruntons cette note, sont rapportés par saint Cyprien dans son sermon *de Lapsis*; par saint

Le célèbre oratorien anglais ne nous dit point quel est le pape dont il s'agit. Il n'a pas, du reste, vérifié le passage, et le cite seulement sur la foi du franciscain espagnol Arbiol y Diez (Durandus ap. Arbiol, *Desenganos mysticos*, II, 17).

Or c'est en vain que pour le trouver nous avons compulsé tout le *Rational* de l'évêque de Mende¹. Sans contredire d'ailleurs à l'insertion postérieure de cette strophe, qui manque à plusieurs mss., nous ferons observer qu'elle est parfaitement dans le sens de l'hymne.

Le docteur Kayser, dont l'*Anthologia Hymnorum latinorum*, Fasc. I², s'étend jusqu'au ix^e siècle, n'y mentionne pas encore ce chant. A-t-il donc ignoré qu'on le lit dans l'*Oxoniensis theotiscus*, dont Jacques Grimm a publié une fort belle édition³? Or le savant auteur, avec Daniel et Mone après lui, fait remonter ce codex au viii^e siècle.

On retrouve les principaux traits de notre hymne dans le tropaire du moyen âge:

« Ad cœnam uberem
Invitati surgite! Alleluia. »

édité par Mone⁴, et qui, selon l'opinion de Daniel⁵, se chantait peut-être pendant la communion pascale.

Commentaire.

« Ad regias Agni dapes
Stolis amicti candidis,
Post transitum maris rubri
Christo canamus Principi. »

Assis au royal banquet de l'Agneau, revêtus de nos robes

Optat, dans son *Exhortation à la pénitence*; par Origène, *Homil.* II in *Ps.* xxxvi; par saint Chrysostome, in *I ad Timoth.* *Hom.* V, p. 3. « Multa quoque nunc similia fiunt, » dit ce dernier. — *Dormiunt*, expression exclusivement chrétienne, qui a sa raison d'être dans le dogme de la résurrection future des corps.

¹ *Prochiron*, *Vulgo Rationale divinatorum officiorum*. — Matriti, 1775, in-f°. Cette édition est réputée une des meilleures. Le passage en question existerait-il dans les précédentes?

² Paderbornæ, 1865, in-8°, pp. 12, 80.

³ Gottingæ, 1830, in-4°, p. 76.

⁴ *Lateinische Hymnen de Mittelalters*, t. I, n. 169.

⁵ *Thesaurus Hymnologicus*, t. V, n. 416.

blanches, chantons, après le passage de la mer Rouge, un cantique au Christ notre Roi ».

Dès le début, cette hymne s'illumine au rayonnement du symbolisme le plus large et le plus élevé. Le même Dieu étant l'auteur de l'un et de l'autre Testament, ainsi que le déclare le saint concile de Trente ¹, rien ne sourit davantage à la foi et ne l'affermirait comme cet harmonieux écho des types de l'ancienne alliance avec les réalités de la nouvelle.

Ce festin de l'Agneau est dans le vieux Testament l'image de la nouvelle Cène, où l'Agneau de Dieu, s'offrant en nourriture à ses Apôtres, se fait pour jamais à travers les siècles l'immortel aliment de nos âmes. A cette Cène eucharistique les convives sont revêtus de robes blanches — *Stolis amicti candidis*, — et ce vers rappelle tout à la fois et les néophytes de la primitive Église qui, après avoir, la veille de Pâque, conquis dans les eaux du baptême le titre d'enfants de Dieu, en portaient la blanche livrée toute la semaine pascale jusqu'au dimanche suivant, qui est appelé *Dominica in Albis*, plus clairement encore *in Albis depositis*; et aussi tous les chrétiens qui, ayant au sacrement de Pénitence lavé leur robe baptismale dans le sang purificateur de l'Agneau, viennent s'asseoir chaque année à son précieux festin.

Ce passage de la mer Rouge — *Post transitum maris rubri*, — dont celui de Moïse, à la tête du peuple Hébreu, est la frappante allégorie, signifie ici : 1^o le passage de l'Homme-Dieu à travers les flots de son sang pour sauver le nouvel Israël par sa mort et sa résurrection; 2^o le Baptême, selon l'interprétation des Pères depuis Tertullien ² jusqu'à saint Augustin, qui résume tout leur enseignement dans ce seul mot : *Per mare transitus Baptismus est* ³, ne faisant que traduire ainsi la parole de saint Paul : *Omnes in Moyse baptizati sunt in nube et in mari* ⁴.

¹ § IV, *De canone scripturarum*.

² « Primo quidem cum populus, de Ægypto libere expeditus, vim regis Ægypti per aquam transgressus evadit ipsum regem cum totis copiis aqua extinxit; quæ figura manifestior in Baptismi sacramento. Liberantur de sæculo nationes per aquam scilicet, et diabolum, dominatorem pristinum, in aqua oppressum derelinquunt. » (*De Baptismo*, I, c. ix.)

³ *Serm.* CCLLII.

⁴ *I Cor.* x, 2. — Cf. Martigny, *Dict. des Antiq. chrét.*, p. 399, 1^{re} édit.

« Christo canamus Principi. »

Après le passage de la mer Rouge, Moïse et tout son peuple chantèrent au Seigneur le cantique de la reconnaissance ¹. Au jour de sa Pâque, c'est-à-dire de son passage de la mort aux joies de sa résurrection, le nouveau Moïse, s'élançant du sépulcre, chante l'hymne de son triomphe, dont le Père, qui le rappelle à la vie, et avec lequel il ne fait qu'un, a mis sur ses lèvres les sublimes accents ². Ce cantique, il le poursuivra à travers les âges au sein de son Église ³, et il conviera tous ses frères à s'unir à lui dans la louange ⁴.

Fidèle à son appel, le peuple chrétien unit sa voix à celle de son chef, et s'excite à célébrer avec lui la gloire du Seigneur ; et puisque c'est par le Fils que le Père s'est révélé à nous, et que c'est en lui qu'il a réconcilié le monde ⁵, ce Fils adorable fixe tous nos regards dans ces allégresses pascales, et nous le saluons comme le Roi immortel de nos âmes : *Christo canamus Principi* ⁶.

¹ « Tunc cecinit Moyses et filii Israel carmen hoc Domino, et dixerunt : Cantemus Domino ; gloriose enim magnificatus est... » (*Exod.* xv, 1)

² « Et immisit in os meum canticum novum, carmen Deo nostro. » (*Ps.* xxxix, 5.)

³ « Apud te laus mea in Ecclesia magna. » (*Ps.* xxi, 28.)

⁴ « Narrabo nomen tuum fratribus meis : et in medio Ecclesiæ laudabo te. Qui timetis Dominum, laudate eum : Universum semen Jacob glorificave eum. » (*Ibid.*, 24, 25.)

⁵ « Quoniam quidem Deus erat in Christo, mundum reconcilians sibi. » (*II Cor.* v, 19.)

⁶ Les deux premiers vers de cette strophe initiale se formulent ainsi au texte primitif :

« Ad cœnam Agni, providi
Et stolis albis candidi. »

Cœnam est le mot évangélique désignant toujours le grand, le solennel repas, la Cène eucharistique ici-bas. « Homo quidam fecit cœnam magnam. » (*Luc.* xiv, 16.) — « Convenientibus ergo vobis in unum, jam non est dominicam cœnam manducare » (*I Cor.* xi, 20) ; et au ciel, les noces éternelles de l'Agneau : « Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt. » (*Apoc.* xix, 9.) Comment a-t-on pu se résigner à éliminer ce mot ? — *Providi* rappelait l'exhortation de l'Apôtre : « Probet autem seipsum homo : et sic de pane, illo edat, et de calice bibat » (*I Cor.* xi, 28), et complétait sa signification dans le vers suivant, qui, par le qualificatif *candidi*, visait directement l'état innocent des convives, dont les robes éclatantes de blancheur ont été, au sacrement de Pénitence, lavées dans le sang de l'Agneau.

La strophe II est celle qui s'éloigne le plus de l'original :

« Divina cujus charitas
Sacrum propinat sanguinem,
Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat. »

Nous l'avons expliquée déjà au *Synopsis*, et certes nous n'y trouverions pas à redire, nous serions même les premiers à louer sa forme élégante, si la trame du symbolisme n'y était brusquement rompue, comme il est facile de le voir, en rapprochant la leçon actuelle de la strophe primitive que voici :

« Cujus corpus sanctissimum ¹
In ara crucis torridum,
Cruore ejus roseo,
Gustando vivimus Deo. »

Les Israélites, sur l'ordre de Dieu, célébrèrent la Pâque par la manducation d'un agneau rôti, qui fut le type de l'Agneau divin consumé sur l'autel de la croix par le double feu de la souffrance et de l'amour — *in ara crucis torridum*. — Toute la tradition l'a ainsi entendu. Saint Grégoire, commentant ce verset du psaume XXI : *Exaruit velut testa virtus mea*, assimile l'humanité du Sauveur au limon du potier, qui est d'abord sans consistance, mais qui se solidifie exposé au feu. C'est ainsi, dit-il, que cette humanité sacrée acquiert, sous le feu de sa passion, son incorruptible vertu ².

¹ Bon nombre de mss., et des meilleurs, portent : *Cujus sacrum corpusculum*, tels que nos deux de Trèves (*Trevir.* 1 et 2), ceux d'Oxford, de Berne, de saint Bertin, de Corbie, 1 et 2, et de Durham. — Cf. notre double *Recensus*, t. I et II de nos *Études*. — Cette variante, dont le diminutif *corpusculum* est d'un si pieux effet, pourrait bien être l'expression authentique de l'auteur.

² « Quid namque est testa ante ignem, nisi molle lutum? Sed hic ex igne agitur ut solidatur. Virtus ergo humanitatis ejus velut testa exaruit quia ab igne passionis ad virtutem incorruptionis crevit. » (*Hom.* XXII, édit. Migne, n. 1534, in *Joan.* cap. XXI.) — Adam de Saint-Victor s'est souvenu sans doute de ce texte quand il a appliqué à saint Laurent ce que l'illustre pape a dit du Sauveur consumé sur la croix :

« Sicut vasa figulorum
Probat fornax, et eorum
Solidat substantiam,
Sic et ignis hunc assatum

Mais Jésus n'est pas seulement l'Agneau de notre Pâque, il en est aussi le merveilleux *Poisson* qui, selon l'interprétation du même saint Grégoire, ayant daigné se cacher dans les eaux du genre humain ¹, a bien voulu aussi se laisser prendre à l'hameçon de notre mort, pour être comme *torréfié* dans les angoisses au temps de sa passion ².

« Le vénérable Bède, dit Martigny (loc. cit.), résumant la doctrine des anciens sur ce point, en a fait un aphorisme, qui depuis est resté dans la langue archéologique : *Piscis assus, Christus est passus*. Aussi bien le pape Innocent III a dit après lui : ... *Qui (piscis) fuit in ara crucis assatus* ³. Nous ne sommes donc pas étonné d'entendre de la bouche de Ludolphe de Saxe cette pieuse recommandation : « Si autem fastidit appetitus, si lacescat interior gustus, adhibe Agnum immaculatum, adjuuge et Piscem assatum in craticula crucis ⁴. »

Quelle que soit, au point de vue littéraire, la valeur de la nouvelle strophe, nous offre-t-elle un seul vers, sans excepter même le 4^e, devant lequel les puristes sont, à notre sens, beaucoup trop en admiration ⁵, qui soit vraiment de taille à racheter l'absence du vers original : *In ara crucis torridum*, lequel accuse si nettement le double symbolisme de l'Agneau et du Poisson, consumés sur la croix pour le salut du monde et sa céleste alimentation jusqu'à la fin des siècles ?

Velus testam solidatum
Reddit per constantiam. »

(*Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, texte critique*, par Léon Gautier, 2^e édit. 1881.)

¹ Dans le langage figuré de l'Écriture et de la primitive Église, la vie présente est une mer : « Ubique mare sæculum legimus, » dit saint Optat (III, p. 68); et selon saint Ambroise (L. IV, in *Luc.* v), les hommes sont des poissons qui nagent dans cette mer : « Pisces qui hanc enavigant vitam. » — Cf. Martigny, *Dict. des Ant. chrét.*, art. *Poisson*, 1^{re} édit.

² « Quid autem signare piscem assum credimus, nisi ipsum mediatorem Dei et hominum passum? ipse enim latere dignatus in aquis generis humani, capi voluit laqueo mortis nostræ, et quasi tribulatione assatus est tempore passionis suæ. » (*Hom.* XXV, n. 1543, in *Joan.* cap. xxi, édit. Migne.)

³ *De officio Missæ et Sacramento altaris*, l. V, cap. ix.

⁴ *Vita Christi*, édit. Palmé, t. IV, p. 642, in-8^o.

⁵ Ce vers : *Amor sacerdos immolat*, quoi qu'on en dise, ne nous paraît pas du tout dans le caractère de la pièce. N'est-il pas plutôt une recherche ici qu'une beauté sérieuse ?

Le dernier vers: *Gustando vivimus Deo*, couronne d'une ravissante façon cette strophe qui, nous osons l'espérer, nous reviendra un jour ¹.

Mais poursuivons notre commentaire :

« Sparsum cruorem postibus
Vastator horret Angelus :
Fugitque divisum mare,
Merguntur hostes fluctibus. »

« Il faut avouer que le sens a beaucoup gagné aux corrections de Sarbiewski, affirme encore le même critique : *Protecti Paschæ vespere* (de la strophe originale) est bien vague, comparé à ces vers :

« Sparsum cruorem postibus
Vastator horret Angelus. »

Autant, ajoute-t-il, faut-il en dire pour les deux derniers vers. Le passage de la mer Rouge, et l'immersion de Pharaon dans les flots, renferment des mystères que l'Eglise célèbre dans les fêtes pascales, et que l'ancien hymnographe *n'a pas même indiqués, probablement parce que l'expression lui faisait défaut.*

Que les vers plus ou moins classiques du correcteur aient pu donner le change au lecteur peu initié aux mystiques beautés du grand style chrétien, on se l'explique facilement; mais que, après un examen attentif de la strophe primitive, quelqu'un puisse croire encore que l'ancien hymnographe n'y a pas même indiqué, *probablement parce que l'expression lui faisait défaut*, des mystères que l'Eglise célèbre dans les fêtes pascales, c'est chose impossible. Le parallèle des trois premières strophes de l'un et l'autre texte que nous mettons ici en regard suffira amplement à la démonstration.

¹ Notre contradicteur prétend qu'« on a beaucoup de peine à saisir au juste le sens de l'ancienne strophe : *Cujus corpus sanctissimum*, etc. » Quant à nous, nous n'y voyons pas franchement si grand embarras. *Gustando* a pour complément naturel et obvie *Corpus sanctissimum*, et il n'est pas difficile à l'esprit d'évoquer la préposition *cum* sous-entendue devant le 3^e vers : *Cruore ejus roseo*.

TEXTE PRIMITIF :

*Ad cœnam Agni, providi
Et stolis albis candidi,
Post transitum maris rubri,
Christo canamus Principi ;*

*Cujus corpus sanctissimum,
In ara crucis torridum,
Cruore ejus roseo
Gustando, vivimus Deo ;*

*Protecti Paschæ vespere
A devastante Angelo,
Erepti de durissimo
Pharaonis imperio.*

TEXTE RÉFORMÉ :

*Ad regias Agni dapes
Stolis amicti candidis,
Post transitum maris rubri,
Christo canamus Principi.*

*Divina cujus charitas¹
Sacrum propinat sanguinem,
Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat.*

*Sparsum cruorem postibus
Vastator horret Angelus :
Fugitque divisum mare :
Merguntur hostes fluctibus*

Nous avons déjà fait remarquer plus haut que la I^{re} strophe du nouveau texte avait subi la perte de l'expression évangélique *Cœnam Agni*, et qu'on ne retrouvait plus aussi dans la II^e cet admirable vers : *In ara crucis torridum*¹ ; ajoutons que, dans la III^e, l'absence du double vers : *Erepti de durissimo — Pharaonis imperio*, n'est pas moins regrettable au point de vue symbolique. Toute la tradition, en effet, n'a-t-elle pas reconnu dans le joug intolérable que Pharaon faisait peser sur Israël le dur esclavage dont le démon avait imposé la honte à toute l'humanité pécheresse, et auquel pouvait seul l'arracher par l'effusion de son sang l'Agneau immolé pour elle sur la croix ? *Ibi prosternitur Pharaon*, dit saint Bernard, *hic Diabolus*².

Comment a-t-on pu dire sans s'illusionner étrangement que Sarbiewski, mieux que l'auteur, a mis en lumière le sens de ces deux dernières strophes ? Quelle en est donc la pensée maîtresse, celle qui préside à toute l'hymne, si ce n'est cette vie divine à laquelle nous fait participer la manducation du corps et du sang du Christ ressuscité, qui nous protège contre l'Ange devastateur et nous affranchit à jamais de la cruelle domination de Satan ? Or cette pensée n'est-elle pas clairement exprimée et par les termes les plus saillants dans la double strophe en question ? Et ce n'est pas en vain, au contraire, que

¹ L'auteur lui-même des *Études classiques dans la société chrétienne* partage sur ce double point nos trop justes regrets.

² *Serm. in Cantica xxxix*, n. 5, édit. Migne.

nous la cherchons dans la retouche du poète polonais, dont rien n'accuse davantage l'infirmité comme le délayé de son inopportune abondance? Alors que l'auteur, dans une période bien autrement dogmatique, célèbre l'état du chrétien racheté, vivant maintenant de la vie de Dieu, protégé et défendu par lui contre les attaques du démon, à l'empire duquel le Christ l'a si glorieusement arraché, lui correcteur perd de vue cette grande synthèse et s'arrête, sans conclure, à des détails que nous connaissons tous parfaitement déjà, et dont la description plus ou moins brillante n'apporte certainement rien de nouveau à l'esprit. Si, en effet, le vers : *Post transitum maris rubri*, ne nous rappelle pas, dès le début, le passage de la mer Rouge, avec l'immersion de Pharaon dans les flots, en serons-nous mieux informés par ce double vers : *Fugitque divisum mare — Merguntur hostes fluctibus*? Et si les mots ont fait ici défaut à quelqu'un, ce n'est pas assurément à l'ancien hymnographe, comme l'a supposé notre critique, mais bien plutôt à Sarbiewski, lequel, au point de vue des grandes lignes, dont il aurait dû conserver la trame, n'ayant su trouver les expressions que réclamait le thème de l'auteur, a cru pouvoir s'en écarter pour se mettre à l'aise. Sera-t-il plus heureux dans la correction des strophes suivantes? Le lecteur en jugera.

« Jam Pascha nostrum Christus est,
Paschalis idem victima,
Et pura puris mentibus
Sinceritatis azyma. »

« Notre Pâque à nous maintenant c'est le Christ : c'est lui qui est notre victime pascale, et pour les cœurs purs le pur azyme de la sincérité ».

Oui, le Christ est à jamais notre Pâque, l'Agneau qui a été immolé et dont la chair, véritable azyme de la sincérité, c'est-à-dire affranchie de tout ferment de malice et de corruption, ne mourra plus, mais nous sera chaque jour offerte en nourriture à la table Eucharistique ¹.

¹ « Etenim pascha nostrum immolatus est Christus. Itaque epulemur non in fermento malitiæ et nequitiae, sed in azymis sinceritatis et veritatis. » (*1 Cor.* v, 7, 8.) — « ... Cum pascha nostrum immolatus est Christus : ipse enim verus est Agnus, qui abstulit peccata mundi... » (*Præf. pasch.*)

Pour goûter ces pensées dans toute leur franche expression, il nous faut revenir à la leçon primitive :

« Jam Pascha nostrum Christus est,
Qui immolatus Agnus est,
Sinceritatis azyma,
Caro ejus oblata est. »

A l'auteur de cette belle strophe, nous pardonnons volontiers la triple rencontre de voyelles non élidées, qui ne nuit en aucune façon d'ailleurs à la bonne exécution du chant ¹.

« O vera cœli victima,
Subjecta cui sunt tartara,
Soluta mortis vincula,
Recepta vitæ præmia. »

Rien dans cette v^e strophe qui puisse embarrasser le lecteur, après l'explication que nous en avons donnée déjà au *Synopsis*. Qu'il nous suffise donc de mettre encore le double texte en parallèle, puisque c'est le meilleur moyen de démontrer la supériorité de l'original sur la leçon nouvelle.

L'auteur avait écrit :

« O vere digna hostia,
Per quam fracta sunt tartara,
Redempta plebs captivata,
Reddita vitæ præmia. »

Quelle énergique hardiesse, et quelle vérité d'expression, dans ces vers qui, par un double coup de pinceau, dramatisent si bien à nos yeux la grande scène de la descente du Sauveur aux enfers !

« Per quam fracta sunt tartara,
Redempta plebs captivata. »

L'auteur ne dit pas seulement, comme la correction, sous une forme froidement didactique, que l'enfer lui est soumis (*subjecta cui sunt tartara*), et que les liens de la mort sont rompus (*soluta*

¹ Cf. notre *Introduction*, t. I, p. xcv.

mortis vincula), mais il nous fait assister à ce spectacle nouveau, tout à la fois terrifiant et joyeux, du Christ descendant aux enfers, pour en briser les portes et les redoutables barrières derrière lesquelles le démon retient encore sous son joug ce peuple d'élus gémissant dans l'attente de Celui qui venait enfin l'affranchir à jamais de sa longue captivité. L'Eglise ne s'est pas montrée moins poétique, lorsque, aux Matines du samedi saint¹, elle s'écrie : « Hodie portas mortis et seras pariter salvator noster dirupuit : Destruxit quidem claustra inferni et subversit potentias diaboli ². »

Captivata est une belle locution du néo-latin : elle a été employée par saint Augustin, saint Prosper, saint Venance Fortunat. Elle rappelle ce passage de l'Apôtre : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem*. — (Eph. iv, 8.)

Recepta, du nouveau texte, ne nous semble pas trop équivaloir à *Reddita*. En écrivant *Reddita vitæ præmia*, l'auteur formulait mieux, à notre avis du moins, la vérité dogmatique et se trouvait, comme nous le verrons bientôt, en heureuse conformité avec ce vers de l'hymne matutinale de l'Ascension :

« Reddas coronas perditas. »

Nous ne nous arrêterons pas à la VI^e strophe; il nous suffira de noter que, dans l'une et l'autre leçon, elle nous remet

¹ 1^{er} Répons du II^e Nocturne.

² La descente du Christ aux enfers, de ce vainqueur de la mort, enfonçant les portes de bronze de la cité infernale et brisant les chaînes des générations captives, a inspiré de tous temps le génie des arts. « Mais le moyen âge, plus qu'aucune autre époque, a placé ce sujet sous le regard des fidèles et sous toutes les formes de l'inspiration... C'est ainsi que, à l'intérieur de la patène du célèbre calice de Wiltina, que l'on peut voir à Inspruck, cette immortelle scène est admirablement reproduite. Le ciseleur prémontré a buriné neuf personnages dans son médaillon : quatre femmes et cinq hommes sortant de l'incendie des limbes à la voix du Christ. Les sombres flammes s'écartent pour leur livrer passage, et la lumière pénètre à flots dans le ténébreux séjour; puis le libérateur, debout sur son tombeau scellé, arbore l'oriflamme de la victoire. Le nimbe crucifère couronne son front, un large manteau l'enveloppe, sa main saisit le premier qu'il rencontre, et les autres, les bras étendus, s'élancent à sa suite avec un tonnerre de joyeuses acclamations. » — Cf. les *Annales Nobertines*, Revue mensuelle (mai 1882). Avignon, Seguin. — Voir aussi la *Descente aux Enfers*, dont l'abbé Variot nous a donné la traduction dans son livre des *Évangiles apocryphes*, que nous avons déjà cité à l'hymne : *Pange lingua... lauream certaminis*.

en mémoire ce magnifique texte de saint Paul : « Expolians principatus et potestates, traduxit confidenter, palam triumphans illos in semetipso. » (*Colos.* II, 15.)

Quant à la strophe finale, quel risque couraient donc nos correcteurs en y maintenant ces deux derniers vers :

« Ab omni mortis impetu
Tuum defende populum. »

Lesquels, sans nuire assurément au sens mystique, n'excluaient pas le souvenir de la légende, que l'expression si fortement accentuée : *mortis impetu*, semblait vouloir consacrer.

XVI

HYMNE PASCALE A MATINES

Auteur inconnu.

Rex sempiternæ cœlitum,
Rerum Creator omnium,
Æqualis ante sæcula
Semper parenti Filius.

3. Nascente qui mundo Faber
Imaginem vultus tui
Tradens Adamo, nobilem
Limo jugasti spiritum.

Cum livor et fraus dæmonis
10. Fœdasset humanum genus,

TEXTE PRIMITIF :

VV. 1. Rex sempiternæ *Domine*
3. *Qui eras ante sæcula*
4. Semper *cum Patre Filius.*
5. *Qui mundi in primordio*
6. *Adam plasmasti hominem :*
7. *Cui tuæ imaginì*
8. *Vultum dedisti similem.*
9. *Quem diabolus deceperat,*
10. *Hostis humani generis :*

Tu, carne amictus, perditam
Formam reformas Artifex.

15. Qui natus olim e Virgine,
Nunc e sepulchro nasceris,
Tecumque nos a mortuis
Jubes sepultos surgere¹.

20. Qui Pastor æternus gregem,
Aqua lavas baptismatis :
Hæc est lavacrum mentium,
Hæc est sepulchrum criminum.

Nobis diu qui debitæ
Redemptor affixus cruci,
Nostræ dedisti prodigus
Pretium salutis sanguinem.

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 11. *Cujus tu formam corporis*
12. *Assumere dignatus es.*
13. *Quem editum ex Virgine*
14. *Pavescit omnis anima,*
15. *Per quem et nos resurgere*
16. *Devota mente credimus.*
17. *Qui nobis in baptismo*
18. *Donasti indulgentiam,*
19. *Qui tenebamur vinculis*
20. *Ligati conscientiæ.*
21. *Qui crucem propter hominem*
22. *Suscipere dignatus es :*
23. *Dedisti tuum sanguinem*
24. *Nostræ salutis pretium.*

¹ Cette strophe iv du nouveau texte n'est pas ici en parallèle avec celle de la leçon primitive que nous donnons ci-dessous, dont les correcteurs n'ont pas tenu compte, parce que c'eût été pour eux la répétition d'une idée qu'ils avaient exprimée déjà et en meilleurs termes dans les strophes ii et iii :

« Ut hominem redimeres
Quem ante jam plasmaveras,
Et nos Deo conjungeres
Per carnis contubernium. »

25. Ut sis perenne mentibus
 Paschale, Jesu gaudium,
 A morte dira criminum
 Vitæ renatos libera ¹.

Deo Patri sit gloria,
 30. Et Filio, etc.

CODD. MSS. — *Vesp.* A. 1. Circ. 700. (P.). — *Oxon.* s. VIII. (P.).
 — *Trevir.* 1. s. VIII. (Mone). — *Alb.* s. XII. (P.).

Synopsis. — L'Église, toujours en contemplation de son Roi ressuscité, le salue à cette heure comme le créateur de l'univers, le Fils du Père auquel, dès avant tous les siècles, il fut toujours consubstantiellement égal. Elle lui rappelle que c'est lui, céleste ouvrier, qui, à la naissance du monde, imprima au front d'Adam le sceau de sa ressemblance divine, et unit un noble esprit à cette argile que ses mains créatrices avaient façonnée; et que lorsque l'envie et la ruse du démon eurent souillé le genre humain, ce fut lui encore qui, revêtu de notre chair fragile, vint réformer avec un art divin les traits défigurés de l'homme déchu.

Né de la Vierge, il renaît aujourd'hui du sépulcre, et nous commande de nous lever d'entre les morts pour ressusciter avec lui. Pasteur éternel, il lave ses brebis dans l'eau du baptême, qui est le bain des âmes et le tombeau des crimes. C'est nous qui depuis longtemps avons mérité la croix; et c'est lui, divin Rédempteur, qui y est attaché, et, prodigue de son sang, le verse tout entier comme rançon de notre salut.

Critique. — Cette hymne est une de nos plus anciennes, ainsi que l'indiquent les codices précités. Tomasi pense même, — et nous le croyons facilement, — que c'est d'elle qu'il s'agit dans la règle du saint évêque d'Arles Aurélien († 555), où elle serait désignée par le vers initial: *Rex æterne Domine*, pour être chantée *ad primos nocturnos* à partir des calendes d'octobre. Le *Vesp.* A. I. du *British museum* l'assigne à tous les

¹ Cf. le texte primitif de cette dernière strophe à l'hymne précédente.

dimanches sans restriction (*Diebus dominicis*). Cependant bon nombre de mss. la passent sous silence; citons entre autres celui de Durham (S. XI) et celui de Salisbury (S. XIV). On ne la trouve pas dans Clithoue, et G. Cassandre nous dit qu'elle ne figurait point dans les hymnaires de son temps. Il avoue même que s'il n'en avait vu l'éloge, comme au hasard, dans le *De Re metrica* de Bède, il ne l'aurait pas insérée dans son recueil ¹.

D'autre part, ni les Chartreux, ni les Cisterciens, ni les Dominicains ne l'ont admise. Arnaud Peyronet l'omet dans son Manuel du bréviaire romain, parce qu'évidemment elle n'était pas non plus en usage dans l'église de Montauban.

La pièce originale ne compte pas moins de seize strophes. Les six premières seulement (en franchissant la iv^e) ont été retenues après avoir subi la correction d'Urbain VIII. Cependant, comme le vénérable Bède appelle cette hymne dans son ensemble *hymnus præclarus*, et la recommande à notre attention, nous pensons être agréable au lecteur en donnant ici les neuf strophes complémentaires que l'auteur avait écrites à la suite de la septième. Nous copions la leçon d'Oxford, en signalant à la marge les quelques légères variantes du *Vesp.* A. I.

Nam velum templi scissum est

Et omnis terra tremuit;

Tunc multos dormientium

Ressucitasti Domine.

Tu hostis antiqui vires

Per crucem mortis conteris, conterens

Qua nos signati frontibus

Vexillum fidei ferimus ².

Tu illum a nobis semper

Repellere dignaveris; digneris

¹ « Hic hymnus in vulgaribus nunc hymnorum libellis non reperitur, neque illius in mentem mihi venisset nisi a Beda, libro primo *de Re metrica*, admonito. » Disons toutefois que Adalb. Daniel (1, 87) fait observer que Cassandre n'avait probablement sous la main que les recueils allemands et anglais, puisqu'il n'est pas rare de rencontrer cette hymne dans les livres italiens.

² Les deux derniers vers de cette strophe rappellent celui-ci de Prudence : « Pange Vexillum, notatis quod refulget frontibus. » (Cath. IX, Hym, *Omni hora*.)

*Ne unquam possit lædere
Redemptos tuo sanguine.*

*Qui propter nos ad inferos
Descendere dignatus es,
Ut mortis debitoribus
Vitæ donares munera.*

*Tibi nocturno tempore Matutino ¹.
Hymnum deflentes canimus;
Ignosce nobis Domine,
Ignosce confitentibus.*

*Quia tu ipse testis et iudex Tu testis et iudex es.
Quem nemo potest fallere,
Secreta conscientiæ
Nostræ videns vestigia.*

*Tu nostrorum pectorum peccatorum.
Solut investigator es,
Tu vulnerum latentium
Bonus adsistens medicus. Adsistis.*

*Tu es qui certo tempore
Daturus finem sæculi,
Tu cunctorum meritis
Justorum remunerator es.*

*Te ergo Sancte quæsumus
Ut nostra cures vulnera,
Qui es cum Patre Filius
Semper cum sancto Spiritu.*

Cette hymne, au texte original, est parmi toutes assurément celle qui affirme davantage la substitution de l'accent à la quantité prosodique: *Dómine — éras — hóminem — prétium — crúcem — túum — trémuit — férimus — cánimus — medicus.*

L'auteur n'y respecte pas mieux la loi de l'élision: *qui eras — mundi in primordio — plasmasti hominem — tuæ imagini — quem editum ex Virgine — quem ante — scissum est — tu illum à nobis — ne unquam — tu es — te ergo — qui es.*

¹ Selon l'Heure à laquelle cette hymne était chantée au *Nocturne* que nous appelons aujourd'hui *Matines*, ou à *Matines*, c'est-à-dire nos *Laudes* actuelles.

En outre de ces dérogations aux vieilles règles, la pièce offrait encore certaines locutions qui, tout en exprimant de magnifiques idées, ne pouvaient pas facilement se faire accepter dans la versification ¹.

Notons du reste, avec le V. Bède, que ces vers où l'accent allonge les brèves et abrège les longues tour à tour, suivant la loi du mouvement binaire, c'est-à-dire de l'alternance d'*arsis* et de *thesis*, bien que retenant encore le cadre de l'iambique dimètre, ne composent plus en réalité qu'un morceau purement rythmique ².

Il n'en fallait pas autant aux réviseurs pour le soumettre à la correction; mais jamais peut-être, hâtons nous de le dire, ils ne furent mieux inspirés. Nous sommes d'autant plus heureux de le reconnaître que jusqu'ici nous avons été généralement sévères envers eux.

Commentaire.

« Rex sempiterno cœlitum ³,
Rerum Creator omnium,
Æqualis ante sæcula
Semper Parenti Filius.

Dans ce temps pascal, où l'œuvre de notre réhabilitation a reçu par la résurrection du Christ son couronnement, l'Église le contemple dans le sein même du Père avant les siècles, toujours égal à celui dont il est le Fils unique et consubstantiel ⁴. C'est ainsi que, par la noblesse et la sagesse incréée de l'auteur, elle met tout d'abord en relief la grandeur et l'éternelle conception de l'ouvrage.

¹ Celle-ci entre autres relative à l'incarnation du Verbe Emmanuel :

« Et nos Deo jungeres
Per carnis contubernium. »

² « Plerumque casu quodam invenies etiam rationem in rythmo non artificis modo ratione servata, sed sono et ipsa modulatione ducente. Quomodo instar iambici metri pulcherrime factus est hymnus ille præclarus : Rex æterne Domine. »

³ A la place de ce dernier mot du vers, qui nous semble trop restrictif ici, le vieux texte avec tous les mss. porte *Domine*, qui exprime l'universalité de la royale domination du Fils de Dieu.

⁴ « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum. » (*Joan.* I, 1.)

« Nascente qui mundo Faber
 Imaginem vultus tui
 Tradens Adamo, nobilem
 Limo jugasti Spiritum. »

C'est lui, Fils de Dieu qui, à la naissance du monde dont il est le suprême architecte, imprime au front d'Adam le sceau de sa glorieuse ressemblance, en associant à ce limon qu'il vient de pétrir le souffle immortel qui lui infuse la vie ¹.

Faber, ce mot si éminemment symbolique ici, nous rappelle le beau passage de saint Paul aux Hébreux (III, 1-6), où l'Apôtre établissant un parallèle entre la gloire de Moïse et celle de Jésus, nous fait apparaître le Christ comme le divin ordonnateur, non seulement de ce monde matériel, mais surtout du monde de la grâce : « Amplioris enim gloriæ iste præ Moyse dignus est habitus, quanto ampliore honorem habet domus, qui fabricavit illam. Omnis namque domus fabricatur ab aliquo : qui autem omnia creavit, Deus est. Et Moyses quidem fidelis erat in tota domo ejus tanquam famulus...; Christus vero tanquam Filius in domo sua : quæ domus sumus nos... »

C'est nous donc qui, pris individuellement d'abord, puis dans l'immense collectivité qui s'appelle l'Église, sommes par excellence l'édifice du Christ. Mais, hélas ! cette sublime construction ayant été bientôt, *au premier point de vue*, dégradée et souillée en Adam par l'ennemi commun de Dieu et de l'homme, le Verbe créateur devait à sa gloire de la refaire sur le plan primitif. C'est ce qu'il a exécuté, et d'une façon plus merveilleuse encore ² :

« Cum livor et fraus dæmonis
 Fœdasset humanum genus,
 Tu, carne amictus, perditam
 Formam reformas artifex. »

Cette forme céleste, dont l'envie et la ruse du démon avait terni l'éclat, lui le divin ouvrier vient ici-bas la *réformer*, en

¹ « ... Et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. » (*Gen.* II, 7.)

² « Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabilius reformasti... » (Collecte de la messe, à la bénédiction de l'eau.)

se revêtant de notre chair mortelle, pour rendre à l'humaine nature tout ce qu'elle perdit dans sa chute, et renouer ainsi par son incarnation le lien d'amour qui l'unissait à Dieu au paradis terrestre ¹.

« Qui natus olim e Virgine,
Nunc e sepulchro nasceris,
Tecumque nos a mortuis
Jubes sepultos surgere. »

Né d'abord du sein de la Vierge, il renaît aujourd'hui du sépulcre, et nous commande de nous lever maintenant d'entre les morts, pour ressusciter avec lui et nous rendre à jamais participants de sa vie glorieuse ².

Mais cette résurrection spirituelle n'a pu se réaliser pour nous que dans l'eau du baptême où le pasteur éternel purifie ses brebis : c'est là le bain salulaire des âmes, c'est le sépulcre de leurs crimes :

« Qui Pastor æternus gregem
Aqua lavas baptismatis :
Hæc est lavacrum mentium,
Hæc est sepulchrum criminum. »

Or le principe et la source de toute cette miraculeuse restauration, n'est-ce pas le sang précieux du Sauveur que l'Eglise, en terminant cette hymne, nous montre encore attaché à la croix, afin que, au milieu de nos allégresses pascales, nous n'oublions pas à quel prix nous avons été rachetés.

« Nobis diu qui debitæ
Redemptor affixus cruci,
Nostræ dedisti prodigus
Pretium salutis sanguinem. »

¹ « Et nos Deo conjungeres
Per carnis contubernium. » (*Texte original.*)

² Sa résurrection, en effet, n'est-elle pas le gage de la nôtre ?
« Per quem et nos resurgere
Devota mente credimus. » (*Texte original.*)

XVII

HYMNE PASCALE AUX LAUDES

Auteur inconnu.

Aurora cœlum purpurat,
Æther resultat laudibus,
Mundus triumphans jubilat,
Horrens infernus infremit.

5. Rex ille dum fortissimus
De mortis inferno specu
Patrum senatum liberum
Educit ad vitæ jubar.

Cujus sepulcrum plurimo

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 1. Aurora *Lucis rutilat,*
2. Cœlum *laudibus intonat,*
3. Mundus *exultans* jubilat,
4. Gemens *infernus* ululat :
5. Cum Rex ille *fortissimus*
6. Mortis *confractis viribus,*
7. Pede *conculcans tartara*
8. Solvit a *pœna miseros.*
9. Ille qui *clausus lapide*

10. Custode signabat lapis,
Victor triumphat, et suo
Mortem sepulcro funerat.
- Sat funeri, sat lacrymis,
Sat est datum doloribus :
15. Surrexit extingtor necis,
Clamat coruscans Angelus.

CODD. MSS. — *Oxon. Theotisc.* s. viii. (Jac. Grimm.). — *Trevir.* 1 et 2. s. viii et ix. (Mone.) — *Corb.* 1. s. x. (P.). — *Jul.* s. x. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*).

Synopsis. — A la radieuse aurore du grand jour de Pâque auquel elle nous reporte en ce moment, l'Église fait résonner à nos oreilles l'hymne de louange et de triomphale allégresse, dont retentissent le ciel et la terre, et aussi les cris de frayeur que pousse l'enfer épouvanté, alors que le Roi très fort entraîne à sa suite vers la *lumière de vie* la noble et l'innombrable phalange des saints pères qu'il a délivrés de la prison souterraine des limbes où la mort les retenait captifs. Des gardes nombreux veillaient autour de son tombeau scellé : il est vainqueur, il triomphe de la mort et l'enferme elle-même pour jamais dans ce sépulcre où il vient de célébrer ses funérailles. L'Église alors nous invite à déposer le deuil, à sécher nos larmes et à relever nos cœurs abattus par la douleur; car, dit-elle, l'Ange resplendissant de lumière proclame bien haut que le destructeur de la mort est ressuscité.

Critique. — On ne connaît pas l'auteur de cette hymne;

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 10. *Custoditur sub milite*
11. *Triumphans pompa nobili*
12. *Victor surgit de funere.*
13. *Solutis jam gemitibus*
14. *Et inferni doloribus,*
15. *Quia surrexit Dominus*
16. *Resplendens clamat Angelus.*

mais les manuscrits indiquent assez qu'elle remonte fort haut. Toutefois la règle de Saint-Aurélien d'Arles n'en fait pas mention. En outre de sa doxologie, elle compte onze strophes (44 vers) dans les codices, ceux entre autres d'Oxford, de Trèves (1 et 2) et du cardinal Tomasi. Les diverses éditions de l'Hilarius ¹, et les collections de Clicthoue, de Cassandre, de Mone et de Daniel la reproduisent aussi intégralement.

Au XII^e siècle, au plus tard, la pièce fut divisée en deux parties, dont la première comprenait cinq strophes, c'est-à-dire jusqu'à *Tristes erant apostoli*, affectée à Matines, et la seconde aux Laudes ². Puis à une époque plus rapprochée de nous, mais qu'il est difficile de préciser, alors que l'hymne précédente : *Rex æterne Domine* (texte prim.) eut définitivement pris place à Matines, les quatre premières strophes seulement de celle qui nous occupe furent fixées aux Laudes des dimanches et des fêtes du temps pascal, et tout le reste, depuis la strophe V : *Tristes erant apostoli*, passa à l'office des Apôtres pour ce même temps.

Enfin saint Pie V, dans son bréviaire qu'il imposa à l'Église universelle par la bulle : *Quod a nobis*, subdivisa encore cette seconde partie de notre hymne pour en assigner à Laudes des Apôtres, *Tempore paschali*, les trois dernières strophes, comme nous le redirons en son lieu.

Au point de vue du symbolisme surtout, la commission d'Urbain VIII, comme tant d'autres fois, n'a pas eu de bonheur dans la retouche de l'hymne de ce jour. En revanche, avouons-le tout d'abord, elle a été plus heureuse pour les autres vingt-huit vers de l'office pascal des Apôtres.

Commentaire.

« Aurora cælum purpurat,
 Æther resultat laudibus,
 Mundus triumphans jubilat,
 Horrens infernus infremit :

Toutes les aurores sont au Seigneur, mais celle de ce

¹ Cf. à notre *Recensus*, B., t. I, p. 15, plusieurs de ces imprimés sous ce titre : *Expositio* ou *Recognitio hymnorum*.

² Les Dominicains retiennent encore cette première division, nonobstant les modifications ultérieures.

grand jour, que Dieu a fait entre tous les autres — *Hæc dies quam fecit Dominus*, — est par excellence la messagère du Christ, vraie lumière — *Lux vera*, — dont les immortelles splendeurs se lèvent sur le monde à l'heure bénie de sa résurrection.

Cette locution mystique — *Aurora Lucis*, — ne peut être rachetée par la description plus ou moins poétique d'un phénomène purement naturel, dont le mot suivant *Æther*, au lieu de *Cælum*, accentue encore l'absence de tout symbolisme.

Cælum, à l'original, marquait le séjour des esprits bienheureux, comme *mundus* celui des élus sur la terre et aussi des justes dans les limbes; *infernus* indiquait la noire habitation des démons et des réprouvés. Cette trilogie qui nous rappelle le texte de saint Paul aux Philippiens (II, 10) ¹, n'a-t-elle pas perdu quelque chose de sa netteté sous la retouche des correcteurs?

La strophe finissait autrefois par les vers :

« Gemens infernus ululat. »

Celui qui a pris sa place vaut-il donc mieux? Y entendons-nous, comme avant, le désespoir de l'enfer se traduire par les hurlements féroces de la bête — *Ululat* ?

« Rex ille dum fortissimus
De mortis inferno specu
Patrum senatum liberum
Educit ad vitæ jubar. »

C'était l'heure, en effet, où le Roi de gloire, à la force duquel rien ne peut résister — *Rex fortissimus* ², — venait enfin d'affranchir la sainte phalange des justes, dont le séjour relevait du sombre empire du démon, et les faisait remonter avec lui à la lumière de la vie ³.

¹ « Ut in nomine Jesu omne genu flectatur cœlestium, terrestrium et infernorum. »

² « Ego sum fortissimus Deus. » (Gen. XLVI, 3.)

³ C'est avec des couleurs bien plus vives et autrement assorties à *fortissimus*, que l'ancien texte, complétant la strophe, chantait à la suite de ce mot :

« Mortis contractis viribus,
Pede conculcans tartara
Solvit a pœna miseros. »

Miseros. — Car rien n'apporte plus de peine au cœur que l'attente prolongée d'un bonheur à venir. Et pour les âmes en particulier dont la justice et

« Cujus sepulcrum plurimo
Custode signabat lapis,
Victor triumphat, et suo
Mortem sepulcro funerat. »

Signabat lapis — rappelle tout à la fois et la pierre du sépulcre et le sceau que la synagogue y a apposé.

Plurimo custode — sous entendu *sub*, qui existe au texte primitif.

Et suo mortem sepulcro funerat. — Belle pensée qui évoque le souvenir de cette immortelle strophe de notre prose pascale.

« Mors et vita duello
Confixere mirando;
Dux vitæ mortuus
Regnat vivus. »

En terminant, l'Église nous convie à la joie. Plus de deuil, s'écrie-t-elle, plus de larmes, plus de douleurs, le destructeur de la mort est ressuscité: c'est l'Ange resplendissant de lumière qui le proclame de sa voix retentissante:

« Sat funeri, sat lacrymis,
Sat est datum doloribus:
Surrexit extincor necis,
Clamat coruscans Angelus¹. »

la sainteté de Dieu exigent encore de rigoureuses satisfactions en purgatoire, l'approche même de ce bonheur si ardemment désiré, loin de diminuer leurs angoisses, ne fait que les augmenter par l'accroissement toujours de plus en plus intense de leurs pieux désirs. C'est de celles surtout qui voient luire déjà l'aurore de leur délivrance, que nos pères, auxquels l'espérance de foi suggérait souvent le mot le plus heureux pour mettre en saillie une idée chrétienne, appelaient si justement les *âmes en peine*:

« Solvit a pœna miseros. »

¹ La vieille strophe était celle-ci :

« Solutis jam gemitibus
Et inferni doloribus,
Quia surrexit Dominus
Resplendens clamat Angelus. »

C'est un écho de ce double passage évangélique: « Quem Deus suscitavit, SOLUTIS DOLORIBUS INFERNI. » (*Act. II, 24.*) — « Venite, et videte locum ubi positus erat DOMINUS... Dicite discipulis ejus QUIA SURREXIT. » (*Matth. XXVIII, 6, 7.*) — Comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, nos anciens hymnograpes n'étaient jamais si heureux que lorsqu'ils pouvaient introduire dans leur versification les textes mêmes des Écritures. Et qui donc oserait les en blâmer?

XVIII

HYMNE AUX VÊPRES ET AUX LAUDES DE L'ASCENSION

Auteur inconnu.

Salutis humanæ Sator,
Jesu, voluptas cordium,
Orbis redempti Conditor,
Et casta lux amantium.

5. Qua victus es clementia,
Ut nostra ferres crimina,
Mortem subires innocens,
A morte nos ut tolleres?

Perrumpis infernum chaos,

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 1. *Jesu nostra Redemptio,*
2. *Amor et desiderium,*
3. *Deus Creator omnium,*
4. *Homo in fine temporum.*
5. *Quæ te vicit clementia,*
6. *Ut ferres nostra crimina, (Interv.)*
7. *Crudelem mortem patiens,*
8. *Ut nos a morte tolleres? (Interv.)*
9. *Inferni claustra penetrans,*

10. Vincitis catenas detrahis :
Victor triumpho nobili
Ad dexteram Patris sedes.

Te cogat indulgentia,
Ut damna nostra sarcias,

15. Tuique vultus compotes
Dites beato lumine.

Tu dux ad astra et semita,
Sis meta nostris cordibus,
Sis lacrymarum gaudium,

20. Sis dulce vitæ præmium.

CODD. MSS. — *Corb.* 1. s. x. (P.). — *Harl.* et *Jul.* — *Vesp.* s. x-xi.
— *Oswald.* an. D. 1064. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*). — *S. Bert.*
Circ. 1003. — *S. Germ. Prat.* s. xi. (P.).

Synopsis.— Au jour de son Ascension, où le divin Rédempteur, après avoir accompli son œuvre ici-bas, remonte au ciel, maintenant revêtu de notre humanité, l'Église, sa chère épouse, le suit de son pieux regard jusqu'à ce trône de gloire qu'il doit occuper enfin et pour toujours à la droite du Père, et qu'il a si noblement conquis par tant de travaux, d'opprobres et de douleurs. Elle s'étonne que sa divine clémence ait pu lui faire accepter le honteux fardeau de nos crimes et, malgré son innocence, lui faire expier par une mort cruelle, pour nous ar-

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 10. *Tuos captivos redimens,*
12. *Ad dextram Patris residens.*
13. *Ipsa te cogat pietas,*
14. *Ut mala nostra superes*
15. *Parcendo, et voti compotes*
16. *Nos tuo vultu saties.*
17. *Tu esto nostrum gaudium,*
18. *Qui es futurus præmium :*
19. *Sit nostra in te gloria,*
20. *Per cuncta semper sæcula.*

racher nous-mêmes à la mort du péché. Le triomphe qu'il remporte sur l'enfer, en brisant les chaînes de ses élus captifs, excite de nouveau son admiration: « Laissez-vous vaincre encore, lui dit-elle, par cette même miséricordieuse bonté; réparez toutes nos pertes, et faites-nous jouir là-haut de la bienheureuse lumière de votre visage.

Vous êtes, ajoute-t-elle en finissant, le guide et la voie qui mène au ciel: soyez aussi le but de toutes les aspirations de nos cœurs! Soyez notre joie dans les larmes de l'exil! Soyez notre douce récompense dans l'éternelle vie!

Critique. — Parmi les auteurs qui ont le plus grossièrement erré dans l'attribution de cette hymne, signalons Grancolas¹, qui, je ne sais pour quel motif, l'assigne à saint Bernard. Or l'abbé de Clairvaux naquit seulement en 1091, et l'hymne était en plein usage déjà au x^e siècle, au commencement duquel, et non plus tard, elle fut composée. Le vieux hymnaire des Chartreux ne la relate pas, et on y lit à sa place l'hymne: *Optatus votis omnium*². D'autre part, toutes les églises ne l'avaient pas d'abord à la même Heure canoniale: le plus grand nombre la chantaient à Complies³; en dehors des manuscrits, elle est également indiquée pour cette Heure dans les imprimés des xv^e et xvi^e siècles. Les collections de Wimpheling, de Clithoue, de G. Cassandre, en font foi⁴. D'autres églises la chantaient à Matines; d'autres enfin aux Laudes, comme nous l'apprennent, pour le premier cas, l'hymnaire anglo-saxon de Durham (xi^e s.), et pour le second, celui de saint Alban (xii^e s.)⁵. Ce ne fut, paraît-il, que vers la fin du xvi^e siècle qu'on la fixa à peu près partout aux doubles Vêpres et à Laudes.

¹ *Commentaire Hist. sur le Brév. rom.*, t. II, p. 361.

² Cf. pour celle-ci le *Thesaurus Hymnologicus* de Daniel (t. I, p. 62), qui cite Tomasi comme l'ayant trouvée dans le *Codex Vaticanus*, 82. — Voir notre *Recensus*, t. I.

³ Les Dominicains, qui l'ont chantée déjà à Complies depuis Pâques jusqu'à l'Ascension, n'en récitent plus à la même Heure de cette fête que l'unique strophe: *Tu esto nostrum gaudium*, etc., suivie de la Doxologie: *Gloria tibi, Domine*, qui scandis *supra sidera*, etc. Strophe et clause du reste qui ne figurent pas chez eux dans notre hymne de l'Ascension.

⁴ Cf. pour ces trois auteurs notre *Recensus* B., t. I.

⁵ Cf. *The Publicationes of the surtees Society*, vol. XXIII, 1851, et l'éditeur anglais de l'*Hymnarium Sarisburiense*. — Londres, 1851.

Le Rituel désigne cette hymne et la suivante parmi les six, y compris le *Te Deum*, qui sont chantées, selon la longueur du parcours, à la procession du saint Sacrement. Sans doute parce que, après celles de l'office de ce jour, elles exaltent le mieux l'œuvre ineffable de notre rédemption, et la gloire qui en revient à l'humanité sacrée du Sauveur. Parmi les beautés mystiques de cette pièce, qui emprunte à la solennelle circonstance un éclat tout particulier, notons ce double contraste pour Jésus-Christ d'abord, entre ses mortels abaissements et son immortel triomphe, son humble trône eucharistique, et son trône éternel des cieux; pour nous ensuite, entre l'obscur vision de la foi, en cette vallée de larmes, et la claire vue là-haut de l'Homme-Dieu, qui nous dérobe ici-bas sa présence sous les voiles de son auguste sacrement.

Commentaire.

« *Salutis humanæ Sator,
Jesu, voluptas cordium,
Orbis redempti Conditor,
Et casta lux amantium.* »

Sator. — Auteur, — et, pour mieux expliquer la vraie signification de ce mot, le divin *Semeur* de notre salut, dont il a assuré l'heureuse réalisation par tous les mystères de sa naissance, de sa vie, de sa passion, de sa mort, et de sa résurrection glorieuse, qui ont été pour nous autant de semences de salut.

Castalux amantium, — c'est-à-dire, par hypallage, la lumière de ceux qui l'aiment dans un cœur pur et un corps chaste.

Mais combien cette strophe, dont l'élégance classique est incontestable, et à laquelle ne manque pas même l'assonance qui flatte toujours si agréablement l'oreille, est cependant encore au-dessous de celle qu'on a cru devoir éliminer :

« *Jesu, nostra Redemptio,
Amor et desiderium,
Deus Creator omnium,
Homo in fine temporum.* »

Jésus-Christ n'est pas seulement l'auteur du salut; il est le salut même et notre rédemption, car il en est personnellement

le prix : *Qui dedit redemptionem semetipsum*. (Tim. II, 7.) En retour, l'âme fidèle a concentré en lui toutes les affections et toutes les aspirations de son cœur, et peut dire en vérité que Jésus est son amour et l'unique objet de ses désirs — *Amor et desiderium*. Cette forme de langage est bien de toutes la plus expressive; aussi la rencontrons-nous fréquemment sur les lèvres enflammées des saints ¹.

Et que dire de cette ravissante opposition qui met si heureusement en relief, dans le Sauveur, et la puissance créatrice du Dieu, et l'infirmité de l'homme au déclin des siècles :

« Deus Creator omnium,
Homo in fine temporum. »

Jésus est tout à la fois le Dieu qui a tout créé au commencement, et l'Homme qui, à la fin des temps, c'est-à-dire au dernier âge du monde, en se faisant notre frère, s'est, pour ainsi parler, comme emprisonné avec nous dans sa propre création ².

« Qua victus es clementia,
Ut nostra ferres crimina,
Mortem subires innocens
A morte nos ut tolleres. »

Cette ineffable clémence du divin Rédempteur n'avait pas d'autre source que son union mystique avec sa chère épouse l'Eglise, dont il était venu sceller sur la croix l'immortelle alliance. Dès lors nos iniquités étaient les siennes, non pas quant à la coulpe et la souillure, mais quant à l'expiation, dont il avait assumé sur lui toute la rigueur, comme le chef pour ses membres, le père pour ses enfants, le Pasteur pour son troupeau.

« Perrumpis infernum chaos,
Vinctis catenas detrahis :
Victor triumpho nobili
Ad dexteram Patris sedes. »

La mort du Christ est le signal de son triomphe : son corps meurtri n'est pas couché encore dans les ombres du sépulcre et

¹ « O mon amour et ma miséricorde ! — ô mon amour tout-puissant de mon Dieu ! — ô mon espérance unique ! » (St^e Thérèse, 1^{re} et 2^e médit. après la communion.)

² Quant à l'*hiatus* du dernier vers, nous renvoyons le lecteur à notre Introduction, t. I, pp. xcv, xcvi.

déjà son âme victorieuse est descendue aux Limbes pour briser les fers de ses *chers captifs* ¹, qui bientôt, entraînés à sa suite, se joindront aux anges pour former son cortège, lorsque du sommet de la sainte montagne il s'élèvera vers le ciel, où il doit s'asseoir enfin et à jamais à la droite du Père.

« Te cogat indulgentia,
Ut damna nostra sarcias,
Tuique vultus compotes
Dites beato lumine. »

La leçon originale nous semble s'harmoniser mieux avec les deux précédentes strophes. Le lien qui l'y rattache est plus sensible, et le rôle surtout de l'infinie puissance que l'infinie bonté appelle à son service, s'affirme ici avec une ampleur dogmatique dont les correcteurs peut-être ne se sont rendu compte qu'à moitié :

« Ipsa te cogat pietas,
Ut mala nostra superes
Parcendo, et voti compotes
Nos tuo vultu saties. »

Que cette même bonté — *ipsa pietas* — (*pietas* est à cet endroit le mot par excellence) — qui vous a contraint d'accepter la mort et de briser, pour affranchir vos élus captifs, les barrières de l'enfer, vous force encore, — car votre mission rédemptrice ne sera qu'alors pleinement accomplie, — de triompher (*Superes*), par votre miséricordieux pardon (*parcendo*), de de toutes les résistances coupables qu'opposent à votre grâce nos péchés (*mala nostra*).

C'est de cette miraculeuse puissance du pardon que nous avons parlé déjà à l'hymne des Laudes du Carême (p. 27, note 4), et que la collecte du x^e dimanche après la Pentecôte signale en termes si formels : « Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas... »

La fin de cette antique strophe ne mérite pas moins notre attention : *voti compotes* est l'écho de *desiderium* au début de l'hymne. Il met dans tout son éclat le dernier vers, dont le verbe *saties* rappelle si à propos ce texte du psalmiste (xvi, 15) : « Satiabor cum apparuerit gloria tua. »

¹ « Tuos captivos redimens, » comme le dit si bien le texte primitif.

« Tu dux ad astra et semita,
Sis meta nostris cordibus,
Sis lacrymarum gaudium,
Sis dulce vitæ præmium. »

Depuis la chute d'Adam, l'humanité avait perdu sa première voie, et s'était égarée dans les sentiers de la mort; mais le Verbe de Dieu, la prenant en pitié, daigna lui-même se faire homme et se constituer ainsi, par les exemples de sa vie et les mérites de sa passion et de sa mort, la voie nouvelle qui nous conduira au ciel si nous savons marcher sur ses traces — *Tu dux ad astra et semita.*

Mais pour cela il faut que nos âmes se dégageant des affections terrestres, s'attachent à Jésus par le lien d'un inviolable amour — *Meta nostris cordibus*; — de telle sorte que chacun de nous puisse dire avec l'innocente martyre sainte Agnès: « Le Seigneur m'a imprimé au front le sceau de son alliance, afin qu'aucun autre n'ose jamais prétendre entrer avec lui en partage de mon cœur¹. »

Alors seulement Jésus sera notre allégresse dans les larmes de l'exil, en attendant qu'il soit là-haut notre douce et éternelle récompense:

« Sis lacrymarum gaudium,
Sis dulce vitæ præmium². »

¹ « Posuit signum in faciem meam, ut nullum præter eum amatorem admittam. » (*Offic. de sainte Agnès*, 2^e rép. du 1^{er} Noct.)

² D'une facture plus simple, mais non moins noble assurément, l'ancien texte de cette strophe finale se recommande tout particulièrement à notre appréciation :

« Tu esto nostrum gaudium,
Qui es futurus præmium:
Sit nostra in te gloria,
Per cuncta semper sæcula. »

Les deux premiers vers surtout sont d'une exquise beauté : Jésus est notre joie sur la terre, parce qu'il est au ciel notre récompense. Quant à notre gloire en ce monde, elle est véritablement le reflet de la gloire à venir, et si Jésus nous permet, s'il nous commande même de nous glorifier en quelque chose, ce ne peut être, selon la parole de l'Apôtre, qu'à cause de lui et en lui : « Qui gloriatur, in Domino gloriatur. » (*II Cor. x, 17.*) — Le triple *hiatus*, n'apportant ici aucune aspérité dans le chant, loin de nuire au charme de la forme, l'augmente, au contraire, en lui prêtant une expression plus nette et plus hardie. — Cf. notre *Introduction*, t. I, p. xcii.

XIX

HYMNE A MATINES DE L'ASCENSION

Auteur inconnu.

Æterne Rex altissime,
Redemptor et fidelium,
Cui mors perempta detulit
Summæ triumphum gloriæ.

5. Ascendis orbes siderum,
Quo te vocabat cœlitus
Collata, non humanitus,
Rerum potestas omnium.

10. Ut trina rerum machina,
Cœlestium, terrestrium,
Et infernorum condita,
Flectat genu jam subdita.

Tremunt, videntes Angeli

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 3. Quo mors *soluta deperit*
4. *Datur triumphus gratiæ.*
5. *Scandens tribunal dexteræ*
6. *Patris, potestas omnium*
7. *Collata Jesu cœlitus*
8. *Quæ non erat humanitus.*

- Versam vicem mortalium :
 15. Peccat caro, mundat caro,
 Regnat Deus Dei caro.
- Sis ipse nostrum gaudium,
 Manens olympe præmium,
 Mundi regis qui fabricam,
 20. Mundana vincens gaudia.
- Hinc te precantes quæsumus,
 Ignosce culpis omnibus,
 Et corde sursum subleva
 Ad te superna gratia.
25. Ut cum repente cœperis
 Clarere nube judicis,
 Pœnas repellas debitas,
 Reddas coronas perditas.
- Jesu tibi sit gloria,
 30. Qui victor in cœlum redis,
 Cum Patre et almo Spiritu,
 In sempiterna sæcula.

CODD. MSS. — *Bern.* s. ix. (Daniel). — *Corb.* 1. s. x. (P.). —
S. Bert. c. 1003. (P.). — *Gemet.* 1. s. xi. (P.).

Synopsis. — Dans cette hymne de la nuit, l'Église salue une seconde fois le Roi éternel et très haut, le Rédempteur de nos âmes, qui, par sa victoire sur la mort, a mérité le triomphe de la gloire suprême. Elle l'accompagne de ses jubilations par

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 14. *Versa vice* mortalium :
 15. Peccat caro, *purgat* caro,
 17. *Tu esto* nostrum gaudium,
 18. *Manens olympe* præditum :
 29. *Gloria tibi* Domine,
 30. *Qui scandis super sidera*,
 31. *Cum Patre et sancto Spiritu*

delà les splendeurs des astres, jusqu'à ce trône où il va s'asseoir pour exercer l'universelle puissance que son Père des cieux, et non l'humaine nature, lui a conférée.

C'est là qu'il reçoit l'hommage de ce triple monde qu'il a créé, du ciel, de la terre et des enfers, qui, soumis à son empire, fléchissent désormais le genou devant lui. Les anges sont comme saisis de stupeur à la vue du changement opéré dans le sort des mortels : la chair pêche et la chair purifie ; Dieu règne dans la chair d'un Dieu. O vous qui nous attendez au ciel pour y être notre récompense, soyez dès maintenant notre joie, en triomphant dans vos membres des joies terrestres de ce monde dont vous tenez toujours les rênes. Daignez donc, poursuit l'Eglise, nous vous en supplions, pardonner toutes nos offenses, et attirer en haut nos cœurs vers vous par la céleste vertu de votre grâce ; afin que lorsque vous apparaîtrez soudain assis comme juge sur la nuée lumineuse, vous détourniez les châtimens que nous avons mérités, et nous rendiez la couronne que nous avons perdue.

Critique. — Cette hymne, dont le fond est à peu près le même que celui de la précédente, accentue mieux encore les heureux effets de la rédemption du Sauveur : la révolution d'abord qui s'accomplit dans l'humanité régénérée, et, en second lieu, la glorieuse inauguration de cet état nouveau par Jésus-Christ et en Jésus-Christ au jour de son admirable ascension.

La pièce est communément attribuée à saint Ambroise, mais sans preuves ; et en réalité l'auteur nous est encore inconnu. Le premier manuscrit, à notre connaissance, qui la relate, est celui de Berne, collationné par Adalbert Daniel, et que nous avons marqué en tête de cette étude ¹. L'heure à laquelle on la chantait varia beaucoup selon les temps et les lieux. Les Codices de Durham, de Saint-Bertin, d'Oswald (S. XI), l'assignent à Matines ² ; ceux de saint Alban (S. XII), de York, de Salisbury (S. XIV) l'indiquent pour les Vêpres ³.

¹ Daniel pense qu'elle est du VI^e au VII^e s. (*The. Hymnolog.*, t. IV, p. 82.)

² A l'abbaye bénédictine de Saint-Bertin on la chantait ainsi divisée : à Matines, les quatre premières strophes ; à Laudes, les trois suivantes : *Tu esto... ou plutôt Tu Christe nostrum gaudium — Hinc te precantes quæsumus. — Ut eum rubente cæperis.*

³ Le Codex d'York la place aussi à Matines (*ad Noct.*). — Cf. pour ces

En outre des strophes dont se compose notre texte romain, on en lit six autres au bréviaire Mozarabe, que Daniel reproduit d'après le cardinal Tomasi, en les intercalant entre parenthèses (crochets). Y a-t-il là deux hymnes ou une seule? C'est l'objet d'une assez vive discussion entre Daniel et Mone, qui intéressera peut-être quelques critiques, mais dans les détails de laquelle le cadre de ces *Études* ne nous permet pas de nous attarder ¹.

Commentaire.

« Æterne Rex altissime,
Redemptor et fidelium,
Cui mors perempta detulit
Summæ triumphum gloriæ. »

On voit dès le début que l'hymne s'adresse à l'Homme-Dieu, qui, en sa qualité de Rédempteur, a mérité, par sa victoire sur la mort, le glorieux titre de Roi éternel et très haut :

Æterne Rex altissime. »

Cette royauté éternelle de Jésus nous est bien souvent signalée dans l'Évangile. N'est-ce pas comme Roi que Gabriel l'annonce à Marie ²; que les Mages viennent l'adorer ³; qu'il se dépeint lui-même dans la double parabole du débiteur insolvable et du festin des noces ⁴, et surtout au grand jour de son formidable jugement ⁵? N'est-ce pas comme Roi enfin qu'il fait son entrée triomphante dans Jérusalem ⁶. Sa royauté, il

codices notre *Recensus*, t. I et II, à l'exception des trois de Durham, de Saint-Alban et de York, qui ne s'y trouvent pas encore mentionnés.

¹ Cf. Mone, I, p. 223 sq., et Daniel, I, p. 196, et IV, p. 79.

² « ... Et dabit illi Dominus Deus sedem David, Patris ejus; et regnabit in domo Jacob, et regni ejus non erit finis. » (*Luc.* I, 32, 33.) — Sainte Thérèse disait qu'elle n'entendait jamais chanter à la messe, dans le *Credo*, que le règne de son Époux *n'aura pas de fin* sans tressaillir d'allégresse.

³ « Ubi est qui natus est Rex Judæorum. (*Matth.* II, 2.)

⁴ « ... Assimilatum est regnum cælorum homini Regi, qui voluit rationem ponere cum servis suis. » (*Ibid.* XVIII, 33.) — « Simile factum est regnum cælorum homini Regi, qui fecit nuntias Filio suo (à son Fils Roi comme lui, B. II, 6.) » — (*Ibid.* XXII, 2.)

⁵ « Tunc dicat Rex his qui a dextris ejus erunt : Venite... » (*Matth.* XXV, 34.)

⁶ « Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus. » (*Zach.* IX, 9.)

l'affirme nettement devant Pilate ¹; et maintenant qu'on jette sur ses épaules meurtries un vil lambeau de pourpre, qu'on lui mette en main un roseau pour sceptre et sur la tête un faisceau d'épines pour diadème, il n'abdiquera pas, et en dépit de toutes les moqueries sacrilèges des juifs et de leurs protestations auprès de Pilate, son titre de Roi l'accompagnera jusqu'au bout, et on le verra écrit au sommet de la croix dans les trois langues qui se partagent le monde ². Si les juifs déicides refusent encore à Jésus ce titre souverain ³, toutes les nations baptisées le proclament à jamais avec la sainte Église dans un concert unanime: « Regi sæculorum immortalī et invisibili, soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum ⁴. »

Mais le Sauveur n'est pas seulement le Roi éternel; il est aussi le Roi très haut — *Altissime*. Et cette incommunicable qualification peut-elle plus à propos s'ajouter à la première, que dans cette solennité où nous contemplons Jésus-Christ, prendre son essor vers le ciel et s'y élever au-dessus de tous les chœurs angéliques, jusqu'à ce qu'il ait pris place à la droite du Père sur ce trône sublime que lui ont conquis ses mortels abaissements.

L'Église, si fière de son divin Époux, n'a pas pour le bénir d'expression qui lui revienne plus délicieusement sur les lèvres que celle-ci: « Tu solus altissimus Jesu Christe ¹. » C'est son cri le plus enflammé d'amour, parce qu'il réveille le mieux ses immortelles espérances; car si son Bien-aimé règne déjà au plus haut des cieus, elle sait que bientôt, après les sombres jours de l'exil, elle se réunira à lui pour toujours dans les ineffables embrassements de la patrie. — Le 2^e vers :

« Redemptor et fidelium, »

confirme cette interprétation, en nous rappelant que la rédemption de nos âmes est la cause de ce triomphe de Jésus vainqueur de la mort; et que, puisque nous sommes sa conquête, nous devons lui être à jamais associés dans sa gloire.

¹ « Tu dicis quia Rex sum ego. » (*Joan.* xviii, 37.)

² « Jesus Nazarenus Rex Judæorum. » (*Joan.* xix, 19.)

³ « Nolumus hunc regnare super nos. » (*Luc.* xix, 14.)

⁴ *I Tim.* i, 17. — *Brev. Cap.* de Prime.

Notre texte réformé termine la strophe par ce double vers :

« Cui mors perempta detulit
Summæ triumphum gloriæ. »

qui nous semble limiter trop peut-être au Sauveur le fruit de sa victoire. L'ancienne leçon revêt un sens plus large et plus profond :

« Quo mors soluta deperit,
Datur triumphus gratiæ. »

Quo (per quem) la mort brisée, dissoute (*soluta*) meurt à son tour (*deperit*), et le triomphe de la gloire est assuré. « Ut sicut regnavit peccatum in morte, dit saint Paul, ita et gratia regnet per justitiam in vitam æternam per Jesum Christum Dominum nostrum ¹. » Et l'Apôtre, complétant ailleurs sa pensée à l'endroit de ce triomphe de la grâce, affirme que Dieu nous a ressuscités tous avec Jésus-Christ, et nous a déjà fait asseoir avec lui dans son royaume du ciel. — « Et conressuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu ². »

« Ascendis orbes siderum,
Quo te vocabat cœlitus
Collata, non humanitus,
Rerum potestas omnium. »

Pour avoir l'intelligence de cette strophe, il faut d'abord être bien fixé sur le sens de la double expression corrélatrice *cœlitus*, *humanitùs*, qui en donne la clef. C'est au ciel et du Père (*cœlitus*) que l'humanité sacrée de Jésus a reçu au jour de son ascension, comme la solennelle investiture de l'universelle puissance qui, dans le plan et l'économie de la rédemption, ne devait lui être conférée sur la terre (*humanitas*) que selon la convenance, pour ainsi parler, de sa mission divine ³.

¹ Rom. v, 21.

² Eph. II, 6.

³ C'est la pensée de saint Thomas : « Si autem loquamur de anima Christi secundum quod est instrumentum Verbi sibi uniti, sic habuit instrumentalem virtutem ad omnes immutationes miraculosas faciendas, ordinabiles ad incarnationis finem, qui est instaurare omnia sive quæ in cœlis, sive quæ in terris sunt. » (Part. III, q. XII, art. 2.)

Cette universelle puissance (*Rerum potestas omnium*) n'est donc pas assurément celle que le Sauveur, en tant que Dieu, partageait avec le Père et le Saint-Esprit, mais celle que ses travaux, sa passion et sa mort lui avaient si justement méritée¹.

Saint Thomas, parlant de la béatitude du Christ, qui implique évidemment pour lui l'idée de puissance et de gloire, s'exprime ainsi à ce sujet: « Même avant sa passion, le Christ voyait pleinement Dieu par son âme, et sous ce rapport il possédait réellement la béatitude. Mais la béatitude lui faisait défaut sous d'autres rapports, puisque son âme était sujette à la souffrance, et que son corps était passible et mortel. Voilà pourquoi il était en même temps possesseur des biens de la patrie, puisqu'il jouissait de la béatitude propre à l'âme, et voyageur sur la terre, puisqu'il marchait vers cette partie de la béatitude qu'il ne possédait pas encore². »

Il est vrai que certains textes de l'Évangile semblent attribuer dès ici-bas au Sauveur l'entière possession de la toute-puissance, tels que ceux-ci: « Omnia tradita sunt à Patre meo³. » — « Omnia quæcumque habet Pater, mea sunt. » — « Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra⁴. »

Mais il faut remarquer avec les Pères et les docteurs⁵ que ces passages visent seulement la nature divine, ou ne s'appliquent à la nature humaine que par anticipation. Les dernières paroles surtout que le Sauveur prononce au moment même où il s'apprête à prendre son essor vers le ciel, sont en vérité trop rapprochées de sa royale exaltation⁶ pour ne pas les référer à Jésus, ne parlant plus déjà en quelque sorte, le pied encore sur

¹ « Nonne hæc oportuit, pati Christum, et ita intrare in gloriam suam? » (*Luc. xxiv, 26.*)

² « Christus autem ante passionem secundum mentem plene videbat Deum; et sic habebat beatitudinem quantum ad id quod est proprium animæ. Sed quantum ad alia deerat ei beatitudo; quia et anima ejus erat passibilis, et corpus passibile et mortale. Et ideo simul erat *comprehensor* in quantum habebat beatitudinem propriam animæ, et simul *viator* in quantum tendebat in beatitudinem, secundum id quod ei de beatitudine deerat. » (*Part. III, q. xv, art. 10.*)

³ *Luc. x, 22.*

⁴ *Joan. xvi, 15.*

⁵ Cf. Maldonat in *Matt. apud Migne.*

⁶ « Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, etc. » (*Philip. ii, 9.*)

la terre (*humanitùs*), mais bien plutôt du haut de son trône des cieux (*cœlitùs*)¹.

Toutefois, pour rester dans l'exactitude dogmatique, faisons observer que, en montant au ciel, Jésus-Christ n'a pas acquis un accroissement *essentiel* de la puissance et de la gloire, dont, par son union hypostatique avec le Verbe, il était en possession déjà depuis le premier instant de sa conception, mais qu'il a passé à un état nouveau, constituant à jamais pour lui cette gloire *accidentelle*, qui résulte maintenant de la manifestation de sa gloire essentielle et aux bienheureux habitants de la patrie qui le contemplant sans nuage et face à face, et à la sainte Église ici-bas qui répond à son amour par ce culte perpétuel de l'Eucharistie, dont la foi, en dépit de ses ombres, lui révèle, dans l'adorable sacrement, sinon avec autant d'éclat, du moins avec une égale certitude, toutes les merveilles de son infinie grandeur.

Cette double manifestation aux anges et aux hommes aura encore, dans le temps, son jour si glorieux et si terrible entre tous, alors que le Christ apparaîtra de nouveau sur la terre pour y exercer la puissance judiciaire dont Dieu le Père a voulu exclusivement honorer le Fils de l'Homme².

Mais déjà il voit toute créature au ciel, sur la terre et dans les enfers fléchir le genou devant lui pour reconnaître son souverain empire :

« Ut trina rerum machina,
Cœlestium, terrestrium,
Et infernorum condita,
Flectat genu jam subdita. »

Aujourd'hui les anges admirent en tremblant le changement

¹ Cette strophe 11, dont l'agencement, au texte primitif, laisse peut-être à désirer, se trouve modifiée comme il suit dans le vieux Bréviaire cistercien :

« Scandens tribunal gloriæ,
Patris locaris dextera,
Et potestatem accipis
Perfectam super omnia. »

² « Neque enim Pater judicat quemquam, sed omne judicium dedit Filio. — Et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est. »
(*Joan.* v, 22-27.)

opéré dans le sort des mortels : la chair a péché en Adam ; mais elle a tout purifié en Jésus-Christ, et c'est maintenant dans sa chair qu'un Dieu règne à jamais :

« Tremunt vidente Angeli
Versam vicem mortalium ¹ :
Peccat caro, mundat caro ²,
Regnat Deus Dei caro. »

Quelle noble hardiesse dans cette strophe émouvante, où les contrastes, si fortement déjà accusés, sont rendus plus sail-lants encore par des allitérations qui ne sont pas ici assurément un jeu puéril, mais bien l'effet tout naturel des oppositions mêmes ! Rien d'expressif comme ce nouveau langage, qui met si admirablement en relief la sublime dignité que l'incarnation du Verbe a conférée à notre humaine nature par son union hypo-statique avec elle.

Après le ciel, c'est au sacrement de l'Eucharistie que l'Homme-Dieu règne véritablement dans sa chair et par sa chair, et fait éclater sur les âmes toutes les merveilles de sa toute-puissance — *Regnat Deus dei caro* ³.

¹ On lit *versa vice* dans presque tous les mss., comme au Bréviaire de saint Pie V. Le sens reste le même. « Tremunt, id est, cum tremore reverentur et venerantur Christum dicentes cum admiratione quod apud Esaiam scribitur : Quis est iste qui venit de Edom, tinctis vestibus de Bosra ? Et quod in psalmo vicesimo tertio habetur : quis est iste Rex gloriæ ? Et tunc plane versa est sors atque conditio mortalium. Nam prius humana natura et naturali sua conditione et peccati depressione longe infra angelicam naturam fuerat constituta ; in Christo vero eadem super omnes angelorum choros exaltata est et ad Dei Patris dexteram collocata, atque ab Angelis merito adorata. » (Clich. *in hunc loc.*)

² Tous les codices et nos vieux imprimés portent *purgat* au lieu de *mundat*, substitué par les correcteurs. Et cependant *purgat* était une heureuse réminiscence de saint Paul aux Hébreux (1, 3) : « ... Purgationem peccatorum faciens, sedet a dexteram majestatis in excelsis. » L'Eglise reproduit encore ce passage à l'office de la fête de la Transfiguration : « Purgationem peccatorum faciens, in monte excelso gloriosus apparere hodie dignatus est. » (I Vesp. *ad Magnificat.*)

³ Cf. Bourdaloue, *Sermon sur la fête du Saint-Sacrement*, que, dans sa langue liturgique, toujours si exacte et si précise, l'Eglise appelle *Festum corporis Christi*.

L'Homme-Dieu est tout pour nous maintenant : la voie qui conduit au salut « Nemo venit ad Patrem nisi per me » (*Joan.* xiv, 6) ; la vérité qui nous éclaire « Ego sum lux mundi » (*Ibid.* viii, 12) ; la vie de nos âmes, car en dehors de lui elles s'éteignent dans la mort « Qui habet Filium habet

L'Eglise alors, les yeux élevés vers le trône céleste de son divin Époux, fait monter jusqu'à lui ce cri de son cœur embrasé : puisque vous nous attendez là-haut pour y être notre éternelle récompense, soyez déjà notre unique joie dans ce bas monde, dont vous tenez toujours en main les rênes, et daignez triompher dans vos membres de toutes les fausses joies de la terre :

« Sis ipse nostrum gaudium,
Manens olympe præmium ¹,

vitam, qui non habet Filium vitam non habet. » (*Joan.* v, 12.) Jésus est donc véritablement, comme il l'affirme lui-même « Via, et veritas, et vita » (*Joan.* xiv, 6); et en quelque situation que se trouve l'âme chrétienne, elle ne peut cesser jamais d'être unie à lui sans courir le danger de ne plus avancer dans la perfection, de ne plus être illuminée de la grâce, et même d'y mourir bientôt tout à fait.

C'est pour avoir perdu de vue la vraie notion et le rôle sublime de l'humanité sacrée du Sauveur, que de faux mystiques du xvi^e siècle prétendirent que son souvenir pourrait faire obstacle au progrès de l'âme déjà avancée dans l'oraison, et qu'il fallait absolument qu'elle s'en dégageât, si elle voulait s'élever à une contemplation plus parfaite. Cette aberration eut malheureusement un certain cours, et sainte Thérèse elle-même s'y laissa prendre; mais elle en revint bientôt. « O Dieu de mon âme, s'écrie-t-elle alors, Jésus crucifié qui êtes mon souverain bien, je ne me souviens jamais sans douleur de cette folle imagination que j'avais en ce moment, parce que je ne puis la considérer que comme une grande trahison que je vous faisais, quoique ce ne fût que par ignorance. Est-il possible, ô mon Sauveur, qu'il me soit entré dans l'esprit, durant une seule heure, que vous m'auriez été un obstacle pour m'avancer dans la piété! Et quel bien ai-je reçu, si ce n'est par vous, qui êtes la source éternelle de tous les biens? S'il semble par la faveur que vous nous faites d'être toujours proche de nous dans le très saint et auguste Sacrement, que vous ne puissiez un seul moment nous quitter, comment ai-je pu m'éloigner de vous sous prétexte de vous mieux servir? » Et la sainte ajoute : « J'ai connu depuis clairement que, pour plaire à Dieu et obtenir de lui de grandes faveurs, il veut que nous les lui demandions et les recevions par Jésus-Christ son Fils, Dieu et Homme, en qui il a dit qu'il prenait son bon plaisir. Notre-Seigneur me l'a affirmé lui-même. Et je vois clairement que c'est le chemin que nous devons tenir et la porte par laquelle nous devons entrer, si nous désirons que sa suprême Majesté nous révèle de grands secrets. » (*Vie de sainte Thérèse écrite par elle-même*, chap. xxii.)

Ces paroles ne sont que la traduction du saint Paul aux Éphésiens (ii, 18) : « Quoniam per ipsum habemus accessum ambo in uno Spiritu ad Patrem. » Passage si bien interprété par le P. Péquigny : « Per ipsum, cum ipso, et in ipso adoremus, oremus, clamemus Abba, Pater. »

¹ Le texte primitif, avec tous les mss. et les incunables, a *præditum*, au lieu de *præmium*. *Præditum*, c'est-à-dire, selon Vimpheling, *paratum*, *honoratum*, vel *sublimatum*.

Mundi regis qui fabricam¹,
Mundana vincens gaudia. »

Poursuivant sa prière, elle le supplie de pardonner à ses enfants toutes leurs offenses, et d'attirer en haut et vers lui leurs cœurs par la vertu puissante de sa grâce :

« Hinc te precantes quæsumus,
Ignosce culpis omnibus,
Et corda sursum subleva
Ad te superna gratia. »

Enfin, se souvenant de ces paroles des anges après l'ascension du Sauveur : « Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum » (*Act.* i, 11), l'Église ne veut pas terminer cette hymne sans implorer pour nous les suprêmes miséricordes de l'Homme-Dieu, au jour formidable de son second avènement, lorsque tout à coup il apparaîtra comme juge sur la nuée lumineuse. A cette heure décisive, écarter de nous, lui dit-elle, les châtiments que nous méritons, et rendez-nous la couronne que nous avons perdue :

« Ut cum repente cœperis
Clarere nube judicis²,
Pœnas repellas debitas,
Reddas coronas perditas³. »

La nouvelle doxologie, qui se recommande surtout par son

¹ Cette construction n'est pas seulement celle du monde physique et naturel, mais c'est aussi et surtout l'édifice mystique de l'Église, dont le nouveau Moïse, le Christ, a l'honneur d'être le fondateur et le maître souverain : « Amplioris enim gloriæ iste præ Moyse dignus est habitus, quanto ampliorem honorem habet domus, qui fabricavit illam. » (*Hebr.* iii, 3.)

² « ... Et superveniat in vos repentina dies illa. (*Luc.* xxi, 34.) — « Et tunc videbunt Filium hominis venientem in nube... » (*Ibid.* 27.)

³ Nous avons cru pouvoir traduire par le singulier *coronas perditas*, sans prétendre exclure toutefois le pieux commentaire de Grégoire Valentin à Marsala, qui voit ici le triple diadème que l'homme a perdu chaque fois qu'il a péché : celui de sa création, celui de sa régénération, et celui de la promesse qui lui a été faite de la gloire éternelle : « Nota quod homo triplicem honorem habuit, scilicet honorem creationis, qui magnus fuit; honorem recreationis, qui major fuit; honorem promissionis, qui cum adimplebitur, maximus erit. » (*Hymnodia SS. Patrum.* — Cf. t. I de nos *Études, Recensus*, II, B.)

2^e vers, ne nous laisse rien à désirer; elle est vraiment digne de ce chant:

« Jesu, tibi sit gloria,
Qui victor in cælum redis,
Cum Patre et almo Spiritu,
In sempiterna sæcula. Amen. »

XX

HYMNE AUX VÊPRES ET A TIERCE DE LA PENTECOTE

Auteur incertain.

Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia,
Quæ tu creasti pectora.

5. Qui diceris Paraclitus,
Altissimi donum Dei,
Fons vivus, ignis, charitas,
Et spiritalis unctio.

10. Tu septiformis munere,
Digitus paternæ dexteræ,
Tu rite promissum Patris,
Sermone ditans guttura.

Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,

TEXTE PRIMITIF:

- | | | | |
|-----|-----|-------------------------------|-----------|
| VV. | 5. | Qui Paraclitus diceris, | } Interv. |
| | 6. | Donum Dei altissimi | |
| | 10. | <i>Dextræ Dei tu digitus.</i> | |

15. Infirma nostri corporis
 Virtute firmans perpeti.

 Hostem repellas longius,
 Pacemque dones protinus,
 Ductore sic te prævio
 20. Vitemus omne noxium.

 Per te sciamus da Patrem,
 Noscamus atque Filium,
 Teque utriusque Spiritum
 Credamus omni tempore.

 25. Deo Patri sit gloria,
 Et Filio, qui a mortuis
 Surrexit, ac Paraclito,
 In sæculorum sæcula.

CODD. MSS. — *Rhenov.* 2. s. x. (Daniel). — *Corb.* 1. s. x. (P.). —
Jul. s. x. — *Harl.* s. x. — *Vesp.* s. x, vel xi. — *Oswald.* A. D. 1064.
 (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*)

Synopsis. — Dans une humble et ardente supplication, l'Église invoque l'Esprit-Saint, et le prie de visiter les âmes de ses fidèles et de remplir de sa grâce céleste les cœurs qu'il a créés.

Pour se le rendre propice et inspirer à ses enfants l'ardent désir de le posséder, elle énumère d'abord les noms merveilleux sous lesquels le désigne la sainte Écriture: il est le Paraclet, le Don du Dieu très haut, la source d'Eau vive, le Feu, l'Amour, l'Onction spirituelle. Elle lui rappelle ensuite qu'il est l'Auteur et le Distributeur des Sept Dons que signale Isaïe; puis, revenant à ses noms mystérieux, vous êtes, lui dit-elle, le Doigt

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 23. Sans l'enclitique *que* après *te*,
 25. *Gloria Patri Domino*,
 26. *Natoque*, qui a mortuis.

de la droite du Père, vous êtes personnellement sa Promesse, et c'est vous qui mettez sur nos lèvres tous les trésors de votre féconde parole.

Alors commence avec la quatrième strophe la partie plus spécialement déprécative de l'hymne, où nous demandons à l'Esprit-Saint la lumière qui illumine nos esprits, l'amour qui embrasera nos cœurs, la force qui, par sa divine et incessante énergie, affermira notre chair contre les défaillances de sa fragile nature, son puissant secours pour repousser loin de nous l'ennemi, et nous assurer sans retard la paix; afin que prévenus ainsi par sa grâce, et marchant toujours sous sa conduite, nous soyons à l'abri de tout mal.

En terminant, l'Église supplie l'Esprit-Saint de lui faire connaître et le Père et le Fils, et conclut en lui demandant de croire toujours qu'il est lui même l'Esprit qui procède éternellement de l'un et de l'autre.

Critique. — Des trois hymnes de ce jour, celle-ci est la seule qui, à proprement parler, s'adresse tout entière directement au Saint-Esprit: les deux autres sont simplement narratives, sauf aux deux dernières strophes du *Beata nobis gaudia*. Ce trait caractéristique du *Veni Creator* et son exceptionnelle beauté l'ont toujours rendu cher et vénérable à la sainte Église, qui, en dehors de la Pentecôte et de son octave, le chante encore dans les circonstances les plus solennelles, telles que l'élection des souverains pontifes, le sacre des évêques, l'ordination des prêtres, le couronnement des rois, la dédicace des églises, la célébration des conciles et des synodes, la translation des corps saints, etc.

On ne peut l'entendre sans être saisi jusqu'au plus profond de l'âme de je ne sais quel religieux frémissement, et comme enveloppé dans cette atmosphère mystérieuse où Dieu se plaît à parler au cœur pour le subjuguier par sa grâce. Le souffle de l'Esprit-Saint anime tout ce chant et lui imprime à la fois un triple cachet de grandeur, de recueillement et d'ineffable piété qui en révèle bien la divine inspiration¹. Mais qui donc a écrit,

¹ « Jeune homme, j'avais des larmes dans le cœur quand, au jour de la Pentecôte, ou à l'ouverture de l'année scolaire, le *Veni Creator* retentissait à mes oreilles. » (Crétineau-Joly, *Simple récits de notre temps*, p. 468.)

sous la dictée d'En-Haut, cette immortelle pièce, dont on a dit déjà avec tant de vérité que c'est « un cantique toujours nouveau et toujours inépuisable ¹ » ? La question n'est pas résolue encore, et ne le sera peut-être jamais ; car de tous les auteurs mis en avant jusqu'à ce jour, aucun n'offre les garanties d'une incontestable authenticité, et, comme pour beaucoup d'autres hymnes, faut-il bien nous résigner à de simples présomptions plus ou moins accréditées.

Éliminons tout d'abord saint Ambroise et saint Grégoire, sans tenir compte pour ce dernier des préférences de Mone. Comment, en effet, faire remonter au iv^e siècle, et même seulement au vi^e, une hymne de cette importance, qui peut bien figurer, nous n'y contredisons pas, dans les mss. du ix^e, mais que, pour notre part, nous n'avons pas rencontrée à une date antérieure au x^e ?

Aussi bien, pour saint Ambroise en particulier, les Bénédictins ont-ils retranché cette pièce de ses œuvres, et de nos jours L. Biraghi, Dr de la bibliothèque Ambrosienne, l'a également exclue de sa collection des *Inni Sineeri* du grand évêque ². Quant à saint Grégoire, pouvions-nous bien accepter, comme preuves suffisantes, les quelques passages similaires de ses homélies que Mone invoque en faveur de l'illustre pape ? Pas plus, croyons-nous, qu'il ne serait de bonne critique d'attribuer à saint Ambroise l'hymne en question, parce qu'on y retrouve le double vers : *infirmi nostri corporis — virtute firmans perpeti*, — que l'évêque de Milan avait employé déjà dans celle qui se chantait autrefois à Noël, et qui l'est encore aujourd'hui.

¹ D. Guéranger, *Année liturgique*.

² M^{re} Barbier de Montault nous affirme, il est vrai, l'avoir lue sur les feuillets de garde du ms. CCXXVI de la bibliothèque de Sainte-Croix-de-Jérusalem à Rome, que les plus habiles paléographes, dit-il, assignent au ix^e s., sinon au viii^e. Mais, pour que cette découverte eût sûrement la valeur que le docte archéologue y attache, il faudrait que les feuillets dont il s'agit fussent réellement contemporains du codex auquel ils servent de revêtement. Or le texte du document ne nous permet guère de le croire. Car sans compter l'interpolation de la strophe : *Hic Xriste, nunc Paraclitus*, qui accuse une date plus récente, des vers aussi maltraités que ceux-ci : *Sermonem* (sic) *ditans guttura — Virtutem* (sic) *firmans perpetim*, nous disent assez que nous sommes en face d'un exemplaire beaucoup moins rapproché de la source.

³ Milano, 1862.

d'hui par les Dominicains et les Chartreux : *Veni* (ou *Venit Redemptor gentium* ¹).

Ce n'est pas, à coup sûr, la première fois qu'un hymnographe ait fait à ses devanciers de pareils emprunts.

A l'heure donc le débat nous paraît circonscrit entre Charlemagne et Raban Maur; et si, pour le trancher à l'honneur de l'un ou de l'autre, les monuments font défaut, il n'est pas du moins impossible de venger l'exclusion que, à notre sens, on s'est trop hâté de leur infliger.

Fixons au préalable l'époque généralement admise parmi les modernes de la composition de ce chant, dont les deux derniers vers de la strophe finale nous révéleraient peut-être la circonstance occasionnelle. Charlemagne, qui avait déjà chargé Théodulfe, évêque d'Orléans, d'écrire son livre *De Spiritu sancto*, réunit au mois de novembre 809 un synode à Aix-la-Chapelle, dans lequel fut résolue, selon la doctrine orthodoxe, la fameuse question de la *double procession* du Saint-Esprit ². L'heureuse issue de cette assemblée fut pour lui un grand sujet de joie; et certes, nous ne pensons pas qu'il y ait témérité à supposer qu'il conçut dès lors et réalisât bientôt le projet de composer lui-même une hymne qui consacrerait à jamais dans son empire la vérité dogmatique, dont il avait provoqué avec tant de zèle la solennelle affirmation.

Toutefois, hâtons-nous de le dire, ce serait donner à cette hypothèse une base beaucoup trop contestable, que de l'appuyer, sans y regarder de plus près et sans restriction aucune, sur le témoignage de Ekkéhard le jeune, dans sa *Vie de Notker Balbulus* ³. Laissant donc à l'écart ce document, contre lequel la

¹ L. Biraghi commence cette hymne par la strophe : *Intende qui regis Israel*, qu'on lit dans les plus anciens mss. de Milan (viii^e et ix^e s.), et qui est reproduite par Tomasi, d'après les codices *Alex.* 11 et *Vatic.* 82.

² Cette assemblée décréta-t-elle aussi l'insertion et le chant du *Filioque* dans le Symbole? M^{sr} Héfélé (*Hist. des conciles*, t. V, p. 174) se prononce pour l'affirmative après le franciscain Binterim. (A. A. V. S. 328.)

³ *Acta SS. Aprilis*, t. I. — Que Charlemagne, en effet, ait envoyé le *Veni Creator* à Notker le Bègue en échange de la séquence : *Spiritus sancti adsit gratia*, dont celui-ci lui aurait fait hommage, c'est une pure fable; puisque Notker n'était pas né encore, alors que le grand empereur descendait dans la tombe (814). Cette discordance chronologique a fait reporter de nos jours sur Charles le Chauve († 877), ou sur Charles le Gros († 888), l'attribution de notre hymne. Pour nous, disons-le franchement,

critique nous a mis aujourd'hui si justement en garde, il nous suffira de noter que les deux principales raisons hasardées par Mone pour récuser Charlemagne ne reposent sur aucun fondement solide.

Comment d'abord a-t-il pu dire que celui-ci ne savait pas assez le latin pour composer une hymne pareille, alors que son biographe Éginard affirme qu'il parlait cette langue avec autant de facilité que la sienne propre ¹, et qu'il était en outre aussi versé dans les saintes Écritures et les Pères que dans toute la littérature classique.

Quant à cette autre allégation du même auteur, que plusieurs mss. où se lit le *Veni Creator* paraissent antérieurs à Charlemagne, elle serait, à coup sûr, péremptoire, si Mone avait été en mesure de nous citer un seul au moins de ces prétendus codices. Ne le faisant pas, il trahit son incertitude; et de fait, selon la remarque d'Adalbert Daniel, le directeur des Archives de Carlsruhe n'avait sous la main, en écrivant sur cette hymne, que des mss. du xiv^e et du xv^e siècle. Donc aucun argument sérieux ne s'oppose à ce que Charlemagne soit réputé l'auteur du *Veni Creator*.

Peut-on en dire autant, en seconde hypothèse, de Raban Maur, l'illustre contemporain du grand empereur? Nous le croyons aussi sans peine. Il est vrai que le futur archevêque de Mayence n'était encore que simple diacre au moment du Synode d'Aix-la-Chapelle; mais il se trouvait déjà depuis six à sept ans à la tête de la fameuse école de l'abbaye de Fulde, et s'était acquis dès lors une telle renommée dans les sciences et les lettres, qu'on ne peut croire qu'il soit demeuré tout à fait étranger à cet événement. Aussi plusieurs auteurs

nous sommes peu enclin à cette substitution, bien que nous reconnaissons, avec nos modernes auteurs, que ces deux derniers princes ont usé l'un et l'autre, comme d'un titre héréditaire, du surnom *Magnus*, selon la remarque de Jo. Albert Fabricius. (*Bibli. latina med. et infim. ætatis.*) Nous estimons que si Ekkéhard le Jeune, dont le récit tardif (vers 1210) est bien plutôt marqué au coin de la légende que de l'histoire, brouille plus d'une fois les personnes et les dates, il serait peut-être difficile d'établir qu'en dépit même d'un anachronisme, il ne soit pas cependant resté l'écho de la tradition en assignant à Charlemagne le *Veni Creator*.

¹ « Latinam (*linguam*) ita didicit, ut æque illa ac patria lingua orare sit solitus. » (*Cap.* 25.) — Le verbe *orare* est pris ici au sens de parler, discourir.

lui ont-ils attribué cette hymne, et nous la trouvons notamment avec quelques autres dans l'édition de ses œuvres publiées à Cologne par Colvénérius, prévôt de Douai, en 1627, 3 vol. in-fo⁴. Sans donc prendre résolument parti ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux célèbres personnages, nous aurons du moins constaté qu'on ne blesse d'aucune façon les droits de la critique, en leur laissant à chacun le bénéfice d'une présomption qui nous paraît suffisamment motivée.

Et maintenant à quelle époque le *Veni Creator* a-t-il commencé à se faire entendre dans l'Église?

D'après une note de Daniel (*Thes. Hymnolog.* t. I et IV), ce serait en 898, à l'occasion de la translation du corps de saint Marcoul de Nanteuil à Lagny. L'auteur s'en réfère aux Annales de l'ordre de Saint-Benoît (édit. Mabillon, t. VI., p. 532). Nous avons couru à l'endroit indiqué, et aux tables, mais sans avoir l'heureuse chance de vérifier la citation. Est-ce Daniel qui aura été induit en erreur, ou nous qui avons mal cherché? Nous le saurons plus tard. Pour le moment, constatons que ni Rohrbacher, ni M^{sr} Héfélé, dans son Histoire des Conciles, ne parlent de la note de Daniel, et nous apprennent au contraire, à propos du concile tenu à Reims en 1049 sous la présidence du pape Léon IX, que le *Veni Creator* fut chanté à l'ouverture de la III^e session, au lieu de l'antiphone ordinaire: *Exaudi nos, Domine*, en affirmant que c'est pour la première fois qu'il est fait mention de cette hymne. Les plus anciens mss. l'assignent à Tierce seulement, et les Dominicains ne la chantent encore qu'à cette Heure. D'autres codices l'indiquent pour Matines. L'ancien *Ordinarium* de Laon la marque à toutes les Heures. Les moniales du *Paraclet* (Nogent-sur-Seine) en répétaient la 1^{re} strophe sept fois à Tierce, cinq fois à Sexte, et trois

¹ M. Ebart, dans son *Histoire de la Littérature du moyen âge en Occident*, II^e vol., de la *Littérature latine depuis Charlemagne jusqu'à la mort de Charles le Chauve* (Von zeitalter Karls des Grossen bis zum tode Karls des Kalen. — Leipzig, 1880), croit fort peu à l'authenticité des hymnes généralement attribuées à Raban Maur. C'est très bien; mais c'eût été mieux assurément s'il lui avait plu de nous initier aux raisons qui l'ont engagé à rayer de la liste de nos hymnographes l'illustre archevêque de Mayence.

Les écrivains d'outre-Rhin usent trop souvent peut-être, dans leur critique, de certains procédés sommaires qui, pour revêtir des allures fièrement tranchées, sont loin de mettre en meilleur jour les questions débattues.

fois à None ¹. Ce n'est guère avant le XII^e siècle qu'elle fut généralement, ou à peu près, fixée aux I^{res} et II^{es} Vêpres, mais conjointement avec Tierce, qui est l'heure même de la descente du Saint-Esprit.

Cette petite Heure canoniale de la Pentecôte fut toujours assimilée aux grandes Heures de son Office, et célébrée même avec une pompe tout exceptionnelle. A la cathédrale d'Avranches, l'Église entière, alors illuminée, l'hymne était entonnée au son de toutes les cloches, pendant que trois clercs en chape encensaient l'autel. A Paris, — et l'usage s'en est conservé jusqu'à l'adoption de la liturgie romaine, — l'Officiant faisait lui-même l'encensement avec les deux prêtres qui l'assistaient. A Rouen, le nombre des chanoines qui encensaient alors l'autel allait jusqu'à sept en chasuble, accompagnés d'autant de diacres et de sous-diacres. Ce rit était également en vigueur dans les églises de Bayeux, de Noyon, de Soissons et de Senlis ².

Commentaire.

« Veni, Creator Spiritus,
Mentes tuorum visita,
Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora. »

Chaque mot de cette strophe initiale, où les supplications se multiplient et se superposent déjà, est un cri de plus en plus accentué, qui appelle l'Esprit-Saint dans nos cœurs: *Veni* — *Visita* — *Imple*. C'est l'âme de la sainte Église qui, dès le début, s'épanche tout entière, et semble vouloir tout dire et tout demander dans ce premier élan.

Veni. — Le péché d'Adam avait mis en fuite le Saint-Esprit; le baptême le rappela en nous ³, et la confirmation y affermit son

¹ Cf. Martène, *de Antiq. Eccles. Ritibus*, t. III, l. IV, c. xxviii.

² Cf. Martène, *loc. sup. cit.* — Le même auteur nous apprend aussi que pendant le chant de cette hymne et de la prose: *Veni sancte Spiritus*, on jetait des fleurs du haut de la voûte et de légères étoupes enflammées, et on lâchait des colombes comme autant de symboles du Saint-Esprit et de ses dons. D. Martène ajoute avoir lu dans la vie de saint François de Sales qu'une de ces colombes de la Pentecôte vint se reposer une fois sur l'épaule du glorieux évêque de Genève.

³ « ... Ut fiat templum Dei vivi et Spiritus sanctus habitet in eo, » (*Exorc.* avant le bapt.)

séjour¹. Mais depuis, que de prévarications peut-être ne l'ont elles pas chassé de nouveau ! Et si nous le possédons encore, que de regrettables défaillances le contristent, hélas ! et combien, par une humble et incessante prière, devons-nous le supplier de rendre, de notre part, plus efficace et plus fructueuse son habitation dans nos âmes. C'est surtout en ce grand anniversaire qu'il nous faut adresser à l'Esprit-Saint ce pieux *Veni*, que l'Eglise, en dehors de notre hymne, répète cinq fois encore à la messe de ce jour : *Veni, sancte Spiritus — Veni, sancte Spiritus* (bis), — *Veni, Pater pauperum — Veni, dator munerum — Veni, lumen cordium*.

Creator Spiritus. — L'ordre admirable de notre régénération en Jésus-Christ est véritablement une seconde création : — « In Christo nova creatura. » (II Cor. v, 17.) « Ipsius enim sumus factura, creati in Christo Jesu... » (Eph. ii, 10.) — Et c'est par rapport à cette nouvelle création que le Saint-Esprit est appelé ici *Créateur* : « Non pas, dit Bossuet, qu'il ne soit créateur dans la première création avec le Père et le Fils ; mais la création nouvelle lui est donnée par une attribution particulière² ». Et ce rôle vivificateur de l'Esprit-Saint ne se limite pas à un acte transitoire et unique, car notre âme, pour ne pas mourir, a toujours besoin de son souffle divin, et sa vie surnaturelle n'est, à vrai dire, qu'une création continue et incessante.

Mentes tuorum visita. — Ce verbe est pris tour à tour, dans les saintes Écritures, en bonne ou en mauvaise part : il désigne ici une visite toute de lumière et d'amour. De lumière, pour éclairer et diriger notre âme ; d'amour, pour l'enflammer dans la charité, et lui rendre aimable et facile l'accomplissement des bonnes œuvres.

« Imple superna gratia
Quæ tu creasti pectora. »

Ces cœurs que le Saint-Esprit a créés et façonnés, comme

¹ « ... Et præsta ut eorum corda, quorum frontes sacro chrismate delinivimus, et signo sanctæ crucis signavimus, idem Spiritus sanctus in eis superveniens templum gloriæ suæ dignanter inhabitando perficiat. » (*Oraison finale*.)

² Abrégé d'un sermon pour le saint jour de la Pentecôte.

nous venons de le dire après le Psalmiste ¹, nous lui demandons maintenant de les remplir de sa grâce céleste; c'est-à-dire, selon Denys le Chartreux, de cette grâce qui, les élevant à l'état surnaturel, *Deiforme*, ou les y affermissant de plus en plus, les rend plus ou moins aptes à mériter devant Dieu ², et à laquelle se surajoutent toutes les autres qui en sont la conséquence toujours gratuite sans doute, mais aussi toujours nécessaire pour parvenir au salut.

Imple. — Ce mot marque bien la divine profusion de l'Esprit-Saint, qui se donne, il est vrai, sans mesure, mais dont la plénitude n'opère pas au même degré dans les âmes, parce que ses effets sont, d'une part, subordonnés aux dispositions de chacun, et de l'autre, à la capacité particulière dont il a plu à Dieu de le douer pour entrer en communication plus ou moins parfaite avec lui. Car il en est ici-bas, dans l'ordre de la grâce, comme au ciel dans celui de la gloire, dont le Sauveur a dit: « In domo Patris mei mansiones multæ sunt. » (*Joan.* xiv, 2³.)

« Qui diceris Paraclitus ⁴,

¹ « Qui finxit sigillatim corda eorum. » (*Ps.* xxxii, 16.)

² « Hoc est gratia gratum faciente quæ est donum supernaturale infusum, ponens rationalem creaturam in esse supernaturali, Deiformi, ad promerendum idoneo. »

³ Ananie dit à Saul : « Dominus misit me Jesus... ut videas, et implearis Spiritu sancto. » — Et Saul à son tour, devenu l'Apôtre des nations, écrit aux Éphésiens : « Nolite inebriari vino, in quo est luxuria, sed implemini Spiritu sancto. » (v, 18.) Ce n'est pas à dire assurément que ceux-ci, à l'égal de saint Paul, devaient être remplis de l'Esprit-Saint.

⁴ Plusieurs mss. et beaucoup d'imprimés portent *Paraclitus*. Citons parmi ceux-ci les suivants : *Hymnorum Recognitio per Antonium Nebrissen*, édit. de Grenade, 1534, 1549, 1553; — *Dyonisii Carthus. Hymnorum aliquot Enarratio*, édit. de Paris, 1542; — *Hymni Eccles. Georgii Cassandri*, Cologne, 1556; — *Psallerium Parisiense*, 1553; — *Tabula sacrorum Carminum per Bacherium*, Douai, 1579. (Cf. notre *Recensus*, t. I.) — Quoi qu'il en soit, l'Église romaine a toujours écrit *Paraclitus* dans tous ses livres liturgiques. C'est pour avoir contesté la légitimité de cet usage qu'Érasme fut condamné par la faculté de théologie de Paris, comme nous l'apprend J.-B. Thiers dans sa savante dissertation : *De retinenda in libris Eccles. voce Paraclitus*, Lyon, 1669. Ce qui n'a pas empêché les Dominicains de maintenir dans leur Bréviaire la leçon *Paraclitus*. « Dom de Vert, dit D. Guéranger (*Instit. Liturg.*, t. II, p. 112), démentit la tradition que François de Harlay avait respectée sur le mot *Paraclitus*, et alla jusqu'à chanter et écrire en toutes lettres *Paraclitus*, en dépit de la quantité. Au reste, et ceci prouvera combien les instincts liturgiques s'étendent loin, dans la même censure où la Sorbonne, en 1526, vengeait les tradi-

Altissimi donum Dei ¹,
Fons vivus, ignis, charitas,
Et spiritalis unctio. »

Paracletus — du grec παρακλητος, *Consolateur, Avocat*. C'est, en effet, de l'Esprit-Saint que l'Apôtre dit qu'il est le « Dieu de toute consolation », et ailleurs, qu'il « supplie pour nous par des gémissements inénarrables ² ». Jésus-Christ lui-même l'a ainsi appelé : « Paracletus autem spiritus sanctus, quem mittet pater in nomine meo. » (*Joan.* xiv, 26.)

Donum Dei. — Ce nom du Saint-Esprit lui est propre; et bien que Celui-ci ne se soit donné à nous que dans le temps, il convient éternellement à la personne divine, puisque, en procédant du Père et du Fils comme amour, il procède avec la nature du premier don (*in ratione Doni primi*), dans lequel sont conférés tous les autres; ce qui fait dire à saint Augustin : « Les dons qui sont partagés aux membres de Jésus-Christ viennent du don qui est l'Esprit-Saint ³. » De sorte qu'il est tout à la fois pour nous le donateur et le don — « tu qui Dator es et Donum ⁴. »

Fons vivus — c'est-à-dire, comme s'exprime Denys le Chartreux, « la source et la première origine *vitale* de tout bien et de toute vie, soit de la nature, soit de la grâce et de la gloire; puisque il est vrai Dieu et Distributeur de tout bien créé avec le

tions catholiques contre Érasme, elle notait aussi comme nouveauté intolérable l'affectation pédantesque du *Paracletus*, que cependant tous nos Bréviaires français ont emprunté à D. de Vert. » — Les correcteurs ont cru devoir rectifier le vers primitif : *Qui Paracletus diceris*, à cause du trochée aux deux premiers pieds; mais l'iambe et le trochée s'employaient si fréquemment l'un pour l'autre à cette époque déjà, que Clithoue a pu dire : « Hymnus iste carminis iambici dimetri legibus concine et apte continetur. »

¹ On lit au texte primitif : *Donum Dei altissimi*. Il y avait là un bien innocent *hiatus*, que les correcteurs n'ont su tolérer. — Cf. notre *Introduction*, t. I, p. xcii.)

² « Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra. » (*II Cor.* iii, 4.) — « Sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. » (*Rom.* viii, 26.)

³ « Per donum, quod est Spiritus sanctus, multa propria dona dividuntur membris Christi. » (*De Trinitate*, xv, cap. xxiv.) — Cf. S. Thom., Part. I, q. xxxviii, art. 2.

⁴ Adam de Saint-Victor, x^e strophe de la prose de la Pentecôte : *Lux jocunda, Lux insignis*.

Père et le Fils, et aussi l'unique source vive avec le Père éternel et son Fils unique ¹. C'est de cette fontaine divine que le Sauveur disait à la Samaritaine : « Qui autem biberit ex aqua quam ego dabo ei, non sitiet in æternum; sed aqua quam ego dabo ei fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam. » (*Joan.* iv, 13, 14.) — Et ailleurs : « Qui credit in me, sicut dicit scriptura, flumina de ventre ejus fluent aquæ vivæ. Hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum. » (*Ibid.* vii, 38, 39 ².)

Ignis — Le feu qui consume en nous la souillure et la rouille du péché, qui fond la glace de nos cœurs et y allume la pure flamme du divin amour, dont le Sauveur a dit : « Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? » (*Luc.* xii, 49.) Ce feu sacré fut symbolisé au jour de la Pentecôte par les langues de feu qui descendirent sur chacun des disciples réunis au Cénacle : « Et apparuerunt illis dispersitæ linguæ tanquam ignis, seditque supra singulos eorum. » (*Act.* ii, 3 ³.)

¹ « Fons vivus, hoc est fontalis et prima origo vitalis omnis boni, omnisque vitæ, tam scilicet vitæ naturæ, quam vitæ gratiæ ac gloriæ; cum sit verus Deus et dator omnis boni creati cum Patre et Filio, imo et unus fons vivus cum Patre æterno et Unigenito ejus. »

² L'excellence et les merveilleux effets de cette eau mystérieuse nous sont fort bien décrits dans l'hymne de la Pentecôte : *Veni summe Consolator*, dont l'attribution à Adam de Saint-Victor est, à la vérité, douteuse, mais qui « d'ailleurs, dit M. Léon Gautier, est si belle et si digne de lui » :

« Plebs ut Sacra renascatur,
Per hunc unda consecratur,
Cui super ferebatur
In rerum exordium,
Fons, origo pietatis,
Fons emundans a peccatis,
Fons de fonte Deitatis,
Fons Sacrator fontium! »

(Strophe iv.) — Cf. Léon Gautier, 1^{re} édit.

³ L'Esthétique chrétienne ne pouvait oublier ce nom *Ignis*, que la sainte Écriture et la Liturgie assignent au Saint-Esprit. Entre autres monuments qui le rappellent, citons les portes de bronze de la métropole de Bénévent, dont M^{sr} Barbier de Montault nous a donné, dans la *Revue de l'Art chrétien* (janv. 1883), une intéressante description : « A l'instar des églises primitives et des basiliques romaines, dit-il, la cathédrale de Bénévent est occidentée et non orientée. Son abside est tournée vers le soleil couchant, tandis que son autel majeur cherche l'aurore que regarde sa façade. La lumière physique qui éclaire nos corps n'est qu'un symbole imparfait de la

Charitas. — Bien que, selon la parole de saint Jean: *Deus charitas est* (Ep. I, iv, 16), la Trinité tout entière soit amour, ce nom, quand il ne s'entend plus de l'essence, mais de la personne, dit saint Thomas, est un nom propre de l'Esprit-Saint, comme le mot *Verbe* est un nom propre du Fils ¹. « Ipse Spiritus sanctus est amor, » dit à son tour saint Grégoire (*Hom.* xxx); parce que, procédant du Père et du Fils, il est l'amour substantiel et personnel de l'un et de l'autre. C'est par lui qu'ils s'aiment eux-mêmes et nous aussi, comme l'écrit l'Apôtre aux Romains (v, 5): « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis.* »

Et spiritalis unctio. — Cette onction spirituelle doit s'entendre du Saint-Esprit opérant: 1° ce mytère d'amour, qui a

lumière divine qui illumine nos âmes. Cette lumière morale et spirituelle procède de la Trinité; c'est l'Eglise qui le chante dans une de ses hymnes les plus anciennes: *O Lux beata Trinitas*. Le matin, la Trinité est invoquée comme la source de la lumière, de la chaleur, de la vie, en un mot, de la grâce. Cette grâce rassemblée (condensée) dans l'enceinte où l'on prie, elle revient, elle entre et pénètre par la triple porte à l'orient du temple. Saint Paulin nous en avertit, et il ne veut pas d'autre signification à la triple baie par laquelle nous entrons dans le lieu saint, comme par le baptême, où au nom de la sainte Trinité, nous devenons enfants de l'Eglise, et par laquelle aussi, une fois sanctifiés, nous recevons l'effluve bienfaisante des dons célestes :

« Alma domus triplici patet ingredientibus arcu
Testaturque piam janua Trina finem...
Una fides Trino sub nomine suæ colit unum,
Unanimes Trino suscept introitu. »

(*Epist.* xxxiii *ad Sulp. Sever.*)

Les trois portes symbolisent donc les trois Personnes divines. Quoique égales, elles ont pourtant chacune une affectation spéciale, et on ne peut ni les confondre ni les prendre l'une pour l'autre. Ainsi, celle du milieu ne convient qu'au Fils, celle de droite (la droite des spectateurs) au Père, et celle de gauche au Saint-Esprit. Le Père est l'*Ancien des jours*, il s'est surtout manifesté dans l'Ancien Testament. Pour cela, le nord, où souffle le vent glacial de la mort, lui est consacré. La porte qui avoisine cette région est donc sa porte. Le Saint-Esprit, *Ignis*, règne au midi, et représente la loi nouvelle. Aucune porte ne pouvait mieux lui convenir mystiquement que celle du sud. La porte centrale est réservée au Christ, car il a dit dans l'Evangile: « Je suis la porte, et c'est par moi qu'on entre. » (*Joan.* x, 9.)

¹ « Respondeo dicendum, quod nomen amoris in divinis sumi potest essentialiter et personaliter; et secundum quod personaliter sumitur est proprium nomen Spiritus sancti, sicut Verbum est proprium nomen Filii. » (*Part.* I, q. xxxvii, art. 1.)

accompagné notre justification, et par lequel nous avons été oints pour un sacerdoce royal — *Regale Sacerdotium*, — comme s'exprime saint Pierre (I, II, 9); 2^o agissant ensuite par ce rayonnement continu de sa divine présence dans nos intelligences et nos cœurs, pour les éclairer, les diriger, les consoler et les réjouir au temps de la tribulation, les initier et les façonner à toutes les vertus de la vie et de la perfection chrétienne. N'est-ce pas ce que veut nous apprendre saint Jean, lorsqu'il nous dit dans sa I^{re} Épître (II, 20): « Et vos unctionem habetis a Sancto, et nostis omnia. » Cette seconde et persévérante opération de l'Esprit-Saint est également appelée *Onction*, parce que, comme l'huile, elle est tout à la fois merveilleusement douce et pénétrante ¹.

« Tu septiformis munere ²,
Digitus paternæ dexteræ ³,

¹ « Si le Saint-Esprit entre dans l'âme purifiée, dit Louis de Grenade, ce n'est pas pour y demeurer oisif, ou pour l'honorer seulement de sa présence. C'est pour la sanctifier par sa vertu, faire en elle et avec elle tout ce qui est convenable à son salut; il est au dedans d'elle comme un père de famille dans sa maison pour la gouverner, comme un maître dans son école pour l'instruire, comme un jardinier dans son parterre pour lui faire produire des fleurs et des fruits, comme le soleil dans le monde pour l'éclairer; enfin, comme l'âme dans le corps pour lui donner la vie, le sentiment et l'action. » (*La Guide des pêcheurs*, I^{re} Part., l. I, chap. v, art. 2.) — On le voit, il n'y a pas de mot comme celui d'*onction*, qui offre des sens plus nombreux et plus variés dont chacun révèle de la part de l'Esprit-Saint une façon particulière d'opérer dans nos âmes. C'est ainsi encore que le pape Innocent III (*de Officio missæ et sacram. Altaris*, l. V, c. xv) l'entend de la lumière qui illumine l'esprit dans la méditation et l'interprétation des rites mystérieux de la liturgie sacrée: « In hoc etiam Officio tot et tanta sunt involuta mysteria, ut nemo, nisi per unctionem edoctus, ea sufficiat explicare; » et que, d'autre part, sainte Thérèse l'applique à l'union de l'âme, « qui n'est autre chose, dit-elle, que l'onction du Saint-Esprit, par le défaut de laquelle l'âme n'éprouve que sécheresse et dissipation. » (*Lettre à l'évêque d'Osme*, l. V^e, édit. Migne.)

² Au lieu de *munere*, on lit *gratia* dans plusieurs mss., tel que le *Gemet.* 1, s. XI. Cette variante a été suivie par Wimpfeling et Denys le Chartreux. D'autres bien plus nombreux portent *gratiæ*, entre autres le *Carnut.* s. XI, le *Trec.* 1, s. XI-XII, et le *Breviarium monasterii S. Benigni divinionensis*, s. XIV, et semblent s'appuyer sur saint Grégoire, qui (*Mor. Præf.* c. VIII) a dit: *Spiritus septiformis gratiæ*. C'est la leçon adoptée par les diverses éditions de l'*Hilarius* et par Adalb. Daniel. — Cf. nos deux *Recensus*, t. I et II.

³ Nous avons au texte primitif: *Dextræ Dei tu digitus*. C'était au 3^e pied un trochée; mais par l'effet de l'accent, qui le convertissait en spondée, le vers devenait parfaitement correct.

Tu rite promissum Patris¹,
Sermone ditans guttura. »

Les sept dons du Saint-Esprit, à cause desquels il est appelé ici *Septiformis*, sont ceux-là mêmes qu'énumère Isaïe (xi, 2), et que l'évêque invoque sur les confirmands : les dons de *Sagesse*, d'*Intelligence*, de *Conseil*, de *Force*, de *Science*, de *Piété* et de *Crainte*.

Ces sept dons se distinguent des *vertus*, et leur sont supérieurs². Celles-ci, en effet, sont des habitudes qui donnent à l'homme les perfections requises pour suivre l'impulsion et les ordres de la raison, tandis que ceux-là sont des habitudes qui lui confèrent les perfections nécessaires pour suivre les mouvements et l'inspiration du Saint-Esprit. Ils sont par conséquent d'un ordre plus élevé, et font accomplir à l'homme des actes plus nobles que les actes des vertus. Et puisque l'homme ne peut arriver à sa bienheureuse destinée sans le mouvement et la direction du Saint-Esprit, les dons lui sont nécessaires pour atteindre sa fin surnaturelle³.

Digitus paternæ dexteræ. — Le Doigt de la droite du Père, c'est-à-dire de sa puissance, de sa miséricorde, et aussi de sa justice. « *Digitus Dei est hic.* » (*Exod.* viii, 19.) « *Porro si in digito Dei ejicio dæmonia, profecto pervenit in vos regnum Dei.* » (*Luc.* xi, 20.) — « *Salvavit sibi Dexteram ejus.* » (*Ps.* xcvi, 1.) — « *Dexteram tuam inveniat omnes qui te oderunt.* » (*Ps.* xx, 9.) — Le Saint-Esprit est également appelé le Doigt de la droite du Père, « *Quia, dit Denys le Chartreux, per Spiritus sancti illuminationem et directionem ostendit nobis Deus Pater quæ vera et justa ei placita sunt, quæ item vitanda.* »

Promissum peut être pris soit pour le substantif *promesse*,

¹ Quelques mss., comme celui de saint Alban, s. XII, ont *Promisso*, d'autres *Promissus*.

² Cette supériorité des dons n'est évidemment que par rapport aux vertus intellectuelles et aux vertus morales; car les théologiques, unissant l'homme au Saint-Esprit, l'emportent sur les dons. Toutefois remarquons, avec saint Thomas, que les vertus théologiques elles-mêmes ne perfectionnent pas tellement l'homme, qu'il n'ait pas toujours besoin, pour atteindre sa dernière fin, de l'impulsion supérieure du Saint-Esprit.

³ « *Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, hi Filii Dei sunt.* » (*Rom.* viii, 14.) — « *Si autem filii et hæredes.* » (*Ibid.* 17.) — Cf. S. Thom. *Sum.* I^{re} et II^e Part., q. lxxviii, art. 1, 2, 3, *passim*.

soit pour le participe *promis*. Au fond le sens reste le même. Cependant nous accepterions de meilleur gré peut-être le participe, lequel nous semblerait plus apte à être *informé* par l'adverbe *rité*, et qui paraîtrait indiquer mieux la substantielle Personne du Saint-Esprit solennellement (*rité*) promis par le Père : « Et ego mitto promissum Patris mei in vos. » (*Luc.* xxiv, 49 ¹.)

Sermone ditans guttura. — Ce vers fait allusion au miracle de la Pentecôte décrit aux Actes (ii, 3, 4). — « Et apparuerunt illis dispartitæ linguæ.... et cœperunt loqui variis linguis, prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis. »

C'est ainsi que se trouvait réalisée cette parole du Sauveur : « Dabo vobis os et sapientiam cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. » (*Luc.* xxi, 15.) — Entre tous, les ministres de Dieu doivent appeler sur leurs lèvres cette puissante et féconde parole, dont l'Esprit-Saint désire les *enrichir* dans la chaire, au saint tribunal, et aussi dans leurs diverses relations sociales; car en tout et partout la recommandation du Prince des apôtres les atteint : « Si quis loquitur, quasi sermones Dei. » (*I Petr.* iv, 11 ².)

« Accende lumen sensibus,
Infunde amorem cordibus,
Infirma nostri corporis
Virtute firmans perpeti. »

Nous demandons ici à l'Esprit-Saint : 1^o de faire briller la splendeur de sa lumière dans tous nos sens intérieurs, c'est-à-

¹ « Effundam Spiritum meum super semen tuum. » (*Is.* xlv, 3.) — « Et erit in novissimis diebus, dicit Dominus: Effundam de Spiritu meo super omnem carnem. » (*Joel.* ii, 28.)

² Cette recommandation de saint Pierre s'applique très justement encore à la façon dont nous devons chanter ou réciter le saint Office. C'est bien là le *Sermo Dei* par excellence; mais comment le prêtre glorifierait-il Dieu dans cette sainte action, si, distrait et le cœur loin de lui, il ne faisait pas résonner sa parole en union avec le Saint-Esprit, qui en est l'inspirateur? Disons-lui plutôt avec Adam de Saint-Victor :

« Cor ad laudem redde pronum,
Nostræ linguæ formans sonum
In tua præconia! »

Prose I^{re} de la Pentecôte.

dire toutes nos facultés : l'intelligence, la mémoire, la raison ; de telle sorte que de même que l'œil extérieur est la lumière du corps, l'œil intérieur, l'entendement qui préside à toutes nos puissances, devienne sous la céleste irradiation du Saint-Esprit la lumière de notre âme ; 2^o de verser dans nos cœurs le feu de son amour, selon cette parole de l'Apôtre : « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis* » (*Rom. v, 5*) ; 3^o d'affermir par le secours incessant de sa vertu divine tout ce qu'il y a de fragilité et de faiblesse dans notre chair, si profondément corrompue et débilitée par le péché d'Adam.

Mais en face de l'Esprit de Dieu, qui est pour nous la source de la lumière, de l'amour et de l'invincible force, se dresse audacieusement l'esprit de ténèbres, de malice et de ruine, l'ennemi de Dieu et le nôtre, dont l'orgueilleuse prétention est de neutraliser son action dans nos âmes pour y régner à sa place. Ce redoutable péril explique la strophe suivante :

« *Hostem repellas longius,
Pacemque dones protinus,
Ductore sic te prævio,
Vitemus omne noxium.* »

« Repoussez l'ennemi loin de nous, hâtez vous de nous donner la paix ; et que, ainsi prévenus et dirigés par votre grâce, nous soyons à l'abri de tout mal. » Du moment, en effet, que le démon s'introduirait dans notre âme, il n'y aurait plus de paix pour elle. Donc demander au Saint-Esprit de repousser l'ennemi loin de nous, c'est en même temps lui demander la paix, cette « paix de Dieu qui surpasse tout sentiment » (*Philip. iv, 9*), et dont le principal effet est d'élever autour de nous comme une enceinte contre les nouvelles attaques de Satan, qui manœuvre toujours dans le trouble et les ténèbres : « *Qui posuit fines tuos pacem.* » (*Ps. cxlviii, 3.*) — Et alors, sous la garde du souverain Pacificateur des âmes, de notre Guide et de notre Maître, nous échapperons sûrement aux perfides embûches de l'ennemi.

« *Per te sciamus da Patrem,
Noscamus atque Filium,*

Teque utriusque Spiritum ¹,
Credamus omni tempore. »

Ici-bas nous ne contemplons le mystère de l'adorable Trinité que « per speculum in ænigmate », comme dit l'Apôtre (I Cor. XIII, 12); mais l'Esprit-Saint, si nous la lui demandons avec humilité, nous accordera la grâce de le croire et de le goûter de plus en plus en dépit de toutes ses ombres et de ses insondables profondeurs. C'est pour obtenir surtout cette foi pratique, si féconde en fruits de salut et en précieuses bénédictions, que nous lui disons en terminant cette hymne : « Par vous, puissions-nous connaître le Père! Puissions-nous aussi connaître le Fils! Puissions-nous enfin croire toujours que vous êtes l'Esprit qui procède de l'un et de l'autre ²! »

La Doxologie est l'ordinaire du temps pascal. Nous en trouvons une propre dans plusieurs manuscrits, celui entre autres de saint Alban, S. XII, du British museum, *Bibl. Regia*, tit. 2 A X, et celui de Salisbury, *Circ. S. XIV*, de la bibliothèque du collège de Saint-Jean-Baptiste d'Oxford, et qui est reproduite par Clicthoue, Georges Cassandre, Wimpheling, Tomasi, et les bréviaires des Chartreux et des Dominicains : en voici le texte :

« Sit laus Patri cum Filio,
Sancto simul Paraclito

¹ L'ancien texte, d'après tous les mss. et les imprimés avant Urbain VIII, n'a pas l'enclitique *que* après *te*, dont certes l'adjonction ne nous paraît nullement nécessaire. Toutefois le vers nouveau, correctement scandé, ne compte point une syllabe de plus, comme d'aucuns l'ont pensé.

² La foi de l'Eglise en ce profond mystère, qui est le principe et le fondement de tous les autres, éclate surtout dans la magnifique Préface de la fête de la sainte Trinité, qu'on ne peut entendre jamais sans sentir se raviver au cœur l'espérance de la vision béatifique, dont Dieu s'est plu à donner à tous les saints comme un consolant avant-goût sur cette terre d'exil. Dans ses fréquents ravissements, saint François Xavier ne cessait de répéter cette invocation : « O sanctissima Trinitas! » comme s'il eût été déjà en possession de l'éternelle béatitude. « Un jour, nous dit sainte Thérèse, récitant le symbole de saint Athanase, qui commence par ces mots : *Quicumque vult salvus esse*, Notre-Seigneur me fit comprendre en quelle manière un seul Dieu est en trois Personnes, et me le fit voir si clairement, que je n'en fus pas moins étonnée que consolée. Cela, ajoute-t-elle, me servit beaucoup pour mieux connaître sa grandeur et ses merveilles; et lorsque je pense à ce mystère, ou que j'en entends parler, il me semble que je conçois bien la manière dont cela se fait, et j'en ai une grande joie. » (*Sa Vie écrite par elle-même*, chap. xxxix.)

Nobisque mittat Filius
Charisma sancti Spiritus. »

Mone place cette Doxologie entre crochets, et à bon droit, car elle n'a jamais été d'un usage universel, et l'Eglise romaine n'a pas cru devoir l'adopter.

Nous ne pensons pas mieux clore l'interprétation de cette hymne magistrale qu'en nous recueillant dans la méditation de ces graves paroles de Denys le Chartreux, bien propres assurément à exciter en nous les sentiments avec lesquels nous devrions toujours la chanter :

« Ecce hunc hymnum cum omni puritate et elevatione mentis ad superdulcissimum Spiritum sanctum cantemus; cumque nihil impediat nos a desiderata plenitudine susceptionis Spiritus sancti, et exuberantia charismatum ejus, nisi negligentia nostræ, distractiones corporeæ, et vitia, præsertim sensuales affectus, satagamus hæc omnia evitare, ac erubescamus Dominum illum majestatis immensæ, hospitem sanctitatis atque munditiæ penitus infinitæ, invitare ad visitandum, ingrediendum et inhabitandum corda nostra adhuc imparata ac sordida. Cum nec hominem magnæ auctoritatis auderemus allicere ad introeundum habitaculum nostrum materiale, impurgatum, fœdum, inordinatum. Mente ergo contrita, recollecta, affectuosa, invocemus, laudemus, adoremus Spiritum sanctum. Amen! ».

HYMNE A MATINES DE LA PENTECOTE

Auteur incertain.

Jam Christus astra ascenderat,
 Reversus unde venerat,
 Patris fruendum munere
 Sanctum daturus Spiritum.

5. Solemnis urgebat dies,
 Quo mystico septemplici
 Orbis volutus septies,
 Signat beata tempora.

Cum lucis hora tertia
 10. Repente mundus intonat,
 Apostolis orantibus
 Deum venire nuntiat.

De Patris ergo lumine
 15. Decorus ignis almus est,

TEXTE PRIMITIF:

VV. 3. *Promissum Patris munere —*
 9. *Dum hora cunctis tertia —*
 11. *Orantibus apostolis*
 12. *Deum venisse nuntiat.*

Qui fida Christi pectora
Calore Verbi compleat.

Impleta gaudent viscera,
Afflata sancto Spiritu,
20. Vocesque diversas sonant,
Fantur Dei magnalia.

Notique cunctis gentibus,
Græcis, Latinis, barbaris,
Simulque demirantibus,
25. Linguis loquuntur omnium.

Judæa tunc incredula
Vesana torvo Spiritu,
Madere musto sobrios
Christi fideles increpat.

30. Sed editis miraculis
Occurrit, et docet Petrus
Falsum profari perfidos,
Joele teste comprobans.

Deo Patri sit gloria,
35. Et Filio, qui a mortuis
Surrexit, ac Paraclito,
In sempiterna sæcula.

TEXTE PRIMITIF:

- VV. 20. *Voces diversas intonant —*
22. *Ex omni gente cogniti —*
24. *Cunctisque admirantibus —*
28. *Ructare musti crapulam*
29. *Alumnos Christi concrepat.*
30. *Sed signis et virtutibus —*
32. *Falsa profari perfidos —*
34. *Gloria Patri Domino,*
35. *Natoque, qui a mortuis —*
37. *In sæculorum sæcula.*

CODD. MSS. — *Trevir.* 1. s. VIII. (Mone). — *Vatic.* 82. s. VIII, vel IX. (Tomasi). — *Corb.* 1. s. X. (P.). *Jul.* s. X. — *Vesp.* s. X, vel XI. — *Oswald.* 1064. (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*). — *Rhenov.* 3. s. XI. (Daniel). — *S. Bert.* s. XI. — *S. Védast.* 3. s. XIV. (P.).

Synopsis. — Cette hymne tout entière historique, célèbre, d'après le premier chapitre des Actes, l'immortel événement de la Pentecôte. Elle n'est cependant pas un simple récit sans verve ni chaleur, et l'on sent l'onction s'échapper de ces vers, qui offrent à la piété un sérieux aliment.

Déjà le Christ, remonté au ciel d'où il était venu sur la terre, s'apprête à nous envoyer, pour en jouir à jamais, le Don sacré du Père, le Saint-Esprit.

Le Cycle mystérieux des Sept jours est sept fois révolu, et voici le jour solennel qui marque et inaugure l'avènement de l'ère bienheureuse. C'est la troisième heure depuis le lever du soleil : tout à coup retentit *dans le monde* un grand bruit qui annonce aux apôtres en prière la venue d'un Dieu. C'est un feu qui procède de la lumière du Père, un feu d'un merveilleux éclat, une flamme divine qui pénètre les cœurs fidèles des disciples du Christ et les remplit de la chaleur du Verbe. Au souffle de l'Esprit-Saint, ils sont comblés jusque dans leurs entrailles d'une joie céleste; des accents divers résonnent alors sur leurs lèvres, et ils publient les merveilles de Dieu. A ce moment, connus maintenant de tous les peuples, Grecs, Latins, barbares, ils excitent leur admiration en parlant à chacun d'eux leur propre langue. La Judée cependant reste incrédule, et, dans le délire d'une folle haine, elle accuse d'ivresse les sobres disciples du Christ. Mais Pierre accourt, il opère des prodiges, et prouve la fausseté de l'allégation de ces perfides par le prophétique témoignage de Joël.

Critique. — Cette hymne, une de celles où abondent le plus les variantes, est communément attribuée à saint Ambroise; mais dom Cellier ne l'inscrit pas parmi les onze qu'il donne au saint docteur, et Luighi Biraghi n'en fait pas non plus mention dans ses *Inni Sinceri*. Toutes les églises ne l'avaient pas à la même Heure. Celles de Saint-Alban (*Alb.* S. XII), de Cantorbéry (*Cant.* S. XIII), d'York (*Ebor.* S. XIV), la

chantaient à Matines; d'autres aux I^{res} Vêpres, ainsi qu'on le voit au British muséum dans l'hymnaire de la *Bibl. Harleiana*, n° 2961 (*Harl. S. X*), et celui de l'église de Worcester *per sanctum Oswaldum*, à la *Bibl. du Collège. Corp. Christi*, n° 391 (*Oswald. S. X, 1*), et aussi dans l'ancien bréviaire cistercien; quelques-unes à Tierce, comme nous l'apprend le codex anglo-saxon de Durham (*Durh. S. XI*); plusieurs enfin la divisaient entre Matines et Laudes, au nombre desquelles l'église de Salisbury (*Hymn. Sarisb. S. XIV*), et c'est l'usage suivi encore par les Dominicains ¹.

Au lieu de notre Doxologie pascale, les manuscrits se partagent entre les deux suivantes, que reproduisent les imprimés jusqu'au xvii^e siècle:

« Sic (*ou hic, ou hinc*) Christe, nunc Paraclitus
Per te pius nos visitet,
Novamque terræ faciem,
Culpis solutos recreet. »

Ou bien cette autre déjà signalée à l'hymne précédente :

« Sit laus Patri cum Filio ²,
Sancto simul Paraclito;
Nobisque mittat Filius
Charisma sancti Spiritus. »

L'hymnaire du cardinal Tomasi donne même les deux à la fois.

Les Dominicains, qui ont déjà chanté aux I^{res} Vêpres l'hymne suivante: *Beata nobis gaudia*, en répètent à celle-ci la dernière strophe: *Dudum sacrata*, etc., et la terminent par la doxologie: *Sit laus Patri... nobisque mittat*, etc.

Commentaire.

« Jam Christus astra ascenderat,
Reversus ³ unde venerat,
Patris fruendum munere ⁴
Sanctum daturus Spiritum. »

¹ Cf. pour les abréviations notre *Recensus*, t. I, et les *Addenda* postérieurs.

² *Genito*. (Oswald.)

³ Avec presque tous les codices, Tomasi a écrit *Regressus*. C'est sans doute une réminiscence de l'hymne ambrosienne de Noël: *Veni, Redemptor gentium*, à la strophe v: *Egressus ejus a Patre, Regressus ejus ad Patrem*, etc.

⁴ En outre de la leçon: *Promissum Patris munere*, que nous avons

Depuis dix jours le Sauveur était remonté au ciel, selon sa parole : « Exivi a Patre, et veni in mundum; iterum relinquo mundum, et vado ad Patrem. » (*Joan.* xvi, 28.) Il n'envoya pas tout d'abord le Saint-Esprit à ses Apôtres, afin de leur laisser le temps de se préparer à sa visite, et pour exciter leurs pieux désirs par l'attente de l'heureuse promesse. C'est ainsi qu'il voulait leur faire savourer pleinement (*fruedum*) le don sacré du Père et leur en assurer tous les ineffables fruits.

« Solemnis urgebat dies,
Quo mystico septemplici
Orbis volutus¹ septies,
Signat beata tempora. »

Enfin voici le jour solennel qui, par l'accomplissement du mystérieux septenaire des semaines écoulées depuis la Pâque nouvelle, marque l'ère bienheureuse inaugurée par l'avènement du Saint-Esprit apportant au monde régénéré la loi d'amour, dont l'ancienne, publiée au milieu des éclairs du Sinai, n'avait été que la terrifiante figure².

signalée au texte primitif, on lit encore *Promisso* dans l'hymnaire de Salisbury (*Hymn. Sarisb.* s. XIV), *Promissa... munera* au Codex de Saint-Pierre de Corbie (*S. Petr. Corb.* 1, s. X), à celui de Chartres (*Brev. Carnul.* s. XI), et de l'abbaye de Saint-Wast (*S. Vedast.* 3, s. XIV). — Cf. toujours, pour ces mss., notre *Recensus*, t. I.

¹ *Orbe voluto.* (*S. Petr. Corb.* 1. — *Vesp.* — *Jul.* s. X.)

² « N'y a-t-il pas là un mystère indiqué, pour lequel se combinent les sept jours de la semaine, désignant la vie présente, les sept Sacrements, les sept dons du Saint-Esprit? Du reste, la strophe divise le temps de Pâques à la Pentecôte, comme l'Écriture sainte le fait elle-même, en sept fois sept jours, après lesquels paraît le cinquantième, qui désigne l'éternité. » (L'abbé Regnault dans sa traduction des Hymnes. — Paris et Tournai, Casterman, 1861.) — A ce dernier point de vue, le septenaire rappelle donc l'éternel jubilé de la patrie, que figurait celui de l'ancienne loi. C'est ainsi que l'a entendu Adam de Saint-Victor dans sa troisième prose de la Pentecôte :

« Typum gerit jubilei
Dies iste, si diei
Requiris mysteria
In quo, tribus millibus
Ad fidem currentibus,
Pullulat Ecclesia.

« Cum ¹ lucis hora tertia
 Repente mundus intonat,
 Apostolis orantibus
 Deum venire nuntiat. »

A la troisième heure après le lever du soleil, à laquelle répond aujourd'hui la neuvième après minuit, selon notre nouvelle manière de compter. C'est pour cela que, dans cette grande fête, l'Heure de Tierce est plus solennellement célébrée, et qu'on y chante le *Veni Creator*, au lieu de l'hymne ordinaire, et ainsi toute l'Octave.

Mundus. — C'est-à-dire, selon Michel Timothée, « *Mundus spiritualis et recreatus, id est Ecclesia Christi, ac omnes Christi fideles, in Christo regenerati, quibus dedit Christus potestatem filios Dei fieri.* » Au littéral, *Mundus* est la Judée, ou plutôt Jérusalem, mais il sera, dans un prochain avenir, l'univers tout entier. — *Intonat*. — Le bruit de ce vent impétueux, qui annonce la subite arrivée de l'Esprit-Saint, n'est-il pas l'image de la voix puissante des apôtres qui retentira bientôt sur toutes les plages de la terre? « *In omnem terram exivit sonus eorum; et in fines orbis terræ verba eorum.* » (Ps. xviii, 4.)

Apostolis orantibus. — Comme nous le voyons dans les Actes: « *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria Matre Jesu, et fratribus ejus* » — (I, 14); et il en sera toujours ainsi, car le Saint-Esprit ne se communique avec l'abondance de ses dons qu'aux âmes seulement qui l'invoquent dans la persévérance et l'humilité de la prière. .

« De Patris ergo lumine
 Decorus ignis almus est,

« Jubilens est vocatus
 Vel dimittens, vel mutatus,
 Ad priores vocans status
 Res distractas libere.
 Nos distractos sub peccatis,
 Liberet lex charitatis
 Et perfectæ libertatis
 Dignos reddat munere. Amen. »

¹ Comme à notre vieux texte, on lit *dum* dans beaucoup de mss. et d'imprimés.

Qui fida Christi pectora
Calore Verbi compleat¹. »

Ce feu du Cénacle, qui est appelé ici tout à la fois *Decorus*, c'est-à-dire d'un éclat incomparable, et *Almus*, c'est-à-dire Divin, n'est évidemment autre chose que le Saint-Esprit lui-même, qui avait emprunté cette forme sensible pour signifier de la façon la plus expressive les effets de sa descente dans l'âme des apôtres. Le contexte d'ailleurs ne nous permet guère le doute à cet égard, puisque le feu dont il s'agit procède et du Père, le Père des lumières, duquel descend tout don parfait², et du Fils, qui est la lumière substantielle et éternelle du Père — *Lumen de Lumine*, — comme le chante l'Eglise. Seul, du reste, le Saint-Esprit a reçu de l'un et de l'autre la mission de remplir les cœurs fidèles du Christ de l'ardente charité du Verbe, qui lui-même avait dit : « Ignem veni mittere in terram; et quid volo, nisi ut accendantur? » (*Luc. XII, 49*.)

Mais le Verbe, qui s'est fait chair pour parler au monde, a voulu que sa parole retentît encore après lui et toujours à travers les siècles : c'est pour cela que sous le souffle de l'Esprit-Saint, qui remplit aujourd'hui leurs cœurs d'une sainte allégresse, les apôtres annoncent déjà les merveilles de Dieu dans un langage où les idiomes les plus divers vibrent à la fois sur leurs lèvres inspirées. Tous les peuples, Grecs, Latins, barbares, reconnaissent en eux les messagers du ciel, et à l'admiration de tous ils parlent les langues de toutes les nations :

« Impleta gaudent viscera,
Afflata sancto Spiritu³,
Vocesque diversas sonant⁴,
Fantur Dei magnalia⁵. »

¹ *Vesp.* et *S. Bert. Complevit.*

² « Omne datum optimum, et omne donum perfectum de sursum est descendens a Patre luminum... » (*Jacob. Epist. cath.* I, 17.)

³ On lit dans quelques mss. *Afflatu sancti Spiritus*. Les *Vesp.* et Oswald ont *Afflato*. Le codex de *Durh.* et Tomasi disent : *Afflata sancto lumine*.

⁴ Le *Corb.* et avec lui Tomasi, *Voces diversæ consonant*. — *Durh.*, *Voces diversæ intonant*.

⁵ « Audivimus eos loquentes nostris linguis magnalia Dei. » (*Act.* II, 11.) Ce mot *magnalia* est un des plus beaux de notre Vulgate.

« Notique cunctis gentibus
Græcis, Latinis, barbaris ¹,
Simulque demirantibus,
Linguis loquuntur omnium ². »

Les Juifs cependant restent encore incrédules, et, dans l'égarment de leur haine insensée, ils accusent d'un excès de vin les sobres disciples du Christ :

« Judæa tunc incredula,
Vesano torvo Spiritu ³,
Madere musto sobrios
Christi fideles increpat ⁴. »

Mais Pierre est là, il opère des miracles, et prouve par le témoignage de Joël ⁵ le mensonge des perfides :

« Sed editis miraculis,
Occurrit, et docet Petrus
Falsum ⁶ profari perfidos,
Joele teste comprobans ⁷. »

¹ Les deux premiers vers de cette strophe sont modifiés comme il suit par les codices *Oswald*, *Corb.* 1, et l'hymnaire de Denys le Chartreux :

« Ex omni gente cogitur
Græcus, Latinus, barbarus. »

Le Codex *Jul.* porte *coitur*; et c'est ainsi que l'indique, à sa glose marginale, celui de Durham, dont la leçon est d'ailleurs conforme à notre texte primitif.

² *Vesp.*, *Carmut.*, suivis par Denys le Chartreux et G. Cassandre, ont écrit *omnibus*. — Encore une fois, pour toutes les abréviations, cf. notre *Recensus*, t. I.

³ *Jul.* A VI, *S. Bert.*, *Durh.* : *Vesano turba Spiritu. Rhenov.* 3 : *Vesani turba Spiritus.*

⁴ Tous les mss. portent, comme notre texte primitif, *Alumnos Christi concrepat*. Ce mot *Alumnos* était d'un très bon choix, et il aurait fallu, ce nous semble, le conserver.

⁵ « Effundam de Spiritu meo super omnem carnem : Et prophetabunt filii vestri et filiæ vestræ. — Sed et super servos meos et ancillas in diebus illis effundam Spiritum meum. » (II, 18, 19.)

⁶ Le vieux texte dit *Falsa*.

⁷ *Jul.* A. VI, *Durh.*, *S. Bert.*, *Oswald.*, et beaucoup d'autres mss. : *Johelis testimonio*.

HYMNE AUX LAUDES DE LA PENTECOTE

Auteur : *S. Hilaire.*

Beata nobis gaudia
 Anni reduxit orbita,
 Cum Spiritus Paraclitus
 Illapsus est Apostolis.

5. Ignis vibrante lumine
 Linguæ figuram detulit,
 Verbis ut essent proflui
 Et charitate fervidi.

10. Linguis loquuntur omnium :
 Turbæ pavent gentilium :
 Musto madere deputant
 Quos Spiritus repleverat.

15. Patrata sunt hæc mystice,
 Paschæ peracto tempore,
 Sacro dierum circulo
 Quo lege fit remissio.

TEXTE PRIMITIF :

- VV. 4. *Effulsit in discipulos.*
 15. *Sacro dierum numero —*

Te nunc, Deus piissime,
 Vultu precamur cernuo,
 Illapsa nobis cœlitus
 20. Largire dona Spiritus.

Dudum sacrata pectora
 Tua replesti gratia :
 Dimitte nostra crimina,
 Et da quieti tempora.

CODD. MSS. Trevir. 1. s. viii. (Mone). Jul. a. vi. s. x. — Vesp. D. xii. s. x, vel xi. (Édit. angl. del'Hymn. Sarisb.). — S. Petr. Corb. 1. s. x. — S. Bert. s. xi. (P.).

Synopsis. — Cette hymne, dont l'objet est le même qu'à la précédente, s'en distingue principalement par les deux dernières strophes, qui ne sont plus simplement historiques, mais déprécatives, comme nous l'avons déjà fait observer dans notre étude sur le *Veni Creator*.

On peut donc dire, avant toute autre explication, qu'elle se divise d'abord en deux parties plus générales, dont la première, qui s'étend jusqu'à la strophe iv inclusivement, célèbre les mystères de ce saint jour de la Pentecôte : la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, et le don des langues qui leur est alors miraculeusement conféré, et qui pour la première fois se manifeste avec tant d'éclat dans cette mémorable circonstance; dont la seconde, qui comprend seulement les deux strophes finales, où nous prions Dieu de verser dans nos âmes les dons sacrés de l'Esprit-Saint. Mais si nous suivons plus en détail la lettre, nous entendons dès le début la sainte Église nous rappeler dans un joyeux tressaillement les célestes bienfaits accordés chaque année à nos pères en ce jour béni. Elle reproche ensuite aux Juifs leur incompréhensible ingratitude. Puis elle nous explique le symbole de cette Pentecôte nouvelle, et nous excite enfin à obtenir de Dieu, par la plus humble et la plus fervente prière, qu'il daigne, dans sa compatissante miséricorde, agir avec nous comme avec nos pères, en nous pardonnant tous nos péchés, et nous accordant l'inestimable bonheur

de cette paix céleste que l'Esprit-Saint est venu apporter au monde.

Critique. — Cette hymne a toujours été attribuée à saint Hilaire de Poitiers; cependant nous ne l'avons pas rencontrée encore dans les codices antérieurs au VIII^e siècle, et depuis cette époque même, on est loin de la trouver dans tous les manuscrits : elle manque notamment dans le vieux hymnaire des Charteux.

Nous verrons d'autre part que les variantes n'y sont guère moins nombreuses qu'à la précédente; et quant à l'Heure canoniale à laquelle on la chantait, elle différait selon les églises. Celle de Worcester, entre autres, l'avait à Matines; la plupart des abbayes de Cluny, à Laudes, comme nous aujourd'hui; plusieurs bréviaires, avec celui des Dominicains, l'assignent aux I^{res} et II^{es} Vêpres; ceux de Cantorbéry et de Salisbury, aux II^{es} seulement; enfin les Cisterciens la chantent à Complies.

Commentaire.

« Beata nobis gaudia
Anni reduxit orbita,
Cum Spiritus Paraclitus
Illapsus est Apostolis¹. »

Nous l'avons déjà dit ailleurs, nos fêtes chrétiennes ne sont pas de simples et froids anniversaires, mais des solennités toujours vivantes, que le Cycle de l'Eglise nous ramène chaque année avec tout le cortège de leurs saintes allégresses :

« Beata nobis gaudia
Anni reduxit orbita — »

Chacune de ces fêtes nous arrive donc à son tour enrichie

¹ On lit dans tous les mss. et anciens imprimés, jusqu'au Bréviaire de saint Pie V inclusivement :

Effulsit in discipulos.

La substitution des correcteurs a, selon nous, le double inconvénient : 1^o de rompre le lien qui, par l'idée de lumière (*effulsit*), rattachait d'une façon plus sensible la 1^{re} strophe à la 11^e : *Ignis vibrante lumine*, et 2^o de nous faire dire par avance ce que nous aurons à redire à la 5^e strophe, 3^e vers : *Illapsa nobis cœlitus*.

des joies qui lui sont propres; mais on peut dire que celles de la Pentecôte les ravivent et les complètent toutes dans la lumière de l'Esprit-Saint, qui révèle à nos yeux l'admirable économie de nos mystères, et nous en découvre les sublimes harmonies, autant du moins que le permet notre mortelle infirmité, pour nous en faire goûter et aimer les fruits de vie et de salut. N'est-ce pas l'enseignement de la collecte de ce jour, où tout nous parle de lumière, de consolation et de joie ? La Pentecôte inaugure enfin le règne éternel du Christ sur le triple et inébranlable fondement de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, et ouvre au sein de son immortelle Église la source intarissable des Sacrements, qui doivent, comme autant de fleuves mystérieux, porter jusqu'aux extrémités de la terre, avec les eaux de la grâce, ces joies ineffables qui font tressaillir aujourd'hui dans le monde entier tout le peuple chrétien: « Quapropter, profusus gaudiis, totus in orbe terrarum mundus exultat ². »

« Ignis vibrante lumine
Linguae figuram detulit,
Verbis ³ ut essent proflui
Et charitate fervidi. »

Le feu, c'est-à-dire le Saint-Esprit darde sa lumière, et prend la forme de langue: c'est que la parole allait jaillir de sa source divine sur les lèvres brûlantes des apôtres, et que la flamme de l'éternelle charité devait s'allumer dans leurs cœurs et les consumer à jamais. N'est-ce pas vainement, en effet, que les prédicateurs de l'Évangile l'annonceraient aux nations, s'ils n'étaient avant tout animés du double amour de Dieu et des âmes, qui seul est capable de féconder leur parole? Ce qui fait dire à saint Grégoire: « Officium prædicationis assumere non debet, qui charitatem ad proximum non habet ⁴. »

¹ « Deus, qui hodierna die corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti, da nobis in eodem Spiritu recta sapere, et de ejus semper consolatione gaudere. »

² Préface de la messe du jour.

³ Le codex *S. Alb.* et les diverses éditions de l'*Hilarius* portent *Verbi*.

⁴ *Apud Greg. Valent. a Marsalia in hunc hymn.* — Cf. notre *Recensus*, t. I.

« *Linguis loquuntur omnium :
Turbæ pavent gentilium :
Musto madere deputant
Quos Spiritus repleverat.* »

Les apôtres parlent les langues diverses de tous ceux qui sont accourus pour les entendre, ou, s'ils parlent encore l'unique langue de Jérusalem, ils sont également compris par toute cette innombrable multitude venue dans la cité sainte, pour la célébration de l'antique Pentecôte, des régions les plus lointaines et les plus séparées.

Ce don des langues, l'Esprit-Saint le tient toujours au sein de l'Eglise, à la disposition de ses envoyés; et entre cent autres exemples, nous lisons dans la légende de l'Office de saint François Xavier que, à peine arrivé aux Indes, on le vit dès le premier jour miraculeusement initié à la connaissance des langues les plus difficiles et les plus variées de ces régions. Souvent même, prêchant en un seul idiome à des auditeurs de nations différentes, il était, comme les apôtres, tout à la fois entendu par chacun d'eux dans sa langue propre ¹.

« *Turbæ pavent gentilium.* »

En face de ce prodige, ces foules d'étrangers sont saisis d'une religieuse stupeur, et, dans leur étonnement, ils se disent les uns aux autres: « Tous ces hommes qui nous parlent ne sont-ils pas Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun dans la langue de notre pays ²? »

Les groupes dont il s'agit ne sont pas évidemment les mêmes auxquels se rapporte le vers suivant :

« *Musto madere deputant —* »

Ceux, en effet, qui reconnaissent et admirent sur les lèvres des apôtres le don merveilleux des langues, ne peuvent, à coup sûr, l'attribuer à la honteuse influence du vin. L'hymne des Matines ne laisse aucun doute à cet égard, en mettant claire-

¹ « *Eo appulsus, illico variarum gentium difficillimis et variis linguis divinitus instructus apparuit. Quin eum quandoque unico idiomate ad diversas gentes concionantem, unaquæque sua lingua loquentem audivit.* »

² « *Nonne ecce omnes isti qui loquuntur Galilæi sunt, et quomodo nos audivimus unusquisque linguam nostram in qua nati sumus?* » (*Act. II, 7, 8.*)

ment au compte des habitants de la Judée, de Jérusalem en particulier, cet injurieux reproche.

Avouons toutefois que l'ivresse dont les Juifs accusent les apôtres, n'en est pas moins l'image expressive de cette *sobre ivresse*¹ que le Saint-Esprit leur avait versé au cœur en les inondant du feu du pur amour. Quand une fois l'Esprit de Dieu est entré en maître dans une âme, celle-ci se trouve alors tout entière sous son action véhémence, qui la domine et lui prête ces accents nouveaux qui excitent le pieux étonnement des uns et l'indignation des autres.

Tous les saints, les hommes apostoliques surtout et les martyrs, ont connu cette sainte ivresse, et c'est à cause d'elle que leurs paroles et leurs actes ont été plus ou moins en butte au mépris et à la haine des méchants, et assez souvent même, pour un temps du moins, à la contradiction des hommes de bien. Mais la sainte folie de la croix a toujours fini par triompher de la fausse sagesse du monde².

« Patrata sunt hæc mystice³,
Paschæ peracto tempore,
Sacro dierum circulo⁴,
Quo lege⁵ fit remissio. »

C'était le mystérieux accomplissement de l'antique figure, alors que, le temps pascal écoulé, s'ouvrait le Cycle sacré des jours où la loi remettait toutes les dettes. A la nouvelle Pente-

¹ « Læti bibamus sobriam
Ebrietatem Spiritus. »

(Hym. à Laudes de la II^e Férie.)

² Les faits qui viennent à l'appui de cette vérité surabondent dans l'histoire de l'Église. Qu'il nous suffise d'en citer deux seulement. C'est pour avoir parlé et agi sous l'inspiration de cette céleste ivresse, que l'héroïque Thérèse de Jésus se vit consignée dans un de ses monastères avec défense expresse de continuer désormais ses admirables fondations, et que son illustre collaborateur dans cette grande entreprise de la réforme du Carmel, saint Jean de la Croix, fut pour le même motif jeté en prison. Mais bientôt Dieu sut tirer sa gloire de la malice du démon, qui s'efforce ainsi de traverser ses desseins, et le plein succès de l'œuvre suivit de près cette double persécution.

³ Les Codices *Jul.*, *Vesp.*, *Oswald.*, *Durh.*, le vieux Cistercien, les éditions de l'*Hilarius* et de Wimpeling disent : *Mystica*.

⁴ Nous avons au texte primitif : *Munera*.

⁵ On lit : *Legis*, dans les cod. *Jul.*, *Oswald.*, *S. Bret.*

côte, en effet, le Saint-Esprit inaugure le jubilé sans fin, dont celui du Vieux Testament, qui revenait seulement à la cinquantième année, était le type. Et de même que sous l'ancienne alliance, au retour de cette joyeuse période, toutes les dettes étaient remises et tous les droits restitués, ainsi maintenant, sous la loi de grâce, tous les péchés nous sont remis et nous rentrons en possession de tous les droits qu'ils nous avaient fait perdre à l'éternel héritage de la Patrie¹.

« Te nunc Deus piissime,
Vultu precamur cernuo,
Illapsa nobis cœlitus
Largire dona Spiritus. »

Ici commence la partie déprécative de l'hymne : « Maintenant donc, ô Dieu très clément, nous vous en conjurons la face prosternée, puisque c'est pour nous que vous les avez fait descendre du ciel, répandez avec abondance dans nos âmes les dons de votre Esprit ».

« Dudum sacrata pectora
Tua replesti gratia :
Dimitte nostra crimina²,
Et da quieta tempora. »

« Jadis, à la première Pentecôte du Cénacle, vous avez rempli de votre grâce et consacré par elle les cœurs de vos apôtres : Pardonnez-nous nos péchés, et accordez-nous les jours heureux de votre paix divine ».

C'est de cette paix, dans la jouissance de laquelle se résume pour nous tous les fruits de l'Esprit-Saint, que saint Paul disait aux Philippiens : « Et pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras in Christo Jesu. » (iv, 7.) — Et encore aux Colossiens : « Et pax Christi exultet in cordibus vestris. » (iii, 15.)

¹ Cf. l'hymne précédente à la strophe II.

² Quelques mss. ont *peccamina*. C'est la leçon de l'Hymnaire cistercien jusqu'à sa réforme par l'abbé général de Cîteaux en 1630.

Cette dernière strophe ne se trouve pas dans les diverses éditions de l'*Hilarius*. Wimpheling la fait passer avant la précédente.

La Doxologie est, comme à l'hymne précédente, celle du temps pascal: *Deo patri sit gloria — et Filio qui a mortuis — surrexit*, etc. — Un très grand nombre de mss., et avec eux le vieux bréviaire des Cisterciens et celui des Dominicains, ont à sa place cette autre que nous avons déjà mentionnée plus haut :

« Sit laus Patri cum Filio,
Sancto simul Paraclito :
Nobisque mittat Filius
Charisma sancti Spiritus. »

XXIII

HYMNES DE LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

AUX VÊPRES

Jam sol recedit igneus :
Tu lux perennis Unitas,
Nostris, beata Trinitas,
Infunde amorem cordibus.

5. Te mane laudum carmine,
Te deprecamur vespere;
Digneris ut te supplices
Laudemus inter cœlites.

10. Patri, simulque Filio,
Tibique, sancte Spiritus,
Sicut fuit, sit jugiter,
Sæclum per omne gloria. Amen. .

A MATINES

Summæ Parens clementiæ,
Mundi regis qui machinam,
Unius et substantiæ,
Trinusque Personis Deus.

15. Da dexteram surgentibus,
Exurgat ut mens sobria,

Flagrans et in laudem Dei,
Grates rependat debitas.

10. Deo Patri sit gloria,
Natoque Patris unico,
Cum Spiritu Paraclito,
In sempiterna sæcula.

AUX LAUDES

Tu Trinitatis Unitas,
Orbem potenter quæ regis,
Attende laudis canticum,
Quod excubantes psallimus.

5. Ortus refulget lucifer,
Præitque solem nuntius,
Cadunt tenebræ noctium :
Lux sancta nos illuminet.

10. Deo Patri sit gloria,
Ejusque soli Filio,
Cum Spiritu Paraclito
Nunc et per omne sæculum.

L'hymne des Vêpres n'est autre que celle du samedi ferial. L'hymne de Matines emprunte la 1^{re} strophe à la même Heure du samedi également, et la 11^e à l'hymne des Laudes de la VI^e Férie. Celle des Laudes a sa 1^{re} strophe semblable à la 1^{re} de l'hymne de Matines de la VI^e Férie, et la 11^e comme la 11^e de l'hymne des Laudes de cette même Férie.

Nous n'avons donc pas à interpréter ici ces trois hymnes de la fête de la sainte Trinité, l'ayant déjà fait au Psautier, auquel nous renvoyons le lecteur. Grancolas¹ trouve (que n'a-t-il pas trouvé, cet étrange liturgiste gallican!) que l'hymne : *O lux*

¹ *Commentaire hist. sur le Bréviaire romain*, ouvrage déjà maintes fois cité, t. II, p. 390. Paris, 1727.

beata Trinitas ¹, sauf le mot Trinité, « n'a aucun rapport au mystère ».

Si on veut bien relire avec quelque attention notre commentaire, on verra que, dans cette hymne, comme dans les deux autres, la brièveté n'y est pas du tout l'insuffisance.

En réduisant à deux strophes seulement, en dehors de la Doxologie, chacune de ces trois hymnes, saint Pie V, sans engager d'aucune façon ses successeurs sur la chaire apostolique, agit pour lors avec une sagesse qu'on ne saurait assez louer. Ce n'est pas, en effet, chose si facile de célébrer dans une mesure ou un rythme quelconque la sainte Trinité, sans courir le péril de porter quelque atteinte, si légère soit-elle, à la rigueur dogmatique, et de sacrifier beaucoup peut-être aussi de la convenance de la forme; et nous pouvons justement appliquer aux nombreuses hymnes que le moyen âge nous a léguées pour la fête de la sainte Trinité ce que le docte continuateur de l'*Année liturgique* de dom Guéranger a dit des vieilles Séquences de cette même fête: « Elles sont très surchargées de termes métaphysiques, et généralement peu mélodieuses et peu poétiques. On y parle le langage de l'école avec une rudesse qui risquerait de n'être pas goûtée des lecteurs d'aujourd'hui. »

L'institution officielle et vraiment canonique de la fête de la Sainte-Trinité ne date, il est vrai, que de Jean XXII († 1334); mais bien avant déjà, en 920, Étienne, évêque de Liège, l'avait établie dans son église; et depuis lors jusqu'à 1568, où saint Pie V publia son bréviaire, dont il imposa l'obligation *Urbi et Orbi*, les hymnes en l'honneur de ce grand mystère avaient eu certes tout le temps de s'accumuler dans les hymnaires des cathédrales et surtout des monastères. Mone, qui n'avait cependant à sa disposition qu'un nombre assez restreint de manuscrits, en a recueilli à lui seul dix-sept ², dont deux seulement, plus acceptables: *Adesto, sancta Trinitas*, et *O Trinitas laudabilis*, sont encore en usage chez les Dominicains. Quelques églises, il est vrai, notamment celle d'Arles, comme

¹ C'est par ce vers que commence l'hymne primitive. Elle débute aujourd'hui par le suivant :

« Jam sol recedit igneus. »

² *Hymni latini medii ævi*. — Cf. notre *Recensus*, t. I.

en fait foi son bréviaire de 1549 (nous n'en avons vu que celui-là), préférèrent à toutes ces productions plus ou moins hasardées les Ambrosiennes, dans lesquelles, sous une forme ou sous une autre, il est fait mention des trois Personnes divines. C'est ainsi que, devant le choix de Pie V, elles affectèrent à cette fête les deux hymnes : *O lux beata Trinitas*, et *Tu Trinitatis Unitas*, avec cette différence que celle-ci fut reproduite en entier, bien que les quatre strophes suivantes n'eussent trait en aucune façon au mystère du jour, et assignée à Matines, comme elle l'est du reste à la VI^e férie. Ajoutons toutefois que ces mêmes églises ne furent pas assurément trop mal inspirées en plaçant aux Laudes l'hymne magistrale de la II^e Férie : *Splendor paternæ gloriæ*, où les trois adorables Personnes sont si fréquemment et en si beaux termes invoquées.

Pour nous, quoi qu'il en soit, aurions-nous bien le droit de nous plaindre, quand, avec l'Église Maîtresse, nous chantons aujourd'hui ces trois petites hymnes que l'illustre pontife saint Pie V a mises sur nos lèvres pour cette fête, et qui, dans leur laconique simplicité, n'en sont pas moins un triple et noble élan de louange et d'amour vers la sainte et indivisible Trinité ? « En présence de cet auguste mystère, dit le P. Faber ¹, nous demeurons comme des enfants muets d'admiration, frappés d'un saint respect, mais dont l'effroi n'exclut pas une joie vive et pure. L'Église même nous étonne par le caractère *tout enfantin* de ses offices, le jour de la fête de ce mystère, devant lequel elle ne cesse de répéter ce cri : *O beata Trinitas ! O beata Trinitas !* »

¹ *Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 284. Paris, Bray, 1857.

XXIV

HYMNE AUX VÊPRES

DE LA FÊTE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST

Auteur : *S. Thomas d'Aquin.*

Pange, lingua, gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi,
Quem in mundi pretium
5. Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium.

Nobis datus, nobis natus
Ex intacta Virgine,
Et in mundo conversatus,
10. Sparso verbi semine,
Sui moras incolatus
Miro clausit ordine.

In supremæ nocte cœnæ
Recumbens cum fratribus,
15. Observata lege plene
Cibis in legalibus,
Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus.

- Verbum caro, panem verum
 20. Verbo carnem efficit :
 Fitque sanguis Christi merum,
 Et si sensus deficit,
 Ad firmandum cor sincerum
 Sola fides sufficit.
25. Tantum ergo Sacramentum
 Veneremur cernui :
 Et antiquum documentum
 Novo cedat ritui :
 Præstet fides supplementum
 30. Sensuum defectui.
- Genitori, genitoque
 Laus et jubilatio,
 Salus, honor, virtus quoque
 Sit et benedictio :
 35. Procedenti ab utroque
 Compar sit laudatio. Amen.

CODD. MSS. Cant. s. XIII. — Sarisb. s. XIV. — Ebor. s. XIV. —
 (Édit. angl. de l'*Hymn. Sarisb.*). — *Genovef. s. XIV. (P.).*

Synopsis. — Dans cette première hymne eucharistique, l'Église, par la bouche du Docteur angélique saint Thomas, s'excite à célébrer le grand mystère du glorieux corps du Sauveur et du sang précieux que le Roi des nations, fruit béni d'un noble sein, versa pour la rançon du monde. Entrant tout d'abord dans la contemplation de ce mystère d'amour, elle dit que c'est à nous que le divin Rédempteur fut donné, que c'est pour nous qu'il naquit de la Vierge sans tache, qu'il vécut sur la terre et que, après y avoir jeté la semence de sa parole, il voulut clore les jours de son pèlerinage par la plus admirable de ses merveilles. Évoquant alors le souvenir de cette nuit à jamais mémorable de la dernière Cène du Sauveur, elle nous le montre, après qu'il eut préalablement accompli les prescriptions légales de la Pâque mosaïque, se faisant lui-même notre Pâque, et de

ses propres mains se donnant d'abord en nourriture aux Douze qu'il a choisis. « Oui, ajoute-t-elle, le Verbe fait chair change par sa parole le pain en sa chair divine, et le vin à son tour devient le sang du Christ. Et si la raison défaille ici, la foi suffit pour convaincre un cœur droit et sincère. Donc, humblement prosternés, adorons le sublime Sacrement; que le rit antique s'efface devant le nouveau et que la foi supplée à l'impuissance des sens.

L'Église termine ce premier chant par une grandiose Doxologie, qui est l'écho de l'éternel cantique du ciel à la gloire et à la louange de ce même Dieu, dont la face adorable se dérobe ici-bas sous les voiles de son auguste mystère ¹.

Critique. — Cette hymne, comme les deux suivantes et tout l'Office du Saint-Sacrement, fut composé, sur l'ordre d'Urbain IV, par saint Thomas d'Aquin, alors que celui-ci enseignait publiquement la théologie à Orvieto, c'est-à-dire, selon les uns, en 1262 ou 1263, et, selon les autres, en 1264, l'année même de la mort de l'illustre pontife. Quelques auteurs, paraît-il, avaient dans les commencements disputé à saint Thomas ce magnifique office, probablement sans doute parce qu'il en existait déjà un autre avant lui dans l'église de Liège, où la Fête-Dieu avait été établie en 1246 par décret synodal de l'évêque Robert de Torôte, sur l'initiative et les instances de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon. Mais, affirme Dom Martène, la savante dissertation du P. Noël Alexandre ne laisse plus le moindre doute à cet égard (*minimum dubitandi scrupulum*) ².

Le mètre employé par saint Thomas, dans la composition de cette hymne, est le même que Claudien Mamert avait appliqué

¹ Apoc. iv, 9; vii, 12; xix, 1, 5.

² De Antiq. Eccles. Ritibus., l. IV, c. xxx. — Le cardinal Tomasi a dit aussi dans son *Hymnaire*: « Licet ab aliquibus dubitatum sit an officium festi Corporis Christi a D. Thoma Aquinate compositum fuerit ac proinde tres hinc sequentes hymnos ad officium illud pertinentes, nunc temporis pro festo habetur, dubium omne submovente constitutione Xisti IV, edita t. III. Bullarii novissimi fratrum Prædicatorum, p. 555, in qua affirmatur hujus officii auctorem fuisse D. Thomam Aquinatem. Consule prosperum Lambertini cardinalem archiep. Bonon. Nunc Benedictum XIV. De Festis D. N. J. C. et Deiparæ Virginis. »

déjà au *Pange lingua... prælium certaminis* de la Passion; « mais, comme nous l'avons dit, en l'affranchissant enfin des entraves de la quantité, pour qu'il pût se mouvoir à l'aise dans le champ libre et si riche du syllabisme rimé, l'immortel auteur de l'hymne eucharistique *Pange, lingua, ... corporis mysterium* l'éleva à sa plus haute perfection. » Ce chant, comme celui du frère du saint évêque de Vienne, se mesure actuellement dans nos bréviaires en six vers, dont les 1^{er}, 3^e, 5^e sont *Trochaïques dimètres complets*, les 2^e, 4^e, 6^e *Trochaïques dimètres catalectiques*. Pour mieux en apprécier le charme rythmique, écrivons-le en strophes de trois vers seulement chacune, alors *Trochaïque tétramètre catalectique*, ainsi qu'il figure dans tous les manuscrits et les plus anciens imprimés :

« *Pange, lingua, — gloriosi — corporis mysterium,*
Sanguinisque — pretiosi — quem in mundi pretium
Fructus ventris — generosi — Rex effudit gentium. »

La quantité n'a plus rien à voir ici, et toute cette nouvelle versification repose maintenant sur la triple base de l'accent, de la numération des syllabes et de la rime, qui prêtent à son évolution une netteté et un éclat qu'on ne saurait trop admirer.

On le voit, ces vers se divisent en trois coupures, comme les vers *politiques*¹ des comiques latins; mais la rime s'y trouve plus artistiquement agencée que partout ailleurs, même chez tous les autres poètes chrétiens, qui ont employé ce vers de quinze syllabes; c'est-à-dire que ce sont les deuxièmes parties qui riment entre elles, aussi bien que les trois *sdrucioli* de la fin².

¹ On ne sait pas au juste, dit M^{re} d'Avanzo (aujourd'hui cardinal), pourquoi ces vers ont été appelés *politici*, c'est-à-dire peut-être *politi*, dans le sens qu'on dit quelquefois *politi sermones*, mais plus probablement *politici*, c'est-à-dire *civiles et populaires*.

² Celui cependant qui se rapproche le plus de cette nouvelle forme de saint Thomas est l'auteur incertain du poème *De Laudibus Virginis*, que plusieurs attribuent à saint Bernard, où les rimes des deux premières coupures se font écho entre elles. En voici un exemple pris à cette double strophe de l'hymne VI :

« *Margarita — Summi sila — Regis diademate,*
Quæ cunctarum — gratiarum — es ornata Stemmate, »
 « *Maris stella — Dei cella — virtutisque speculum,*
Quam miratur — et præcatur — universum sæculum, etc. »

Cette façon de couper le vers *politique* lui prête une merveilleuse beauté et semble particulièrement propre aux élans d'une âme qui, enflammée d'amour, est dans une continuelle aspiration vers l'objet de son chant ¹. »

« Saint Thomas, dans ses hymnes presque surnaturelles, dit le P. Faber, sait concilier la sévérité inflexible du dogme avec une douceur et une mélodie qui ressemblent plutôt à un écho du ciel qu'à la poésie de la terre ². »

« Devant le Sacrement de l'amour, son génie se transforme, et au lieu du rude latin de la scolastique, nous l'entendons chanter des hymnes et des cantiques que les anges envieraient : docteur par la pensée, il est poète par l'amour ³. » Il est plus que poète, mais encore tout à la fois *compositeur, musicien et chanteur accompli*. Nous avons maintenant pour l'affirmer le témoignage d'un précieux manuscrit tout récemment découvert (1882) par l'abbé Guerrino Amelli ⁴, et inscrit au catalogue de la bibliothèque de l'université de Pavie, sous le titre de *Thoma de Aquino presbiter. De Arte musica* ⁵.

C'est l'heureux ensemble de ces rares qualités qui imprime aux hymnes du Docteur angélique ce cachet de suave grandeur auquel Luther lui-même rendait hommage; aussi tant que vécut l'hérésiarque, et jusqu'au triomphe des Sacramentaires, les églises réformées d'Allemagne continuèrent-elles à les chanter ⁶. Et quand le pape Urbain VIII entreprit la révision du bréviaire, il ne voulut pas que la commission chargée par lui de la correction des hymnes touchât en rien à celle du Saint Sacrement. « Nec immerito, dit le P. Guyet ⁷, tanta siquidem est rhythmorum illorum mixta cum eruditissimi sensus expres-

¹ Lettre de M^{sr} d'Avanzo, évêque (aujourd'hui cardinal) de Calvi et Teano, p. 34, note 1. Lille, société de S. Paul, 1878.

² *Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 2. — Paris, Bray, 1857.

³ M^{sr} de la Bouillerie, archevêque de Perga. Panégyrique de saint Thomas d'Aquin, prononcé le 7 mars 1882, dans la basilique de Saint-Sernin à Toulouse.

⁴ Conservateur à Milan de la Bibl. ambrosienne, lequel a présidé naguère le congrès d'Arezzo.

⁵ Cf. l'auteur pseudonyme (A. Super) de l'intéressante brochure qui vient d'être éditée à Paris, par Dumoulin, 1883, intitulée : *Décadence et Restauration du chant liturgique* (grand in-8°, pp. 150).

⁶ Cf. Daniel, *Thesaurus Hymnologicus*, t. I, p. 252.

⁷ *Heortologia*, l. III, q. v.

sione suavitas, nulla ut iis æquari possit metri cujuscumque politioris ratio exquisitissima ¹. »

L'église de Saint-Martin de Liège fut une des premières à accepter le nouvel office de saint Thomas; elle crut cependant devoir retenir quelque chose de son ancien bréviaire, les hymnes en particulier qui s'y chantent encore aux petites Heures, et que l'on peut voir chez les Bollandistes ², lesquels, d'après un vieil antiphonaire, ont reconstitué à peu près tout l'office primitif, composé par le clerc Jean à la prière et avec le concours de la bienheureuse Julienne ³.

En dépit de la bulle *Transiturus* d'Urbain VIII et de la nouvelle promulgation qu'en fit Clément V au Concile de Vienne, les églises de France n'adoptèrent guère le nouvel office de saint Thomas avant 1318, alors que Jean XXII confirma et consacra définitivement les décrets de ses prédécesseurs, en les insérant au corps du droit dans les Clémentines.

Quant à la place assignée au *Pange lingua*, elle n'était pas

¹ Grancolas (*Commentaire hist. du Brév. rom. jam passim. cit.*), qui, dans l'espèce, opine toujours à rebours du bon sens, n'a pas manqué de dire que les hymnes de saint Thomas n'ont ni pieds ni cadence et ne sont qu'une pure rime ou rimaille, et que le *Pange lingua* en particulier est une hymne très plate. Peut-on pousser plus loin la sottise? S'il y a ici platitude, elle n'existe certainement que dans le cerveau de cet étonnant Sorboniste.

² *Acta. SS. April.*, t. I, p. 904, ancienne édit.

³ Cf. pour cet office l'*Année liturgique* de Dom Guéranger, si savamment continuée par D. L. F., qui nous en donne un triple fragment : 1^o la série des Antiennes pour chaque jour de l'Octave à *Benedictus* et à *Magnificat*, dont la première commence par ces mots : *Animarum cibis*; 2^o les quatre hymnes des petites Heures; 3^o celle des Complies. Faisons observer que le texte de cette dernière varie dans les mss. et les livres : c'est ainsi que les Cisterciens, qui, à leur office votif du Saint-Sacrement, l'ont divisée entre les Vêpres de la veille et les Laudes du jour, débutent, comme Mone, par la strophe : *Christus lux indeficiens*, laquelle ne figure pas dans la leçon des Bollandistes, et que, pour la strophe vi : *O cæleste convivium*, les vers 2 et 4 se trouvent ainsi modifiés dans celle des Cisterciens :

2. « O beatorum gloria. »

4. « Duc nos ad cœli gaudia. »

Mone, qui n'a des Bollandistes ni la strophe i : *Christus vere noster cibis*, ni la vi : *O cæleste convivium*, nous en fournit en revanche cinq autres (t. I, p. 268), extraites des mss. de Reichnau, n. 36, Bl. 44, et de Carlsruhe, O. N. Bl. 12, tous deux du xiv^e s. Ces divergences prouvent assez que, selon les lieux, le primitif office de Liège subit maints retranchements et plusieurs interpolations.

la même dans les divers hymnaires des cathédrales et monastères. L'église de Salisbury le chantait à Matines; celle de Strasbourg, à Complies; celle de Toulouse, seulement aux I^{res} Vêpres, et l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, seulement aux II^{es}.

Commentaire.

« Pange, lingua gloriosi
Corporis mysterium,
Sanguinisque pretiosi,
Quem in mundi pretium
Fructus ventris generosi
Rex effudit gentium. »

« Chante, ô ma langue, le mystère du glorieux corps et du sang précieux que versa, pour la rançon du monde, le Fruit béni d'un noble sein, le Roi des nations. »

Pange lingua. — Magnifique début que saint Thomas a emprunté à l'auteur de l'hymne matutinale de la Passion ¹, mais qui convient admirablement ici.

Gloriosi corporis. — Dans son état mortel, le corps de Jésus-Christ, à raison de son union hypostatique avec la Personne du Verbe, opérait déjà de bien grands prodiges, de telle sorte qu'au seul contact de ses vêtements il s'échappait de ce corps sacré une vertu divine, qui non seulement guérissait les malades, mais convertissait encore les cœurs. Quels miracles n'opère-t-il pas maintenant qu'il est glorifié, et que nous le recevons comme nourriture dans son auguste Sacrement!

Sanguinisque pretiosi. — Ce sang nous est doublement précieux, et parce qu'il est le sang de l'Homme-Dieu, et parce qu'il est le prix de notre rachat.

Fructus ventris generosi. — Ce vers nous rappelle à la fois la promesse de Dieu à David : *De fructu ventris tui ponam super sedem tuam* (Ps. cxxxı), et la parole d'Élisabeth à Marie :

¹ On le remarque en tête de plusieurs hymnes du moyen âge. Adalbert Daniel en relate jusqu'à douze. Citons entre autres celle de saint Nicolas : *Pange lingua gloriosi præsulis præconium.* — Et celle de sainte Agnès : *Pange lingua gloriose virginis mysterium.*

Benedicta tu inter mulieres; et benedictus fructus ventris tui.
(*Luc.* 1, 42.)

Generosi. — Synonyme de *nobilis*. La Vierge-Mère n'était-elle pas issue de la race illustre de David ?

« *Rex effudit gentium.* »

Jésus-Christ est justement appelé le *Roi des nations*, et c'est sous ce glorieux titre que, dans l'invitatoire aussi à Matines de ce jour, l'Église nous convie à l'adorer: *Christum Regem dominantem gentibus, venite adoremus.*

A vrai dire, de la crèche vers laquelle accourent, pour adorer le Sauveur, les rois de l'Orient, jusqu'à la croix au haut de laquelle Pilate, ayant pris au sérieux l'affirmation de Jésus: *tu dicis quia Rex sum ego*, la consacre par cette mémorable inscription qui fait le désespoir des Juifs, toute la vie de l'Homme-Dieu n'a été que l'histoire de sa royauté. Mais c'est principalement dans l'Eucharistie qu'il a voulu l'exercer, au sein de son Église, dont les limites touchent déjà aux extrémités mêmes du monde. Oui, c'est à ce banquet royal que « toutes les familles des nations », les pauvres et les riches de la terre, sont rassasiés et tombent à genoux devant lui; « parce que le règne appartient au Seigneur, et il dominera sur tous les peuples ¹ ».

« *Nobis datus, nobis natus*
Ex intacta Virgine,
Et in mundo conversatus,
Sparso Verbi semine,
Sui moras incolatus
Miro clausit ordine. »

¹ Encore Grancolas : ce délicat singulier ne prétend-il pas que le vers en question : *Fructus ventris generosi*, appliqué au Sauveur, est peu convenable? Reiranchait-il donc alors de l'*Ave, Maria*, que la sainte Église lui mettait plusieurs fois le jour sur les lèvres, ces mots : *Benedictus fructus ventris tui Jesus* ?

² « *Quoniam Domini est regnum : Et ipse dominabitur gentium.* » (*Ps.* xxi.) — Et ce n'est pas seulement d'une royauté occulte et plus ou moins refoulée au fond des consciences que parle le Psalmiste, mais d'une royauté sociale dont les institutions et les lois des États chrétiens affirment publiquement et aux yeux de tous la présence et l'action. C'est la thèse que M. Léon Collinet a si nettement et si brillamment développée au Congrès eucharistique de Liège (juin 1883).

Nobis datus. — « Sic enim Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. » (*Joan.* III, 16.)

Nobis natus. — « Puer natus est nobis, et Filius datus est nobis: cujus imperium super humerum ejus¹. »

Et in mundo conversatus. — « Et post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est. » (*Barh.* III, 38.)

Sparso verbi semine. — C'est Jésus-Christ, en effet, qui est le divin Semeur descendu sur la terre, pour y semer le bon grain de sa prédication évangélique: « Ecce exiit qui seminat seminare. » (*Matth.* XIII, 3.)

« Sui moras incolatus
Miro clausit ordine. »

Chaque jour du pèlerinage de l'Homme-Dieu sur la terre était pour lui un douloureux retard. Son cœur sacré n'aspirait-il pas à chaque instant vers ce baptême de sang, par lequel devait enfin se consommer son œuvre, et dont il disait à ses apôtres: « Baptismo autem habeo baptizari; et quomodo coarctor usquedum perficiatur? » (*Luc.* XII, 50.) — Mais ce baptême ne pouvait s'accomplir avant le grand acte destiné à en perpétuer la mémoire, pour en assurer les fruits à travers les siècles². C'est ce qui lui faisait dire encore en se mettant à

¹ Introît de la messe du jour de Noël d'après le texte d'Isaïe (IX, 6), ainsi modifié par l'Église, qui est, dit saint Bernard, la souveraine maîtresse des Écritures. C'est sans doute de cet introît que se sont inspirés certains auteurs, tels que G. Cassandre, Clicthoue et Adalbert Daniel, pour adhérer à quelques mss. qui font passer *nobis natus* avant *nobis datus*, sans réfléchir peut-être que si cette leçon pouvait convenir à une hymne ou à une prose de Noël, elle s'adapte moins bien à la fête du Saint-Sacrement. — Quoi qu'il en soit, l'emprunt de saint Thomas à la prose d'Adam de Saint-Victor: *Nato nobis salvatore*, n'est pas aussi servile que l'a cru M. l'abbé Misset. — (Cf. *les Lettres chrétiennes*, sept., octob. 1882.) C'est par une distraction, bien pardonnable du reste, qu'il cite à cet endroit la leçon inexacte de la première édition de M. Léon Gautier, alors qu'il avait à sa disposition déjà la deuxième, où le savant professeur de l'École des chartes, d'après le ms. 15615 de la Bibl. nationale, et le 110 de celle de l'Arsenal, rétablit ainsi les vers 4 et 5 de la strophe 1 de cette prose :

« Nobis natus, nobis datur.
Et nobiscum conversatur. »

² Cf. la Collecte de ce jour: *Deus, qui nobis sub Sacramento mirabili... etc.*

table avec eux la veille de sa mort : « Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar. » (*Luc. xxii, 15.*) — Enfin, l'heure était venue où, par l'inauguration du culte nouveau qui devait se résumer tout entier dans l'Eucharistie, il allait, en opérant la plus admirable de ses merveilles, clore son séjour mortel ici-bas, pour y substituer la perpétuité de sa présence glorieuse au milieu de nous, sous les voiles de son ineffable Sacrement.

« In supremæ nocte cœnæ
Recumbens cum fratribus,
Observata lege plene
Cibis in legalibus,
Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus. »

Fratribus. — C'est le nom tout de grâce et d'amour que le Sauveur se plaisait à donner à ses disciples. Il l'avait prononcé déjà par la bouche du Roi-prophète au psaume xxi, dont la seconde partie est tout entière eucharistique : « Narrabo nomen tuum fratribus meis, » et il l'emploie encore après sa résurrection, en s'adressant d'abord aux saintes femmes, et puis à Madeleine en particulier : « Ite, nuntiate fratribus. » (*Matth. xxviii, 10.*) — « Vade autem ad fratres meos. » (*Joan. xx, 17.*)

Que ce doux nom de *frères* convint surtout aux apôtres, dans cette solennelle circonstance où débordait envers eux la divine charité du bon Maître, c'est ce que la sainte Église a parfaitement compris, elle qui, en usant ici de ce mot, l'applique assurément aussi à tous ses enfants lorsqu'ils viennent à leur tour s'asseoir au banquet sacré de leur frère aîné Jésus, son royal Époux ¹.

« Observata lege plene
Cibis in legalibus. — »

Le Sauveur qui, parlant de l'ancienne loi, avait dit : « Non veni solvere, sed adimplere » (*Matth. v, 17*), en demeura jusqu'à la fin le fidèle observateur. Aussi ne procéda-t-il à

¹ « Primogenitus in multis fratribus. » (*Rom. viii, 29.*)

l'institution de la nouvelle Pâque, qu'après avoir accompli à la lettre toutes les prescriptions légales de la Pâque antique.

« Cibum turbæ duodenæ
Se dat suis manibus. »

Et alors, de ses propres mains, il se donne lui-même en nourriture aux douze qu'il s'était choisis, et auxquels il avait dit un jour: « Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum » (*Luc. XII, 32*) : Royaume de Dieu et vie éternelle, dont il leur confère maintenant le précieux gage dans le Sacrement de son amour ¹.

Mais qu'est-il donc advenu entre l'issue de la Pâque mosaïque et la célébration de la Pâque nouvelle? Le plus grand des miracles, que la strophe suivante nous signale en ces termes:

« Verbum caro panem verum
Verbo carnem efficit ² :
Fitque sanguis Christi merum — »

Le Verbe fait chair, d'une seule parole bien autrement puissante que celle qui fit faillir le monde du néant, change le pain en sa chair divine, et le vin en son sang. Mystère sublime que la sainte Église a si heureusement exprimé par le mot *Transsubstantiation*.

« Et si sensus deficit ³,
Ad firmandum cor sincerum ⁴
Sola fides sufficit. »

¹ Denys le Chartreux cite à cet endroit ce quatrain assonancé dont la provenance nous est encore inconnue, mais qui achève fort gracieusement le tableau de la Cène :

« Rex sedet in cœna,
Turba cinctus duodena :
Se tenet in manibus,
Se cibatur ipse cibus. »

² *Verbum caro* — *Verbum carnem* forment une double et fort belle allitération qui, en réveillant l'attention sur l'ineffable prodige, nous rappelle avec le vers suivant cet autre passage de saint Thomas à la IV^e leçon de Matines : « Et hoc insuper, quod de nostro assumpsit (Unigenitus si quidem Filius) totum nobis contulit ad salutem. »

³ *Sensus*, à cet endroit, s'entend moins des sens extérieurs, comme à la strophe suivante, que de l'intellect et du jugement isolés de la foi.

⁴ Nous traduisons *cor sincerum* par *cœur pur*, qui est l'acception la plus conforme à l'étymologie du qualificatif latin, et qui nous rappelle en outre

Et si la raison défaille ici, la foi seule suffit pour rassurer le cœur pur. C'est trop peu dire encore; car la foi eucharistique introduit l'âme fidèle dans un ordre miraculeux, dont la présence visible du Sauveur n'aurait certainement jamais enfanté tous les prodiges. N'est-ce pas principalement de la foi à ce profond mystère que le Sauveur a dit: « Beati qui non viderunt, et crediderunt? » (*Joan.* xx, 29¹.)

« Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui :

« Adorons donc prosternés ce grand Sacrement, » d'autant plus grand que Jésus-Christ s'y fait plus petit, qu'il nous y témoigne plus de condescendance et nous y élève plus haut dans les indicibles communications de sa divine charité².

fort à propos, au sujet de ce mystère, la parole de Notre-Seigneur : « Beati mundo corde; quoniam ipsi Deum videbunt. » Cette béatitude, en effet, ne s'applique pas seulement à la vision de Dieu dans le ciel, mais aussi à la vision de Dieu sur la terre à travers les ombres eucharistiques. Celle-là n'est-elle pas la récompense de celle-ci, qui seule est méritoire ?

¹ « Il en est, dit le P. Faber, à qui Dieu a accordé le don de reconnaître par un sentiment intime les lieux où le saint Sacrement est gardé; à d'autres de discerner par le goût une hostie consacrée d'une autre qui ne l'est pas; à d'autres enfin de se laisser conduire vers le tabernacle où réside l'objet caché de notre amour par la suave odeur des parfums qu'il répand. Quelques-uns ont reçu la sainte communion des mains même de Notre-Seigneur; quelques autres, de la main des anges; d'autres ont été témoins dans l'hostie des visions les plus magnifiques; d'autres encore ont reçu Notre-Seigneur au travers de leur chair de la même manière que, après sa résurrection, il passa avec son corps glorifié au travers des portes fermées: tel fut le privilège de sainte Julienne Falconiéri. Pour saint Philippe de Néry, le saint Sacrement a été plus d'une fois l'unique aliment et le soutien de la vie naturelle. Les ossements de saint Pascal Baylon frappaient contre son cerceuil toutes les fois que l'hostie était élevée dans l'église où il était enseveli : c'étaient ces fameux *colpi di san Pasquale*, sur lesquels on a tant parlé et tant écrit. » (*Le Saint-Sacrement*, t. I, p. 129. Trad. de M. F. Bernhardt.)

² Pour nous révéler sa gloire dans l'œuvre de la création, par exemple, il suffit à Dieu d'une parole : *Dixit, et facta sunt*; mais quand il s'agit de se faire petit pour se rapprocher de nous, il fait appel alors à toute l'énergie de sa puissance. N'est-ce pas ce que proclame l'heureuse Vierge dans son immortel cantique, lorsqu'elle s'écrie : *Fecit potentiam in brachio suo* ? Elle ne visait pas seulement alors les inconcevables abaissements de l'incarnation, mais aussi et surtout ceux bien plus profonds encore de l'Eucharistie, qui devait en perpétuer et nous en appliquer à jamais les salutaires fruits.

C'est ce que le P. Faber appelle si bien les *criterium* des plus grandes œuvres de Dieu, qui se retrouvent tous le plus excellemment dans le prodige de la *Transsubstantiation*.

« Et antiquum documentum...

Novo cedat ritui :

« Et que l'antique rit cède la place au nouveau. » — « In hac mensa novi Regis, dit encore saint Thomas dans son incomparable Séquence, novum pascha novæ legis phase vetus terminat. — Vetustatem novitas, umbram fugat veritas, noctem lux eliminat. »

La vérité chasse l'ombre, et c'est de cette vérité sans doute que le Sauveur disait à la Samaritaine: « ... Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. » (*Joan.* iv, 23.)

« Præstet fides supplementum

« Sensuum defectui. »

Les sens peuvent me tromper; mais quand le Seigneur et le Maître a dit : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang*, qui donc pourrait hésiter encore? Jésus-Christ ne m'a pas trompé, et sa parole infaillible demeure comme le plus sûr garant de ma foi ¹.

Quant à la Doxologie, ajoutons seulement à ce que nous en avons dit déjà au *Synopsis* que les expressions *Genitori Genitoque* — *Procedenti ab utroque* — *Compar* — sont empruntées, mais dans un autre agencement aux deux premières strophes de la II^e prose d'Adam de Saint-Victor, pour la fête de la Pentecôte. (*Cf.* Léon Gautier, II^e édit. 1881.)

¹ Pour nous, dans l'Eucharistie, « tout est mort, dit Bossuet, il n'y a que l'ouïe qui vive, et elle ne vit que pour Jésus-Christ, et ne connaît plus que sa voix. Tous vos sens vous trompent, excepté l'ouïe. La vue et le goût disent : c'est du pain; le toucher et l'odorat se joignent à eux : il n'y a que l'ouïe qui rapporte bien, parce qu'elle vous annonce en simplicité le témoignage de Jésus-Christ; et pour bien recevoir ce grand témoignage, vous démentez votre propre vue, vous désavouez votre goût, vous résistez à votre raison pour abandonner tous vos sentiments à Jésus, qui vous instruit par la seule ouïe. » (*Serm. sur la soumission due à la parole de Jésus-Christ.*)

XXV

HYMNE A MATINES

DE LA FÊTE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST

Auteur : *S. Thomas d'Aquin*

Sacris solemniiis juncta sint gaudia,
Et ex præcordiis sonent præconia :
Recedant vetera, nova sint omnia,
Corda, voces, et opera.

5. Noctis recolitur cœna novissima,
Qua Christus creditur agnum et azyma
Dedisse fratribus, juxta legitima
Priscis indulta patribus.

- Post agnum typicum, expletis epulis
10. Corpus dominicum datum discipulis,
Sic totum omnibus, quod totum singulis,
Ejus fatemur manibus.

- Dedit fragilibus corporis ferculum,
Dedit et tristibus sanguinis poculum,
15. Dicens : Accipite quod trado vasculum,
Omnes ex eo bibite.

Sic sacrificium istud instituit,
Cujus officium committi voluit

Solis presbyteris, quibus sic congruit
20. Ut sumant et dent cæteris.

Panis Angelicus fit panis hominum;
Dat panis cœlicus figuris terminum :
O res mirabilis ! manducat Dominum
Pauper, servus, et humilis.

25. Te trina Deitas unaque, poscimus,
Sic nos tu visita, sicut te colimus :
Per tuas semitas duc nos quo tendimus,
Ad lucem quam inhabitas. Amen.

CODD. MSS. — Comme à l'hymne précédente.

Synopsis. — « L'hymne des Vêpres, dit le docte continuateur de l'*Année liturgique*, résume le *mystère de la foi*¹ dans une doctrine profonde et concise. C'est elle que l'Église choisit de préférence pour chanter le divin Sacrement, et les deux dernières strophes forment la conclusion obligée des *Expositions* et *Saluts* dans le cours de l'année ». Celle qui nous occupe est sur un ton plus élevé et d'une poésie où éclate surtout le triomphe et l'allégresse.

Dans l'expression de la joie que l'Église désire exciter en nous pour célébrer dignement cette solennité nouvelle, elle veut que de notre part aussi tout soit nouveau, et nos cœurs et nos voix et nos œuvres.

C'est aujourd'hui, dit-elle, que nous fêtons la mémoire de la Cène dernière en cette nuit où, comme la foi nous l'enseigne, le Christ partagea avec ses frères l'Agneau et les azymes, selon le rite prescrit à nos Pères de l'ancienne alliance. Mais, après l'a-

¹ *Mysterium fidei*. Ces deux mots ne sont pas dans l'Évangile, mais comme plusieurs autres non moins authentiques, nous les tenons des Apôtres, dont l'enseignement oral a maintes fois suppléé au silence des Évangélistes. « Or, dit le P. Lebrun (*Explic. de la Messe*), le plus grand de tous les mystères et, pour ainsi dire, tout le secret de la foi, tout le secret de la religion, est que le sang d'un Dieu dût être versé pour le salut du monde. C'est là le grand mystère qui a été caché jusqu'à la mort et à la résurrection du Messie, et dont le sang répandu dans tous les sacrifices n'avait jamais été qu'une ombre et une figure. » (*Note de l'auteur.*)

gneau symbolique, le festin légal terminé, nous reconnaissons le corps du Seigneur donné de ses mains aux disciples, tout entier à chacun. Ils sont faibles, et pour les réconforter il leur présente l'aliment de son corps; ils sont tristes, et il leur offre le breuvage de son sang, disant : Prenez la coupe que je vous mets en main, et buvez-en tous.

Et maintenant l'Église, qui veut que ses enfants n'oublient jamais la mémorable institution de son Sacerdoce, et que ses ministres principalement en gardent toujours avec une pieuse reconnaissance le précieux souvenir, nous rappelle, avec saint Thomas, que le Sauveur établit ainsi ce sacrifice auguste, dont il n'a voulu confier le ministère qu'aux prêtres seuls, auxquels il appartient de s'en nourrir d'abord, et d'admettre ensuite les autres à sa mystérieuse manducation. C'est alors que dans son religieux enthousiasme elle s'écrie : « Le pain des Anges devient le pain des hommes ! Le pain du ciel met fin aux antiques figures. O prodige admirable ! le Seigneur est la nourriture du pauvre, du serviteur, d'une vile créature ! »

Enfin, dans la Doxologie si merveilleusement adaptée à cette fête, l'Église demande à Dieu que, puisque nous l'adorons caché sous les voiles de son Sacrement eucharistique, il daigne à son tour nous faire sentir les salutaires effets de sa visite ici-bas, en nous conduisant par ses heureux sentiers au but où nous tendons, à la lumière qu'il habite.

Critique. — Les strophes de cette hymne peuvent se partager en sept ou en quatre vers. La dernière forme est celle de nos bréviaires. Elle dérive de la strophe métrique composée de trois asclépiades et d'un glyconique, comme celle-ci d'Horace :

« Quis desiderio sit pudor aut modus
 Tam cari capitis ? Præcipe lugubres
 Cantus, Melpomene, cui siquidem dator
 Vocem cum cithara dedit. »

(Ad Virgil.)

Nous retrouverons la même structure dans l'hymne des Martyrs :

« Sanctorum meritis inclyta gaudia
 Pangamus, etc. »

Les trois premiers vers de notre *Sacris solemniiis* sont donc des asclépiades *libres*, coupés en deux hémistiches égaux après la sixième syllabe (il y en a 12), et qui ont la pénultième brève, comme l'asclépiade *régulier*, dont nous venons de citer le type. Mais ce qui constitue l'originale beauté de cette pièce rythmique, c'est que ces trois premiers vers s'enchaînent entre eux par des rimes finales; que de plus les deux premiers sont encore liés ensemble par des rimes intérieures à la sixième syllabe, et que, en outre, dans le troisième, une rime, à la même place, sonne avec la rime finale du vers glyconique de huit syllabes terminant chaque strophe: *Vetera — Opera.* §

Cette hymne, généralement fixée à Matines, était cependant chantée aux Vêpres en quelques églises, comme à Salisbury et à Strasbourg.

Commentaire.

« *Sacris solemniiis*¹ juncta sint gaudia,
Et ex præcordiis sonent præconia² :
Recedant vetera, nova sint omnia,
Corda, voces, et opera. »

« Mêlons nos joies à cette sacrée solennité, que du fond des cœurs résonne la louange; loin de nous la vétusté, que tout soit nouveau, les cœurs, la voix et les œuvres. » — Il n'y a pas sur le cycle catholique de solennité qui n'appelle nos louanges, puisque le mystère particulier dont chacune d'elles renouvelle la mémoire réclame toujours nos actions de grâces. Mais en celle-ci, vers laquelle convergent toutes les autres, et que, dans sa langue admirablement expressive, le peuple chrétien nomme si justement la *Fête-Dieu*, il ne peut y avoir de limite à la louange, parce que, en dépit de tous nos efforts, elle restera toujours au-dessous de celui qui, par amour pour nous, daigne

¹ *Solemnium*, et plus souvent encore *Solemnia*, est un néologisme du latin chrétien que l'on rencontre assez fréquemment dans les *Acta Sanctorum*. Il est d'autant mieux choisi qu'il s'applique ici à toute une festive octave.

² *Præconia* n'est pas une louange quelconque, mais une louange éclatante et publique. L'heureuse allitération de ce mot avec *præcordiis*, dont la première acception est *poitrine*, comme aussi sa relation avec *voces*, nous semble justifier cette remarque.

aujourd'hui se livrer plus ostensiblement à nos adorations sur son trône eucharistique : « Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis. »

Recedant vetera — Que tous les anciens sacrifices, que tous les vieux symboles disparaissent. — *Nova sint omnia* — Que tout soit nouveau sous la loi nouvelle de l'Hostie sans tache, dont le Sacrifice incessant est maintenant offert en tous les lieux du monde, de l'aurore au couchant¹, et qu'il n'y ait plus de vieil homme qui ose y participer, mais que tout aussi soit nouveau en nous : *Corda*, nos cœurs, pour aimer sans mesure l'Emmanuel, qui se donne tout entier à nous dans son auguste Sacrement; *Voces*, nos voix, pour chanter plus mélodieusement ses incompréhensibles miséricordes²; *Opera*, nos œuvres, pour

¹ « Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda... » (*Malach.* 1, 11.)

² Notre voix, dans le plan de Dieu, est appelée à une sublime fonction : c'est par elle, en effet, qu'au sein des assemblées chrétiennes elle doit exalter la gloire et les bienfaits du Seigneur. L'institution du chant aux messes solennelles et à l'office canonial, non seulement dans les cathédrales et les chœurs monastiques, mais encore dans les plus humbles églises, pour la Messe paroissiale et les Vêpres des dimanches et fêtes au moins, n'a pas d'autre raison d'être. Comment donc se fait-il, hélas ! que beaucoup de fidèles se désintéressent aujourd'hui du chant liturgique et ne pensent pas employer mieux leur dévotion, qu'en lisant en silence dans leurs *Heures* ? Nous-mêmes prêtres, auxquels les occupations du ministère, toujours si multipliées le dimanche, laissent si peu de temps quelquefois pour la récitation intégrale du bréviaire, nous ne devons pas oublier que, lorsque nous assistons dans nos stalles à un office public, ce n'est que par une indulgente condescendance de l'Église qu'il nous est permis d'accomplir alors cette obligation sacrée. Dans ce cas même, n'y aurait-il pas quelque inconvenance à ne pas suspendre la récitation du bréviaire à certains moments de la messe, par exemple, tels que ceux de l'Évangile et du *Credo*, cette double profession de foi à laquelle de toute rigueur, ce nous semble, l'assistance entière doit prendre part ? Comment aussi nous désintéresser de cet émouvant dialogue qui prélude avec tant de majesté à la *Préface*, et n'avoir rien à répondre au célébrant, quand il nous invite à élever avec lui nos cœurs en haut : *Sursum corda* ; et à rendre grâces ensemble au Seigneur notre Dieu — *Gratias agamus Domino Deo nostro* ! N'est-ce pas alors surtout que notre louange, comme le dit saint Thomas, doit être *PLEINE* et *SONORE* : *Sit laus plena, sit sonora* ? Ce devoir de la louange publique nous est rappelé presque à chaque page des saintes Écritures, au livre des Psaumes en particulier : « Bene psallite ei in vociferatione. » (*Ps.* xxxii, 3.) — « Psalmum dicite nomini ejus ; date gloriam laudi ejus. » (*Ps.* lxxv, 2.) — « Benedicite gentes Deum nostrum ; et auditam facite vocem laudis ejus. » (*Ibid.* 8.) — L'auteur déjà cité du livre intitulé : *Décadence*

marcher désormais d'un pas immaculé dans la *nouveauté de la vie*, de cette vie de Jésus-Christ ressuscité, dont l'Apôtre écrivait aux Romains : « Ut quomodo Christus surrexit à mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vitæ ambulemus. » (vi, 4.)

« Noctis recolitur cœna novissima,
Qua Christus creditur agnum et azyma
Dedisse fratribus, juxta legitima
Priscis indulta patribus. »

« Nous célébrons la mémoire de la Cène dernière, en cette nuit où nous savons que le Christ partagea d'abord avec ses frères l'agneau et les azymes, selon la loi *miséricordieusement* donnée à nos pères de l'ancienne alliance. »

Juxta legitima. — « Id est, dit Denys le Chartreux, secundum tenorem præceptorum legalium. » C'est dans ce sens que cette locution est identiquement prise trois fois au chapitre xxiii du Lévitique : « Et vocabitis hunc diem celeberrimum atque sanctissimum : Legitimum scempiternum erit in cunctis habitaculis, et generationibus vestris. » (v. 21.)

Priscis indulta patribus. — Nous avons traduit *indulta* par une loi *miséricordieusement* donnée. La Pâque mosaïque avec toutes ses prescriptions préparatoires, et tous les rites qui devaient accompagner la manducation de l'Agneau, était déjà le frappant symbole de la Pâque chrétienne; mais combien plus la signalait-elle par ses heureux effets, dont les deux principaux furent de soustraire Israël à la terrible exécution de l'Ange exterminateur, et de l'affranchir du joug cruel de Pharaon. Puisque donc l'Eucharistie devait être l'heureuse réalité de toutes ces figures, et la plus touchante manifestation de la bonté et de la miséricorde de Dieu à notre égard, ne convenait-

et Restauration du chant liturgique, nous fait observer que saint Thomas, traitant des futures probabilités célestes, a dit : « Credibile quod post resurrectionem erit in Sanctis laus vocalis. » Saint Jean, dans l'Apocalypse (cap. v et xiv), nous semble autoriser tout à fait cette présomption. Or, si nous devons chanter éternellement au ciel le *cantique nouveau*, pourquoi ne commencerions-nous pas à le faire résonner dès ici-bas sur nos lèvres mortelles; comme le pratiquait déjà le Psalmiste : « Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ. » (Ps. cxviii, 54.)

il pas que, d'une certaine façon du moins, l'application anticipée s'en fit à nos pères du Vieux Testament. C'est pour cela que la Pâque leur fut moins imposée comme une loi ordinaire, qu'octroyée comme une loi toute de privilège et de faveur — *Priscis indulta patribus* ¹.

« Post agnum typicum, expletis epulis,
Corpus Dominicum datum discipulis,
Sic totum omnibus, quod totum singulis,
Ejus fatemur manibus. »

Agnum typicum. — C'est-à-dire figuratif de l'Agneau eucharistique.

Expletis epulis. — Le repas de la vieille Pâque terminé.

Sic totum omnibus, quod totum singulis. — Le corps du Seigneur, que lui-même distribue de ses mains à ses disciples,

¹ C'est dans ce sens qu'on lit dans Isaïe : « Indulsisti genti, Domine, indulsisti genti. » (xxvi, 15.) — Et dans l'*Imitation* : « Saltavit devotissimus rex David coram Arca Dei totis viribus, recolens beneficia olim indulta patribus. » (L. IV, c. 1, n. 7.) — Maintenant est-ce l'auteur de l'*Imitation* qui a emprunté cette locution *Indulta patribus*, et aussi l'*O quam suavis est...* (*Ibid.* c. xiii, n. 2), à saint Thomas, ou celui-ci a-t-il pris ce double passage dans l'*Imitation*? Voici ce qu'affirme à propos du dernier un manuscrit inédit des Bénédictins de Saint-Germain-des-Prés (Bibl. nat., 12436) : « ... Saint Thomas a tiré l'Antienne des 1^{res} Vêpres du très saint Sacrement : *O quam suavis...* du IV^e livre de l'*Imitation*, et non l'auteur de l'*Imitation* qui l'a tirée de saint Thomas. Car il n'y a aucune raison pourquoi cet auteur aurait changé les derniers mots de cette Antienne : *Esurientes reples bonis, fastidiosos divites dimittens inanes*, s'il les avait pris de saint Thomas; mais il est facile de se rendre raison pourquoi saint Thomas, ayant lu dans le IV^e livre de l'*Imitation* cet endroit avec ces mots *reficere digneris*, il les a changés pour les adapter au cantique *Magnificat*, dont il a emprunté un verset pour finir son Antienne conformément à l'esprit de l'Eglise. C'est donc saint Thomas qui a eu devant les yeux le livre de l'*Imitation*, lorsqu'il a composé cette belle Antienne, et par conséquent ces livres étaient composés plus de cent vingt ans avant A-Kempis. » Ce document tend à établir que ce dernier, pas plus que le chancelier Gerson, n'a composé l'*Imitation*, et qu'elle est l'œuvre de Jean Gersen, bénédictin italien, probablement abbé d'un monastère de Verceil ou des environs de Verceil, qui vivait pendant la première moitié du xiii^e s. — Nous n'avons pas à nous mêler à cette controverse, qui peut se prolonger longtemps encore; mais nous croyons être agréable au lecteur en lui signalant sur ce point historique le récent ouvrage de M. l'abbé Puylol, supérieur de Saint-Louis-des-Français à Rome, qui a pour titre : *La Doctrine du livre : De Imitatione Christi.* — Paris, Bray et Retaux, 1881, in-8°, pp. cii, 532.

leur est donné à la fois tout entier à tous, et tout entier à chacun. C'est ainsi que saint Thomas dit encore dans son admirable prose: *Sumit unus, sumunt mille: quantum isti, tantum ille: nec sumptus consumitur*. Le concile de Trente a consacré cette doctrine en fulminant l'anathème contre quiconque oserait y contredire ¹.

« Dedit fragilibus corporis ferculum,
Dedit et tristibus sanguinis poculum,
Dicens: Accipite quod trado vasculum,
Omnes ex eo bibite. »

Fragilibus. — La fuite des apôtres après la prise de leur maître au jardin des Olives, et surtout le reniement de Pierre, ne témoignent que trop, hélas! de leur fragilité. — *Tristibus.* — L'avant-veille déjà, Jésus n'avait-il pas dit à ses disciples: « Vous savez qu'on célébrera la Pâque dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié? » (*Math.* xxvi, 2). — Et une fois à la table de cette dernière Cène « j'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous avant de souffrir. » (*Luc.* xxii, 15.) — Puis au moment même qu'il vient de consacrer son sang sous l'espèce du vin, avant de leur faire passer la coupe, n'avait-il pas dit encore: « Voilà que celui qui doit me livrer mange avec moi à cette table? » (*Ibid.* 21.) Cette dernière parole ne mit-elle pas le comble à leur tristesse? C'est donc à des cœurs affligés que le Sauveur offrit le breuvage de son sang — *Dedit et tristibus sanguinis poculum.* — N'est-ce pas pour nous apprendre que si nous sommes faibles et attristés, comme en effet nous le sommes tous plus ou moins sur le chemin de cette vie mortelle, nous ne trouverons le courage et la joie que dans la participation fréquente et de plus en plus dévote à l'auguste Sacrement qui est la source intarissable de toute force et de toute joie vraiment digne de ce nom ².

¹ « Si quelqu'un nie que dans le vénérable Sacrement de l'Eucharistie Jésus-Christ tout entier soit contenu sous chaque espèce et sous chacune des parties de chaque espèce après la séparation, qu'il soit anathème. » (Sess. xiii, c. 3.)

² A cette question: en quoi diffèrent les effets secondaires du pain et du vin dans la sainte Eucharistie, le cardinal de Lugo fait cette réponse: « Respondeo aliquam differentiam agnosci ab ipsa Ecclesia in iis effectibus, licet

« Sic sacrificium istud instituit,
Cujus officium committi voluit
Solis presbyteris, quibus sic congruit
Ut sumant, et dent cæteris.

L'Eucharistie, en effet, n'est pas seulement un Sacrement, mais encore, et avant lui, le Sacrifice qui en est la source, et qui lui assure sa perpétuité : « Hoc facite in meam commemorationem. » (*Luc. xxii, 19.*) — La sublime fonction de ce grand et unique Sacrifice du Testament *nouveau et éternel*, c'est aux prêtres seuls que Jésus-Christ a voulu la confier, de telle sorte qu'il appartient à eux seuls de se nourrir d'abord à l'autel de la divine victime, et d'y faire ensuite participer les autres ¹.

in speciali non possumus omnes differentias comprehendere, id enim singulis speciatim tribuit suos proprios effectus in hymno corporis Christi :

« Dedit fragilibus corporis ferculum,
Dedit et tristibus sanguinis poculum. »

Quasi dicat effectum cibi esse roborare fragiles juxta (*Ps. ciii*) : Et panis cor hominis confirmat ; effectum vero potus esse nutrire quidem, quia vinum etiam deservit ad nutritionem, lætificando tamen animum tristem juxta illud ejusdem Psalmi : Et vinum lætificet cor hominis. Hinc enim est quod aliquando effectus calicis cælestis appellatur in scriptura inebriatio animæ, quia affert hilaritatem quamdam, qua homo reddatur quodammodo insensibilis ad laborem et tribulationem, sicut ebrius etiam naturaliter insensibilis. » (*Tract. de venerabili Euch. Sacramento.*—Disp. XII, sect. III, n. 73, édit. Migne.)

¹ Il y a ici, au sens large, un double miracle d'amour plutôt que de puissance. « Le premier consiste, dit le P. Faber, dans la prodigieuse abondance avec laquelle Dieu a concédé ce pouvoir à une multitude innombrable de prêtres. Un blasphémateur, un schismatique, un hérétique, un apostat, dès que son ordination a été valide, conserve ce pouvoir qu'il a reçu, et s'en peut servir pour couvrir de honte et d'ignominie notre divin Sauveur, en profanant la sainteté de sa présence. Mais Lui semble indifférent à tous les outrages ; il ne voit que nous, ne consulte que nos intérêts. L'adorable sacrifice doit être accessible à chacun de nous ; et les moyens de communion sont aussi peu coûteux et aussi communs que l'air que nous respirons. Le second miracle est la facilité de la consécration. Si de longs jeûnes, une science profonde, de grands travaux..., devaient nécessairement précéder la consécration, ce ne serait point acheter trop cher l'exercice de ce pouvoir, si l'on considère l'étonnante majesté de l'œuvre accomplie. Mais non ! cinq mots suffisent, et le prodige est opéré ! Quoi de plus aisé ? Cette facilité même serait peut-être dangereuse pour notre foi, dangereuse pour le respect que nous devons à ce profond mystère, si la plus belle des choses, en dehors du ciel, le rit latin de l'auguste Sacrifice n'était point sorti de la puissante intelligence de l'Église, pour nous enlever au-dessus de la terre et de nous-mêmes, pour nous envelopper dans un nuage de beauté mystique

« Grande ministerium, et magna dignitas sacerdotum, quibus datum est quod angelis non est concessum! » — « Ecce sacerdos factus es, et ad celebrandum consecratus; vide nunc ut fideliter et devote, in suo tempore, Deo sacrificium offeras, et teipsum irreprehensibilem exhibeas. » (*De Imit. Christi*, l. IV, cap. v, n. 1, 2.)

« Panis Angelicus fit panis hominum :

Dat panis cœlicus figuris terminum :

O res mirabilis! manducat Dominum

Pauper, servus, et humilis. »

Dès que les anges furent sortis, plus beaux encore, de l'épreuve à laquelle il avait plu à Dieu de soumettre leur fidélité, ils se trouvèrent alors, par le don irrévocable de la vision béatifique, si intimement unis à leur créateur, que Dieu devint à jamais pour eux le pain de leur immortel rassasiement. Mais le Fils de Dieu, en se revêtant de notre humaine nature, ne voulut pas la laisser, même ici-bas, trop au-dessous des anges. Sans doute que l'homme, encore dans la voie de son pèlerinage, ne verra pas Dieu face à face sur la terre, mais il l'adorera par la foi caché dans les ombres du sacrement Eucharistique, et, dans une mesure proportionnée à sa condition mortelle, Jésus-Christ sera pour lui, comme au ciel pour les anges, le pain de vie, selon cette parole du Sauveur: « Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo caro mea est pro mundi vita. » (*Joan.* vi, 51, 52.) — Le pain des anges est donc, en toute vérité, devenu le pain des hommes.

Dat panis cœlicus figuris terminum. — Le pain céleste, c'est-à-dire le Verbe divin descendu du ciel, pour se faire chair, et se donner en nourriture aux générations humaines jusqu'à la consommation des siècles, a mis fin à toutes les figures de l'ancienne loi, et comme sacrifices, et comme aliments symboliques, dont le plus saillant parmi ceux-ci était sans contredit l'Agneau pascal. Jésus-Christ, en effet, n'est-il pas au-

et dans les conceptions sublimes d'une Liturgie plus qu'angélique, pour nous purifier en quelque sorte à notre insu, pour nous ravir par un charme céleste, de telle sorte que tous nos sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher semblent éprouver des sensations que la terre ne saurait leur procurer. » (*Le Saint-Sacrement*, t. I, pp. 78, 79.)

jourd'hui tout à la fois et l'unique sacrificateur et l'unique victime, à la manducation de laquelle le monde racheté doit, pour avoir la vie en lui, nécessairement participer.

« O res mirabilis ! manducat Dominum
Pauper, servus, et humilis. »

Quoi de plus incompréhensible, en effet, qui dépasse davantage nos timides conceptions, que de voir le Seigneur se donner en nourriture au pauvre, au serviteur, à une créature vile et abjecte. « O mira circa nos tuæ pietatis dignatio, quod tu Domine Deus, creator et vivificator omnium spirituum, ad pauperulam dignaris venire animam, et cum tota divinitate ac humanitate ejus impinguare esuriam ! » (*De Imit.* l. IV, c. III, n. 4.)

Si du moins, en mangeant le pain des Anges, nous savions en goûter l'ineffable douceur, et reconnaître avec le Psalmiste combien le Seigneur est bon et miséricordieux envers nous : « Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus ¹. »

« Te, trina Deitas unaque, poscimus,
Sic nos tu visita, sicut te colimus :
Per tuas semitas duc nos quo tendimus,
Ad lucem quam inhabitas. »

En terminant cette hymne, l'Église, avec saint Thomas, s'adresse à la sainte et indivisible Trinité, puisque tout entière elle a concouru à ce grand œuvre de l'Eucharistie : « Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : Escam dedit timentibus se. » (*Ps.* cx, 4.) — Cependant sa

¹ Le pape Urbain IV voulut que l'Office du saint Sacrement fût composé par les deux plus beaux génies de son siècle, l'angélique Thomas et le séraphique Bonaventure. Au jour déterminé, ils vinrent ensemble soumettre leur travail à l'illustre Pontife. Sur son ordre, frère Thomas s'exécute le premier, la modestie sur le front. Bientôt à l'hymne du matin : *Sacris solemniis*, il arrive à cette strophe ravissante, dont nous venons d'essayer l'interprétation : *Panis Angelicus...*, etc. Des larmes humectent les paupières de Frère Bonaventure, et on entend, sous sa robe de bure, le frôlement d'un parchemin dont les fragments tombent sur le sol. L'humble franciscain, reconnaissant l'infériorité de son œuvre, venait d'en lacérer les pages en s'avouant vaincu. Si la légende n'est pas authentique, elle n'est pas, certes, improbable, et fait trop d'honneur à l'un et à l'autre saint pour que nous ayons cru devoir la relater.

prière nous semble se diriger principalement vers le Fils de Dieu, le Verbe incarné, dont la chair et le sang ont fait, et font encore chaque jour, comme tous les frais du Sacrement adorable. C'est à lui surtout qu'elle dit :

« Sic nos tu visita, sicut te colimus. »

Puisque c'est vous que nous adorons et aux pieds duquel nous déposons tous nos hommages, ah ! faites-nous sentir de plus en plus les salutaires effets de votre visite ici-bas. Et puisque les voies que vous avez choisies pour venir et fixer votre séjour au milieu de nous, sont celles de l'amour, du sacrifice et de l'anéantissement, que nous n'en suivions pas d'autres pour arriver, sous votre conduite, au but auquel nous tendons, à la lumière que vous habitez, et dans les splendeurs de laquelle nous devons enfin, par la vertu même de votre ineffable Sacrement, vivre, en la société des anges, éternellement avec vous :

« Per tuas semitas duc nos quo tendimus,
Ad lucem quam inhabitas. Amen ! »

XXVI

HYMNE AUX LAUDES

DE LA FÊTE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST

Auteur : *S. Thomas d'Aquin.*

Verbum supernum prodiens,
Nec Patris linquens dexteram,
Ad opus suum exiens,
Venit ad vitæ vesperam.

5. In mortem a discipulo
Suis tradendus æmulis,
Prius in vitæ ferculo
Se tradidit discipulis.

10. Quibus sub bina specie
Carnem dedit et sanguinem,
Ut duplicis substantiæ
Totum cibaret hominem.

15. Se nascens dedit socium,
Convalescens in edulium,
Se moriens in pretium,
Se regnans dat in præmium.

O salutaris Hostia,
Quæ cœli pandis ostium :

20. Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

Uni trinoque Domino
Sit sempiterna gloria :
Qui vitam sine termino
Nobis donet in patria. Amen.

CODD. MSS. — Comme aux deux hymnes précédentes.

Synopsis. — Sous une nouvelle forme, cette hymne célèbre pour la troisième fois, et en des termes non moins dignes de nos éloges, le grand mystère de l'Eucharistie. Chacune des quatre premières strophes accuse un trait particulier, que les deux autres chants avaient laissé dans l'ombre, et qui donnent ensemble à celui-ci sa couleur distinctive. Le premier trait de ce mystique tableau est comme la genèse du miséricordieux pèlerinage que le Verbe, sans quitter la droite du Père, entreprend en ce monde, et dont bientôt, après avoir consommé son œuvre, le Géant divin atteindra le terme au soir de sa vie mortelle.

Le second nous montre le Sauveur qui, pour ne pas être devancé par l'apôtre perfide, lequel s'apprête à le livrer à ses ennemis, se hâte de se livrer lui-même le premier à ses disciples comme l'aliment de l'immortelle vie. Le troisième nous met en relief le merveilleux effet de la double espèce du pain et du vin, sous laquelle l'homme est nourri tout entier dans la double substance de son âme et de son corps. Le quatrième, qui résume de la plus admirable façon tout le plan eucharistique, nous dépeint à la fois l'aimable Rédempteur comme notre compagnon dans la crèche, notre aliment à sa table, notre rançon sur la croix, notre récompense enfin dans son royaume.

La cinquième strophe exhale cette suave supplication toujours si chère à nos cœurs, que la Doxologie couronne par le vibrant souhait de la vie sans fin dans la patrie.

Critique. — Pas plus que ses deux sœurs, cette troisième hymne n'est assujettie à la quantité prosodique, et ne subit, comme elles, que la triple loi de l'accent, du syllabisme et de

la rime. Ce sont des vers iambiques-dimètres *libres*, liés ensemble par des rimes croisées, excepté à la strophe iv, où, par un dessein particulier de l'auteur, dont nous rendrons compte en en son lieu, les rimes se suivent sans varier.

Jacques Wimpheling, qui dans sa collection : *Hymni de Tempore*, donne les deux autres hymnes de saint Thomas, ne relate pas celle-ci. Ce prêtre appartenait au diocèse de Spire, mais son livre a été imprimé à Strasbourg en 1513. Est-ce parce que la pièce n'était pas peut-être aux bréviaires de ces deux églises, qu'il l'a passée sous silence ? — Quoi qu'il en soit, constatons aussi que, parmi les diverses éditions de l'Hilarius, les deux de Grenade 1549 et 1553 ne mentionnent pas non plus le *Verbum supernum*, contrairement à celle de 1533, qui donne les trois hymnes. Quant à l'édition de Bâle 1504, le *Pange lingua* seul y figure.

Les églises anglaises d'York et d'Hereford chantaient le *Verbum supernum*, non seulement aux Laudes, mais encore aux Vêpres; celle de Cantorbery aux Vêpres seulement.

Commentaire.

« Verbum supernum prodiens,
Nec Patris linquens dexteram,
Ad opus suum exiens,
Venit ad vitæ vesperam. »

Verbum supernum. — C'est-à-dire le Fils unique du Père, le Verbe éternel de Dieu, qui affirme lui-même dans l'Evangile qu'il est d'en haut, *Ego de supernis sum*. (*Joan.* viii, 23.) — *Prodiens*. — « Id est, dit Denys le Chartreux, per humanæ naturæ assumptionem se manifestans, et quasi ex corde Patris descendens. » — *Nec Patris linquens dexteram* — Comme Fils en effet consubstantiel du Père, il en demeure inséparable, et toujours égal en essence et en majesté, selon la parole même du Sauveur à Philippe: « Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? » (*Joan.* xiv, 11.)

¹ Dom Guéranger, qui, dans ses *Institutions*, au Catalogue des auteurs liturgiques du xvi^e s., assigne entre autres ouvrages à Wimpheling un traité sur les auteurs des Hymnes et des Séquences, omet celui-ci, qui est en notre possession.

Ad opus suum exiens. — Le Verbe, ainsi que nous l'avons vu au *Pangelingua*, était venu jeter d'abord en ce monde la semence de sa divine parole : « Ecce exiit qui seminat, seminare. » (*Matth.* xiii, 3.) Mais, pour qu'elle fructifiât dans les âmes, l'aimable Rédempteur devait la féconder bientôt de son sang, et c'était là son œuvre par excellence, dont le prophète avait salué de loin l'accomplissement au midi des siècles, lorsqu'il s'écriait : « Domine opus tuum, in medio annorum vivifica illud ¹, » et de laquelle Jésus-Christ lui-même disait à son Père après la Cène : « Opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam. » (*Joan.* xvii, 4.)

Venit ad vitæ vesperam. — C'est-à-dire au soir de sa vie, à cette heure suprême où la Rédemption du monde allait recevoir par l'institution de l'Eucharistie et puis enfin par le sacrifice de la croix son immortel couronnement.

« In mortem a discipulo
Suis tradendus æmulis,
Prius in vitæ ferculo
Se tradidit discipulis. »

Cette strophe nous présente un contraste frappant de *mort* et de *vie*. Le malheureux apôtre se prépare à livrer son Maître à ses envieux ennemis pour la mort, *in mortem* ; et Lui le bon Pasteur, prévenant le traître, se livre à ses disciples, *in vitæ ferculo*. Jésus donc par son Sacrement restera d'abord toujours vivant au milieu de nous, en dépit de sa mort sanglante, et nous, participant à ce mystère d'amour, nous vivrons de Lui sur la terre, pour vivre encore et toujours de Lui dans la patrie du ciel. Voyons maintenant combien sera abondante cette vie divine, selon la parole même du Sauveur : « Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant. » (*Joan.* x, 10.)

« Quibus sub bina specie
Carnem dedit et sanguinem,
Ut duplicis substantiæ
Totum cibaret hominem. »

« Notre Dieu, le Fils unique du Père, dit ailleurs saint

¹ *Hab.* iii, 2.

Thomas, voulant nous rendre participants de sa divinité, a pris notre nature, afin qu'en se faisant homme il fit de nous-mêmes des dieux, *ut homines deos faceret, factus homo*; et en outre, ajoute le Docteur angélique, ce qu'il nous a emprunté, il nous l'applique tout entier pour notre salut, *et hoc insuper, quod de nostro assumpsit, totum nobis contulit ad salutem* ¹. »

C'est ainsi que, sous une double espèce, il donne à ses disciples sa chair et son sang, afin de nourrir tout entier l'homme composé d'une double substance, *ut duplicis substantiæ totum cibaret hominem*.

Sans doute que sous l'une et l'autre espèce se trouvent à la fois la chair et le sang, et qu'ils nous sont conférés ensemble *principalement* et *directement* pour la réfection de l'âme; mais ils le sont aussi *secondairement* pour la nourriture du corps, en tant que la vertu et la refleuraison de l'âme rejaillissent sur lui, *in quantum virtus et reflorescentia animæ in corpus redundant*, comme s'exprime ici Denys le Chartreux. N'était-ce pas à cette merveille que faisait allusion le Roi-Propète, quand il s'écriait: « Et reflorescit caro mea, et ex voluntate mea confitebor ei? » (*Ps. xxvii, 7.*) — Et encore l'auteur du *Ps. lxxxiii*: « Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum? » (2, 3.)

Et puisqu'au ciel la perfection relative du corps sera requise pour la béatitude, selon cette parole d'Isaïe: « Videbis, et gaudebit cor vestrum, et ossa vestra quasi herba germinabunt » (*Lxvi, 14*), et que, par conséquent, d'une certaine façon du moins, la chair y participera à la félicité de l'âme ², ne nous étonnons point si même dès ici-bas, au banquet eucharistique, elle trouve déjà son rassasiement, autant que peut le comporter sa condition mortelle ³.

¹ *Serm. S. Thom. Aquin.* au II^e Noct. de la fête.

² S. Thom. *La Somme*, I^{re}, II^e part., q. iv, art. 6.

³ Sans parler des autres merveilles que Jésus-Christ opère en nos corps par la sainte Communion, qu'il suffise de dire que plusieurs saints n'ont pas eu, pendant un temps plus ou moins considérable, d'autre nourriture que les espèces sacramentelles. Si on en croit la légende, c'est du seul pain eucharistique que se nourrit quarante ans durant le saint évêque Silvain au VIII^e siècle. — Cf. les *Acta Sanctorum*, ou seulement les *Petits Bollandistes*, par M^{re} Paul Guérin, t. XVII, p. 637, 7^e et dernière édit.

« Se nascens dedit socium,
 Convescens in edulium,
 Se moriens in pretium,
 Se regnans dat in præmium. »

Jésus naissant se donne à nous, comme le compagnon de notre pèlerinage, et dans la crèche il mêle déjà ses larmes aux nôtres. Il n'est pas seulement un compagnon, mais un ami et un frère. C'est lui-même qui le déclare avant de mourir et aussi après sa résurrection. — (*Joan.* xv, 15; — xx, 17). — *Convescens in edulium.* — O singulière et ineffable libéralité, où le Donateur devient lui-même le Don, et où ce qui est donné est une même chose avec Celui qui donne ! A ce festin auquel il nous invite tous, le Sauveur se donne en nourriture, afin que, après être tombés dans la mort, en goûtant au fruit de l'arbre défendu, nous soyons rappelés à la vie en mangeant le fruit béni de l'Arbre divin, qui fut planté dans ce nouveau paradis terrestre du sein virginal de Marie. — *Se moriens in pretium* — C'est dans sa mort surtout, dit saint Augustin, que le Christ nous offre les immenses richesses de son amour. Sa chair sacrée recélait en quelque sorte le prix de notre rédemption; mais, déchirée par la lance meurtrière, elle laisse s'épancher maintenant, comme d'un trésor brisé et tout à fait ouvert, l'or céleste qui devait payer la rançon du monde ¹. — *Se regnans dat in præmium.* — C'est au ciel, en effet, que l'Homme-Dieu, parfaitement glorifié dans cette nature dont il a daigné se revêtir, et régnant au sein de l'Eglise triomphante, se donnera en récompense à ses élus par la double vision, celle d'abord de son Essence divine en union du Père et du Saint-Esprit, et celle, en second lieu, de sa bienheureuse Humanité, dont la gloire rejaillira sur sa très sainte Mère et sur tous les saints du

¹ « Ecce Christus passus est, ecce Mercator ostendit merces suas: — In sacco sui corporis ferebat pretium; percussus est lancea, scissus est saccus, et manavit pretium orbis terrarum. » — (*Apud Mich. Timotheum in hunc loc.*)

C'est la pensée que, dans sa première hymne pascalle, Adam de Saint-Victor a si heureusement exprimée par la strophe suivante :

« Saccus scissus et pertusus,
 In regales transit usus :
 Saccus fit soccus gloriæ,
 Caro victrix miseræ. »

paradis. Jésus est riche envers ceux qui l'invoquent, « et pourtant, ajoute saint Bernard, il n'a rien sur la terre, ni au ciel, de mieux à nous offrir que lui-même ¹. »

Cette strophe, avons-nous dit déjà à la partie critique, diffère des autres dans sa facture; les rimes ne s'y croisent plus, mais se suivent. Qu'est-ce à dire? si ce n'est que l'Angélique poète, emporté sur les ailes de son pieux enthousiasme, s'affranchit ici de toute entrave d'une part, et veut de l'autre mieux accentuer et, pour ainsi dire, mieux frapper sa pensée par une désinence uniforme et monorime.

Ce quatrain, on le sait, faisait le ravissement et le désespoir de Santeuil, qui avouait n'avoir eu jamais l'heureuse chance d'en écrire un pareil ².

Toutefois il est hors de doute que, dans la composition de cette strophe, saint Thomas s'est inspiré d'une phrase de saint Bernard. Dieu, dit celui-ci, nous a gratifiés de ses mérites, *Se dedit in meritum*; il se réserve pour notre récompense, *Se dedit in præmium*; il se sert en nourriture aux âmes saintes, *Se apponit in refectione animarum sanctarum*; il se sacrifie pour le rachat des âmes captives, *Se in redemptione distrahit captivarum* ³.

Saint Thomas avait probablement aussi sous les yeux ce passage du pape Innocent III: « Vel potius Sacrificium laudis dicitur (Missa,) quia non solum dederit se (Christus), in pretium, sed etiam dedit se nobis in cibum, ut per pretium redimeret nos a morte, per cibum aleret nos ad vitam ⁴. »

Mais si le Docteur angélique a été ici imitateur, il n'a pas été, à coup sûr, plagiaire, et sans compter la touchante expression *Socium* que ne lui ont point fournie ses devanciers, il a mis en vers leurs pensées dans un style, une concision, un enchaîne-

¹ *De diligendo Deo*, cap. v, n. 15.

² L'ex-doctrinaire de Salgues (*De la Littérature des Offices divins*. Paris, Dentu, 1829), forcé de reconnaître que le célèbre Victorin admirait, en effet, ce mémorable quatrain, ose prétendre que c'était à la rime et au style près. Où donc notre gallican avait-il découvert cette restriction? Mais, s'étant déjà maintes fois ailleurs prononcé *aperto ore* contre l'infime latinité et les rimailles de nos hymnes, il lui convenait, pour le besoin de sa thèse, d'infirmar l'incontestable et plein ravissement de Santeuil son héros.

³ *De diligendo Deo*. *Op. supra cit.* — Cf. l'abbé Vocandard, *S. Bernard, orateur*, p. 251. Rouen, Montargis, édit. 1877.

⁴ *De Officio missæ, et Sacram. Altaris*, l. III, c. vi.

ment surtout qu'on ne saurait assez admirer, et auxquels le mouvement si magistralement cadencé et la plus heureuse rime confèrent un charme inexprimable.

« O salutaris Hostia,
Quæ cœli pandis ostium :
Bella premunt hostilia ,
Da robur fer auxilium. »

L'Église, se tourne maintenant vers l'Hostie sacrée, qu'elle appelle avec le pieux auteur l'Hostie salulaire, l'Hostie du salut, puisqu'elle n'est autre que Jésus-Christ lui-même, la victime sans tache immolée pour le rachat du genre humain. — *Quæ cœli pandis ostium*. — Oui, c'est bien elle qui rouvre la porte du ciel fermée sur nous depuis le péché d'Adam. — *Bella premunt hostilia*. — Les guerres, les assauts redoutables de nos ennemis, c'est-à-dire du monde, du démon et de la chair nous menacent, nous pressent de toutes parts, pour nous empêcher d'arriver à la Terre des vivants promise à nos efforts; — *Da robur, fer auxilium* — Donnez-nous la force qui nous manque, et venez à notre secours ¹.

« Uni trinoque Domino
Sit sempiterna gloria :
Qui vitam sine termino
Nobis donet in Patria. »

Au Seigneur Dieu unique en trois Personnes gloire éternelle !
qu'il veuille nous accorder dans la patrie la vie qui n'aura pas de fin !

Cette hymne clôt la série des hymnes du Temps (*De Tempore*), qui est des quatre la plus importante. C'est déjà pour nous une rude tâche accomplie; et avant de passer outre, nous ne croyons pas pouvoir mieux exprimer les sentiments de notre religieuse.

¹ On peut entendre aussi par *Bella hostilia* les guerres entre nations, et les périls que leur font encourir les attaques des armées ennemies. C'est pour les conjurer, sans doute, qu'en France notamment s'est établi l'usage de chanter cette strophe à l'Élévation des messes solennelles, et aux Expositions du saint Sacrement.

reconnaissance, qu'en nous associant de tout cœur à ces édifiantes paroles que le commentateur franciscain Grégoire Valentinien à Marsala, si fréquemment cité au cours de nos *Études*, a lui-même humblement formulées à cette place : « Recognoscens quam plurimis difficultatibus præpeditus fuerim, unde laborandum mihi maxime fuit per vastam solitudinem, seu rerum gestarum ignorantiam, ita ut aliquando fuerim in initio, viam quærens; aliquando veluti per ardua montium instar Jonathæ, manibus pedibusque reptans, ut appositæ difficultates superare possem, bene novi opus fuisse ducem Dei Genitricem Virginem Mariam, quam in ipso itineris exordio quæsivi, cui quantum pro acceptis beneficiis debitor sim, Tobiaë sententia doceor, cum judicavit dimidium honorum quæ filius secum asportarat, fideli Comiti tribuendum, quem hominem esse putavit; sed si cognovisset esse Angelum, omnia sua, suosque sequere ipsum libenter exhibuisset. Ideo nunc Dei Genitrici Mariæ gratiarum actiones rependo ac meipsum ejus Filio impendo, honorum omnium Largitori simulque veniam peccatorum peto, felicemque ex hac vita migrationem ad ipsum, cui sit honor, gloria et benedictio in sæcula sæculorum. Amen!

FIN

ERRATA

1^{er} VOLUME

| | | |
|--|---|--|
| P. viii, note 2. | Aulieude: <i>Leclerc</i> , | lisez: <i>Leclère</i> . |
| P. xii, note 1. | — <i>Signalées</i> , | — <i>Signalée</i> . |
| P. xii, même note. | — <i>Docteur Pitra</i> , | — <i>Dom Pitra</i> . |
| P. xv. | — <i>Avant la fin du vi^e</i> . | — <i>Avant la fin du iv^e</i> . |
| P. xxiii, l. 17. | — 1041, | — 1401. |
| P. xxvi, l. 23. | — <i>Solesme</i> , | — <i>Solesmes</i> . |
| P. lxxviii, l. 11. | — <i>Que de donner</i> , | — <i>Que donner</i> . |
| P. xc, note 1. | — <i>Regulos</i> , | — <i>Regulas</i> . |
| P. 3, n ^o 8. | — <i>F. Martini</i> , | — <i>S. Martini</i> . |
| P. 4, n ^o 17. | — <i>ines dea 4</i> , | — <i>Supra 5</i> . |
| P. 5, n ^o 24. | — <i>pres et vers des hymnes</i> , | — <i>Le 1^{er} vers des strophes</i> . |
| P. 5, n ^o 25. | — <i>30</i> , | — 11350. |
| P. 8, n ^{os} 63 et 64. | — <i>Sorbonensis</i> , | — <i>Sorbonicus</i> . |
| P. 82, l. 6. | — <i>Sc^{ie} pièces</i> , | — <i>Ces pièces</i> . |
| P. 82, l. 21. | — <i>Agathæ</i> , | — <i>Agathæ</i> . |
| P. 84, l. 10 et 12. | — <i>Refrænans</i> , | — <i>Refrænans</i> . |
| P. 84, l. 28. | — <i>Lingux nostræ</i> , | — <i>Lingux nostræ</i> . |
| P. 88, l. 6. | — <i>Sæculum</i> , | — <i>Sæculum</i> . |
| P. 88, l. 30. | — <i>Læta</i> , | — <i>Læta</i> . |
| P. 90, l. 2. | — <i>Evo</i> , | — <i>Ævo</i> . |
| P. 90, l. 20. | — <i>Præmia</i> , | — <i>Præmia</i> . |
| N. B. Le même genre d'erreur est à relever encore en maints autres endroits. | | |
| P. 122, l. 9. | — <i>Cogitavit</i> , | — <i>Cogitavi</i> . |
| P. 129, l. 20. | — <i>Révérentielle</i> , | — <i>Révêrencielle</i> . |
| P. 174, l. 8. | — <i>S. Frusc</i> , | — <i>S. Fusc</i> . |
| P. 258, l. 24. | — <i>Saint-Albain</i> , | — <i>Saint-Alban</i> . |

1^{er} FASCICULE DU II^e VOLUME

P. XII, l. 3. Au lieu de : *Gratiæ*, lisez : *Gratiæ*.

N. B. Cette faute, comme au I^{er} vol., se reproduit en plusieurs autres endroits.

P. 21, note 1 (a). — *P. LXX*, — *P. LXXVII*.

P. 60, l. 12. — *N'en n'était*, — *N'en était*.

P. 80, l. 26. — *Credulis*, — *Crudelis*.

2^e FASCICULE DU II^e VOLUME

P. 4, n. 1. Au lieu de : *Privilegia*, lisez : *Privilegio*.

P. 9, l. 8. — *Accorde-nous*, — *Accordez-nous*.

P. 11, l. 14. — *Perstamus*, — *Perstemus*.

P. 16, l. 18. — *Recipietis*, — *Recipiatis*.

P. 23, l. 14. — *Tenebra*, — *Tenebræ*.

P. 50, l. dernière. — *Eterna*, — *Æterna*.

P. 67, n. 2. — *Pietatis effectū*, — *Pietatis affectu*.

P. 75, l. 15. — *Tougaed*, — *Tougard*.

P. 83, n. 2. — *Velus*, — *Velut*.

P. 88, l. dernière. — *Et ce n'est pas*, — *Et n'est-ce pas*.

P. 104, note 3. — A partir de la ligne 2, tout ce qui est inintelligible doit être ainsi reconstituée : « Et pour les âmes qui ont mérité dont la justice et la sainteté de Dieu exigent encore de rigoureuses satisfactions en purgatoire, l'approche même de leur délivrance, loin de diminuer leurs angoisses, ne fait que les augmenter par l'accroissement de passion plus intense de leurs violents désirs. C'est pour cela que nos pères, auxquels l'esprit de foi suggérerait toujours le mot le plus heureux pour mettre en saillie une idée chrétienne, les appelaient si justement les *âmes en peine* : « Solvit a pœna miseros. »

P. 121, l. 4. Au lieu de : *Vidente*, lisez : *Videntes*.

P. 128, l. 17. — *Ambrosienne*, — *Ambrosienne*.

P. 131, n. 1. — *M. Ebart*, — *Ebert*.

P. 174, l. 18. — *Faillir*, — *Jaillir*.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|------|
| Lettre de Sa Grandeur M ^{gr} Bouché | v |
| Addenda au double RECENSUS de nos manuscrits (1 ^{er} vol. et 1 ^{er} fascicule du 2 ^e) pour la discussion du texte des hymnes. | vii |
| Addenda au corps du texte de notre premier volume et à celui du premier fascicule de notre deuxième. | viii |
| Corrigenda. | xiv |

HYMNES

| | |
|---|-----|
| X. — Hymne aux Vêpres du Carême. — <i>Audi, benigne Conditor.</i> | 1 |
| XI. — Hymne aux Matines du Carême. — <i>Ex more docti mystico.</i> | 11 |
| XII. — Hymne aux Laudes du Carême. — <i>O sol salutis intimis.</i> | 23 |
| XIII. — Hymnes aux Vêpres du Temps de la Passion. — <i>Vexilla Regis prodeunt.</i> | 30 |
| XIV. — Hymnes à Matines et aux Laudes du Temps de la Passion. — <i>Pange lingua gloriosi.</i> | 47 |
| XV. — Hymne Pascale depuis les Vêpres du samedi <i>in albis</i> jusqu'à l'Ascension. — <i>Ad regias Agni dapes.</i> | 77 |
| XVI. — Hymne pascale à Matines. — <i>Rex sempiternæ cœlitum.</i> | 93 |
| XVII. — Hymne Pascale aux Laudes. — <i>Aurora cœlum purpurat.</i> | 101 |
| XVIII. — Hymne aux Vêpres et aux Laudes de l'Ascension. — <i>Salutis humanæ Sator.</i> | 106 |
| XIX. — Hymne à Matines de l'Ascension. — <i>Æterne Rex altissime.</i> | 113 |
| XX. — Hymne aux Vêpres et à Tierce de la Pentecôte. — <i>Veni Creator Spiritus.</i> | 125 |
| XXI. — Hymne à Matines de la Pentecôte. — <i>Jam Christus astra ascenderat.</i> | 144 |
| XXII. — Hymne aux Laudes de la Pentecôte. — <i>Beata nobis gaudia.</i> | 152 |
| XXIII. — Hymnes de la Fête de la sainte Trinité. — <i>Jam sol recedit igneus.</i> | 160 |
| XXIV. — Hymne aux Vêpres de la Fête du corps de Jésus-Christ. — <i>Pange, lingua, gloriosi.</i> | 164 |
| XXV. — Hymnes à Matines de la Fête du corps de Jésus-Christ. — <i>Sacris solemniis juncta sint gaudia.</i> | 177 |
| XXVI. — Hymne aux Laudes de la Fête du Corps de Jésus-Christ. — <i>Verbum supernum prodiens.</i> | 189 |

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES HYMNES CONTENUES DANS CE FASCICULE

| | | | |
|--|-----|--|-----|
| Ad regias Agni dapes. | 77 | Pange lingua gloriosi. | 47 |
| Audi, benigne Conditor. | 1 | Pange, lingua, gloriosi. | 164 |
| Aurora cœlum purpurat. | 101 | Rex sempiternæ cœlitum. | 93 |
| Æterne Rex altissime. | 113 | Sacris solemniis juncta sint gaudia. | 177 |
| Beata nobis gaudia. | 152 | Salutis humanæ Sator. | 106 |
| Ex more docti mystico. | 11 | Veni Creator Spiritus. | 125 |
| Jam Christus astra ascenderat. | 144 | Verbum supernum prodiens. | 189 |
| Jam sol recedit igneus. | 160 | Vexilla Regis prodeunt. | 30 |
| O sol salutis intimis. | 23 | | |



4978

